

LA VIE

DE

MAHOMED.

PAR

M. le Comte de BOULAINVILLIERS,
Auteur de l'ETAT de la FRANCE,
& des MEMOIRES HIS-
TORIQUES qui l'ac-
compagnent.



A LONDRES:

M. DCC. XXX.

Et se trouve à AMSTERDAM
chez P. HUMBERT.



AVERTISSEMENT:

VOICI en deux mots ce dont je crois devoir avertir le Lecteur à l'égard de cette Edition.

IL y a environ un an qu'on publia un *plan* de cet ouvrage, par lequel on s'engageoit de donner une *Vie de Mahomed* in *Quarto*, beaucoup plus étendue que celle qui paroît aujourd'hui. On y avertiffoit le Public, que cet ouvrage n'avoit pas été entièrement achevé par le Comte de BOULAINVILLIERS, puisque ce GRAND-HOMME mourut comme il travailloit aux dernières années de la Vie du faux Prophète ; mais on s'engageoit en même temps de le faire continuer par une personne capable, & de donner une *Vie de Makomed* bien complete & très différente de celles qui ont paru jusqu'ici. Le Libraire vouloit encore, quoiqu'il ne s'y fût pas engagé, ajouter une *Vie de l'Auteur*, & orner son Livre de quelques tailles douces. Enfin il vouloit se piquer d'honneur, & ne rien épargner pour donner une Edition, digne de l'ouvrage même, & qui surpassât l'attente du Public.

ON



AVERTISSEMENT:

VOICI en deux mots ce dont je crois devoir avertir le Lecteur à l'égard de cette Edition.

IL y a environ un an qu'on publia un *plan* de cet ouvrage, par lequel on s'engageoit de donner une *Vie de Mahomed* in *Quarto*, beaucoup plus étendue que celle qui paroît aujourd'hui. On y avertissoit le Public, que cet ouvrage n'avoit pas été entièrement achevé par le Comte de BOULAINVILLIERS, puisque ce GRAND-HOMME mourut comme il travailloit aux dernières années de la Vie du faux Prophète ; mais on s'engageoit en même temps de le faire continuer par une personne capable, & de donner une *Vie de Mahomed* bien complete & très différente de celles qui ont paru jusqu'ici. Le Libraire vouloit encore, quoiqu'il ne s'y fût pas engagé, ajouter une *Vie de l'Auteur*, & orner son Livre de quelques tailles douces. Enfin il vouloit se piquer d'honneur, & ne rien épargner pour donner une Edition, digne de l'ouvrage même, & qui surpassât l'attente du Public.

ON

ON se flatoit de trouver en Angleterre assez de souscriptions pour fournir à une partie de ces fraix, d'autant plus que les Ouvrages de nôtre Auteur y avoient été très bien reçus : mais le succès répondit si mal à nôtre attente, que nous aurions entierement abandonné le dessein d'imprimer celui-ci, si quelques personnes généreuses ne nous eussent encouragé à le suivre. Cependant, comme elles se trouverent d'abord en petit nombre, on les pria de se contenter d'une Edition en *Octavo*, dans laquelle on donneroit au Public l'Ouvrage entier de M. de BOULAINVILLIERS, sans la moindre alteration, & un Abrégé de ce qui s'est passé de plus remarquable dans les années de la Vie de l'impositeur, que M. de BOULAINVILLIERS n'a pas écrites. C'est ce qu'on a fait, & on a lieu de se flater que le Public en sera content.

A

List of the SUBSCRIBERS.



- HIS GRACE the Duke of ARGYLE
 and GREENWICH.
 Monsieur *Armand*.
John Arnaud Esq;
 Monsieur *d'Arregher*, Capitaine
 d'une Compagnie Suisse au Ser-
 vice de S. M. C.
 Monsieur *d'Arregher*, Lieutenant aux Gardes
 Suisses, au Service de S. M. T. C.
 Monsieur *Artieres*.
Peter Barbar, Stationer.
 Monsieur *Barbut*.
 Monsieur le Baron de BEAUFAIN.
 Monsieur de *Beaufort*.
 Monsieur de *Billerbeck*.
John Bland Esq;
 Monsieur *Bouchet*.
 Monsieur *B.* Libraire à Paris, 20 *Exemplaires*.
John Brindley, Book-Binder to HER MA-
 JESTY, and to His ROYAL HIGHNESS the
 PRINCE of WALES, Seven Books.
Paul Brouilbet.
 Son Excellence, Monseigneur le Comte de
 BROGLIO, Ambassadeur Extraordinaire de
 S. M. T. C.
 The Right Honourable the Earl of BURLING-
 TON, Three Books.
Henry Burrard Esq;
 ----- *Callingwood* Esq;
 The Honourable General CARLE, Lieutenant
 General in the Service of His *Portuguese*
 MAJESTY.
 The Honourable Colonel CAVALIER.

Stephen

A List of the Subscribers.

Stephen Cazalet.

Monsieur de la Chaumette.

Monsieur Chevalier.

The Reverend Dr. Clagett, Dean of Rochester.

John Clapcott, Esq;

James Cockburn Esq;

Monsieur Combescrofe.

Monsieur Corvon.

Sir CLEMENT COTTERELL.

*Monsieur Dadiki, Interprète des Langues
Orientales pour S. M. B.*

Monsieur Daudé.

Henry Davenant Esq;

John Debarry Esq;

*Monsieur Deboringe, Major d'un Régiment
Suisse, au Service de S. M. C.*

Monsieur Delenge.

*Monsieur Dezmaizeaux Membre de la So-
ciété Royale.*

John Desbons.

The Honourable Major General DORMER.

*Monsieur Doxat, Major au Service de la
S. R. de Venise.*

Monsieur Dubisson.

M. Dunoyer Bookseller, Seven Books.

*Monsieur Durand, Ministre, & M. de la So-
ciété Royale.*

Monsieur Duval Ministre.

Monsieur Duval Docteur en Médecine.

Sir JOHN EYLES.

MARTIN FOLKES Esq;

John de Fonvive Esq;

Monsieur le Major Foubert.

Monsieur Gaillard.

*Monsieur Gambarini, Major au Service du
Roi de Pologne.*

Monsieur Gely, Ministre.

Monsieur Girard.

THOMAS

A List of the Subscribers.

- THOMAS GOODMAN, Physician to His Brit-
tannick MAJESTY.
James Gordon Esq;
Francis Gordon Esq;
The RIGHT HONOURABLE the LORD GOWER.
Honourable Bapt. LEWESON GOWER.
Honourable W. LEWESON GOWER.
Charles Guy Esq;
Edward Harisson Esq;
Jacob Harvey Esq;
Son Excellence Monsieur de HATTORF.
Maximilian d'Hervart Esq;
Thomas Hill Esq;
Pierre Humbert, Libraire d'Amsterdam, 100
Exemplaires.
The Reverend Dr. *Hund.*
M. Jackson, Bookseller in Pallmall, Seven
Books.
Monsieur Lange.
Captain *Laurent*, Brigadier in the King's
Horse Guards.
M. Lewis, Bookseller in Covent Garden.
John Liron.
M. Lockman.
Sir *Bartholomew Lucy.*
The Right Honourable the Earl of MAC-
CLESFIELD.
Monsieur Malvieux.
RICHARD MEAD, M. D. Physician to HER
MAJESTY.
Philip Mercier, Library-Keeper to His ROYAL
HIGHNESS the PRINCE of WALES.
Monsieur de Montbrun.
Monsieur de NIDRIST, Colonel d'un Regi-
ment Suisse, au Service de S. M. C.
The Right Honourable the EARL of OXFORD.
The Right Honourable the EARL of PEM-
BROKE.
D. PELLET M. D. Ho.

A List of the Subscribers.

Honourable Lady CAROLINA PIERRE-PONT

Honourable Lady FRANCES PIERRE-PONT.

M. Prevost, Bookseller in the *Strand*, Seven Books.

Monfieur Prevost.

----- *Prideaux* Esq;

Monfieur Porte.

HIS GRACE the Duke of QUEENSBURY and DOVER.

Monfieur de Reich, Private Secretary to HIS MAJESTY. 2 Books.

W. Roberts, Printer.

Monfieur Rondeau.

Cyprian Rondeau.

HIS GRACE the Duke of RUTLAND. *

George Sale Esq;

The Right Honourable the Earl of SCARBOROUGH.

Sir LUC SHAUB.

Sir HANS SLOANE, Prefident to the Royal Society.

Son Excellence, *Monfieur de SOLLENDHALL*,
Envoyé Extraordinaire de S. M. D:

Sir ROBERT SUTTON, Knight of the *Bath*.

André Soleirol.

Elizabeth Soleirol.

GEORGE TEISSIER, Phyfician to the Houfhold
of His *Britannick* MAJESTY.

Monfieur Teron.

Mrs. TOLHURST.

Monfieur Tomas le fils.

The Right Honourable the Lord TRAWLEY.

Edward Turner Esq;

Monfieur Vatas, Docteur en Médecine.

Edward Weston Esq;

Peter Villepontoux.

----- *Wrey* Esq;

John Paul Yvonet Esq;

L A

LA VIE

DE

MAMOMED:

LIVRE PREMIER;

CONTENANT la description de l'Arabie; celle des mœurs des Arabes; des villes de la Mecque & de Médine; l'Histoire ancienne du País, avec des Réflexions sur la Religion Mahométane; & sur les Coûtumes qui sont établies chez les MUZULMANS.

LA Terre est un vaste théâtre, sur lequel il se passe de siècle en siècle quelque tragédie singulière sous la direction d'une Puissance supérieure qui partage à chaque Peuple des biens ou des maux; des châtimens & des récompenses, selon son bon plaisir ou selon sa justice. Mais si dans le nombre de ces divers spectacles il en est plusieurs que l'on peut dire particuliers,

B

parce

parce qu'ils ne sont représentés qu'à petit bruit & dans des lieux obscurs, ou qu'ils ne touchent que des Villes, des Contrées, des Royaumes séparés ; il s'en voit aussi de grands & de si généraux qu'ils intéressent tous les hommes, & presque la Nature entière.

TELLE a été l'étonnante scène que les Arabes ont donnée au Monde, & dans notre propre Continent, au commencement du VII. Siècle de JESUS CHRIST ; de laquelle les suites funestes ont englouti la Chrétienté de l'Orient, détruit les Empires les plus anciens & les plus solidement fondez, renversé une innombrable quantité de Villes illustres, & fait périr sur la face de la Terre tout ce que les hommes précédents avoient acquis de connoissances, d'arts & de sciences ; ruinant les monuments, brulant les bibliothèques, & faisant une profession déclarée d'abolir le passé avec la mémoire que l'on s'étoit efforcé d'en conserver.

LES Destrueteurs de l'Empire Romain, tout Barbares qu'ils étoient, n'avoient point causé tant de ravages, de désolation & de ténèbres. Ils étoient venus profiter de la situation favorable des lieux où la fortune les avoit conduits. En quittant leur patrie glacée,
incul-

inculte & sterile, ils y trouverent des richesses qu'ils ne connoissoient point : mais, moins touchez de cet objet que du desir d'acquérir des connoissances, ils prirent la Religion & les mœurs des Nations qu'ils avoient subjuguées ; de sorte que s'ils avoient eu le temps de se polir dans les lieux qu'ils avoient occupez, on ne se feroit peut-être que foiblement apperçu de leur invasion. Mais l'arrivée d'autres Barbares, qui chassoient les premiers venus, fit que pendant une durée de trois siècles, l'Occident ne fut soumis qu'à des Conquerans passagers, lesquels se trouvoient forcez à faire plus de mal au Pays qu'ils quittoient, que leur inclination ne les portoit à en faire à celui où ils arrivoient. Les Arabes, au contraire, spirituels, généreux, desintéressez, braves, prudents, & exempts de ces passions indomptables que l'inégalité des saisons produit dans les temperaments des hommes du Nord, ont apporté plus de malheurs au monde, y ont répandu plus de paresse & d'ignorance, que la grande capacité des Grecs & des Romains n'en avoit dissipé pendant quinze ou vingt siècles. Ce fut un fanatisme de Religion qui les porta tous à-la-fois, comme par enchantement, à une conduite

si cruelle: fanatisme soutenu par l'estime qu'ils ont faite du Livre où leur Religion est contenuë, qu'ils disent être le plus sublime ouvrage de la sagesse de DIEU, parcequ'il contient les vérités éternelles qu'il a voulu faire connoître aux hommes; non telles que l'imagination des créatures les plus excellentes le peut concevoir ou exprimer, mais telles qu'elles existent réellement, & que cette suprême SAGESSE a voulu les énoncer, pour la conviction de tout être intelligent. C'est cette opinion qui a été le principe du mépris qu'ils ont fait des sciences étrangères.

QUANT à cette révolution, considérée en elle-même, indépendamment de ses effets, on y remarque singulièrement deux circonstances. La première, qu'elle a été la moins prévûë, parce qu'elle étoit la moins imaginable qui se puisse concevoir: la seconde, qu'elle a été la plus étendue dont on aît connoissance, & dont la mémoire des Hommes aît conservé le souvenir: caractères particuliers, & qui meritoient bien que parmi tant de sçavants dont l'Europe est remplie, quelqu'un gratifiât le Public d'une Histoire si rare.

NOUS n'en avons cependant presque aucune notion: Admirateurs & curieux de

Le sultan Mahomet a été le fondateur d'un
empire

MAHOMED. §

de ce qui s'est passé dans la Grèce & dans l'Italie, quoique dans un temps bien plus éloigné, à-peine sçaurions nous que MAHOMED a été le Fondateur d'un Empire plus vaste & plus redoutable que ceux des Macédoniens & des Romains, si le premier Monarque des Arabes ne nous eût interessé du côté de la Religion par l'établissement d'un Culte nouveau. A la vérité nous n'en jugeons aujourd'hui que comme d'un mensonge grossier, appuyé par la force des armes chez des Nations peu belliqueuses, & par l'ignorance, aussi-bien que par le préjugé de ceux qui s'y sont soumis; desorte que, ne considérant cet objet qu'avec une sorte de mépris, parceque la Terreur ne marche plus avec l'idée du *Mahométisme*, la curiosité ne se trouve point excitée à son occasion. Il est pourtant vrai de dire qu'aucune Histoire ne contient des événements plus sensibles à l'imagination, ni plus surprenants en eux-mêmes que ceux qui sont rapportez dans la vie des premiers Musulmans; soit que l'on considère le Chef & les Ministres dont il s'est servi, qui sont devenus les plus illustres hommes de la Terre; soit que l'on passe au détail des mœurs des Peuples dont ils firent la conquête; soit

Drama

XI

✓

enfin que l'on examine le courage, la vertu, les sentiments qui ont également animé les Généraux & les Soldats. C'est ce qui fit dire autrefois à un Auteur illustre, que l'Histoire Grecque & la Latine ne peuvent emporter la préférence à aucun de ces égards sur celle des Arabes. Cependant comme cette préférence est effective & réellement pratiquée parmi nous, il y a bien de l'apparence que c'est moins au défaut de goût qu'on doit l'attribuer, qu'au peu d'usage que nous faisons des Langues Orientales, quoique vivantes, pendant que nous cultivons avec ardeur les Langues qui ont perpétué la mémoire des anciens Grecs & Romains.

Cette observation ne tend pas néanmoins à condamner une coutume à laquelle seule on peut attribuer le retour de la politesse & du bon goût après une si longue barbarie : mais il semble qu'il ne seroit pas impossible de concilier l'une & l'autre érudition, & que l'on pourroit faire un excellent usage des grands exemples que l'Histoire Arabe nous propose, (sans parler à présent de ces traits d'éloquence vifs & perçants au dessus de ce que *Rome & la Grèce* ont exprimé le plus pompeusement) lesquels nous peignent des caractères de
géné-

générosité & de hauteur dont il est rare que les Occidentaux aient approché.

C'EST donc avec justice que l'on se plaint qu'il y ait un si petit nombre de sçavants qui s'appliquent à l'intelligence de l'Arabe, & de la rareté de ceux qui, dans ce petit nombre, portent leur étude à l'instruction publique par la traduction de quelques-uns des Manuscrits dont la Bibliothèque du Roi contient le trésor le plus abondant qui soit au monde. Feu Monsieur *Herbelot* a fait voir cy-devant dans un livre, qui par malheur n'a été rendu public que depuis sa mort, combien l'on pourroit augmenter nos connoissances, & donner d'aiguillons à la paresse de nos sentiments par la traduction fidèle de tant de monuments qui nous restent de la vertu de ces Arabes, que l'éloignement & la difference de Religion nous font regarder comme des Barbares. Je ne sçai point l'Arabe ; & par conséquent je suis fort éloigné de pouvoir puiser dans les sources faute d'une telle connoissance. Mais je suis néanmoins si touché des merveilles de cette Histoire que je n'ai pu me refuser la satisfaction de ramasser en un Corps ce que j'en ai appris par les voyes les plus communes,

& par des traductions de differents de ses morceaux détachez. L'idée de l'instruction publique n'est point l'objet que je me propose. Je ne pense qu'à m'occuper & à m'exciter moi-même au travail, dont la vieillesse a besoin à mesure que la vivacité du sang & la force nous abandonnent.

IL y a peu de gens qui ne sçachent aujourd'hui que l'Arabie est une grande Peninsule de l'Asie; bornée au Septentrion par la Turquie en Asie: à l'Orient, par le Golfe ou la Mer de Perse: au Midy par l'Océan Indien: au Couchant par la Mer Rouge & par l'Istme de Suez. On sçait aussi, par les relations d'une infinité de Voyageurs, que l'espace de terre qui joint l'Arabie au Continent est un Pays affreux par ses vastes deserts, inhabité & inhabitable à cause du sable profond qui le couvre, & du manque d'eau qui se rencontre si généralement dans cette étendue, qu'un puits y est regardé comme la richesse essentielle d'un Canton de 15. lieues à la ronde. Il ne faut donc pas s'étonner si les Arabes, quoique Peuples très anciens & si renommés dans la Tradition, ont été réellement si peu & si mal connus des Grecs & des Romains. Ceux-cy sçavoient en général que les épi-

épiceries & les aromates venoient de l'Arabie par le moyen de l'Egypte, qui en est très voisine ; n'en étant séparée que par la *Mer rouge*. Mais parce que les Egyptiens, attentifs au gain qui se fait par le commerce, avoient la précaution de tenir leurs Ports fermez aux Etrangers, & de faire un grand mystère de la navigation de la *Mer rouge*, il étoit impossible de pénétrer en Arabie par ce canal : ainsi l'on dévinoit plutôt que l'on ne scavoit au vrai qu'il y eût un País de ce nom, & qu'il étoit abondant en or & en pierres précieuses, en perles, en parfums, & en diverses autres raretez naturelles. Quoi qu'à parler exactement, la plûpart de ces richesses lui viennent des Indes & de la Côte d'Afrique. Mais comme l'idée des choses inconnues se grossit facilement dans nôtre imagination, on donna librement à cette Contrée le nom d'*Arabie heureuse*, pour exprimer une fertilité & une abondance fort au dessus de celle de l'Egypte même ; outre que la Nature l'avoit mise à couvert de l'avidité des autres hommes par les Deserts impénétrables qui la séparent du reste du Monde. Il est certain toutefois que cette épithète, ou attribut, est peu convenable à la nature de ce País ; lequel,

étant

étant situé sous le Climat le plus chaud, n'est cultivé, ni pleinement habité que dans les lieux où l'ombrage des montagnes, & les eaux qui en sortent en quelques endroits, procurent quelque soulagement à l'intempérie générale. Ainsi l'on peut dire avec assurance que cette partie de l'Arabie n'a pu être nommée *Heureuse* que par comparaison aux deux autres parties du même Païs, que les Anciens ont connues sous le nom d'*Arabie déserte*, & d'*Arabie Pétrée* : dans lesquelles la chaleur du Climat n'est adoucie d'aucune façon, & où la Terre, toujours aride & brulée, ne présente que des sables ou des rochers. C'est suivant cette notion que les anciens Géographes avoient divisé l'Arabie en trois principales parties, & qu'ils leur avoient imposé les noms de *Déserte*, de *Pétrée*, & d'*Heureuse* ; mais ce partage étoit en même temps si inégal qu'ils donnoient à la première seule plus d'étendue qu'aux deux autres ensemble, & que la seconde ne contenoit pas la sixième partie de l'étendue de la dernière.

L'ARABIE *déserte* commençoit, selon cette division, aux bords de l'Euphrate vers le Nord & l'Orient, d'où après avoir cottoyé la Chaldée, elle s'étendoit
le

le long de la Mer jusqu'à Darhem, où l'on pêche des perles, & jusqu'à la Mer d'Oman, qui se trouve à la pointe orientale de la Peninsule; pendant que, du côté de l'*Occident*, elle cottoyoit la Syrie, la Vallée de Damas jusques aux Montagnes de Seïr, enfermant dans cet espace les vastes solitudes de Palmire, (autrement dites de Tadmor,) & les villes anciennes d'Ana, de Gassan, & de Rahabah; la grande voye Romaine, construite par Trajan, laquelle conduisoit à Ctésiphon; & toutes les villes bâties depuis l'établissement du Musulmanisme, entre lesquelles Coufah tient le premier rang.

L'ARABIE que l'on nommoit *Pétrée*, & qui étoit autrefois mieux connue par le nom de *Madianite*, étoit extrêmement petite en comparaison de la précédente, puisqu'elle ne contenoit que les montagnes d'Oreb & de Sinaï entre les deux pointes de la Mer Rouge, avec l'étendue des rochers contigus à ces montagnes. Enfin l'Arabie *Heureuse* contenoit indéfiniment tout le reste de la Peninsule, & ses bornes étoient tout à fait ignorées.

L'on auroit évidemment pu faire une meilleure division de ce vaste Païs, & en prendre une connoissance bien plus exacte

exacte en la considerant selon l'idée qu'en donne l'Ecriture Sainte au X. Chapitre de la Genèse ; comme partagée entre des Peuples d'origine & de caractères tout différens. Car elle nous apprend ; Que ceux qui habitent les rivages de l'Euphrate & du Golfe Persique étoient sortis de Cam, fils de Noé, par Chuz aîné de ses enfans ; Que ceux qui occupent les parties méridionales, les montagnes qui remplissent le milieu de la Péninsule, ainsi que la plûpart de ceux qui sont établis sur la côte de la Mer Rouge, sont sortis de Sem, autre fils de Noé, par Jochtan & sa nombreuse posterité, rapportée au même Chapitre ; Qu'enfin ceux de l'Arabie Pétrée sont sortis d'Abraham, par Ismaël son premier né, & par les enfans qu'il eut de Ketura sa seconde femme.

DE ces differents Peuples il n'y a eu que les enfans de Joctan qui aient singularisé le nom d'Arabes, lequel ils ont tiré de Jarab aîné des fils de ce Patriarche ; & qui ayent été considerez comme Arabes purs & naturels ; tous les autres, sans excepter les Ismaelites, ayant été regardez comme étrangers, & pour cette raison surnommez *Most-arabes* ou *Mac-arabes* ; termes qui signifient à la lettre des Arabes d'une race & d'un sang différent

MAHOMED. 13

ferent des autres. Mais malgré cette distinction, on a toujours fait en Arabie une grande estime de la filiation ou postérité d'Abraham ; lequel, étant regardé, suivant une tradition générale des Orientaux, comme l'insigne ami du TOUT PUISSANT, & comme le premier Docteur d'un Culte parfait, n'a pu manquer de communiquer à ses véritables enfans, avec la connoissance du vrai DIEU, quelque partie des avantages qu'il a possédés par sa faveur. C'est donc sur ce fondement que l'on présume encore aujourd'hui que les Arabes du *Desert*, (que l'on distingue plus proprement par le nom de *Bédouins*, & qui se sont répandus en Syrie, en Egypte, & sur toute la Côte d'Afrique,) sont la postérité de Chuz, parcequ'ils sont tous sortis de la Province qui porte encore à présent le nom de *Chuzistan*, laquelle est située vers l'embouchure de l'Euphrate & sur le Golfe Persique.

Il me semble néanmoins qu'il est presque incroyable que ces trois Nations, quelques différentes qu'on les suppose de mœurs & d'origine, aient vécu tant de Siècles dans une même contrée, laquelle, quoique fort étendue, se trouve a-peu-près de même nature & qualité, sans s'être bientôt confondus : premièrement

rement par la nécessité de vivre, à peu-près de la même façon ; & ensuite par le moyen des alliances qui se sont faites presque nécessairement d'un Peuple avec l'autre. Et c'est probablement de ce principe qu'est venue l'idée commune à tous les Arabes de s'écrire & de se dire enfans d'ABRAHAM : Opinion dans laquelle ils se maintiennent par le secours des généalogies, ou vraies ou imaginées, que chaque famille conserve, avec toutes les précautions possibles, comme un titre essentiel à eux-mêmes & à leur postérité. Ils conviennent néanmoins que les premiers Arabes ont été moins exacts & moins réguliers sur cette observation qu'ils ne le sont aujourd'hui ; & depuis environ XXXV. siècles : & ils reconnoissent que ce fut en l'âge d'un certain Adnan, huitième descendant depuis Ismael, que la certitude des filiations s'établit comme une loi, ou un usage nécessaire : mais qu'au dessus de ce même âge on ne sçait rien que conjecturalement. Cet Adnan est compté parmi les ancêtres de Mahomed, ce qui fait qu'au dessus de lui sa généalogie n'est pas plus certaine que celle des autres Arabes. Dans le fait, il est assez apparent qu'une Nation peu nombreuse, & d'ailleurs séparée

rée du reste du monde, tant par sa situation que par sa maniere de vivre, a pu conserver la suite de ses générations avec une certitude supérieure à celle qui est possible à des Peuples qui ont à la vérité des noms particuliers & distinctifs de famille, mais que les guerres, les invasions étrangères, & une infinité de distractions & d'occupations exposent, malgré cette facilité, à oublier & à méconnoître leur origine. C'est ce que nous voyons tant par nôtre propre exemple, que par celui des Juifs, desquels les généalogies n'ont commencé à se confondre & à s'oublier que depuis leur dispersion, parce qu'elle les a forcés de vivre à la maniere des autres Peuples.

MAIS pour revenir à la description géographique de l'Arabie, nous devons dire que les Anciens, n'en ayant eû qu'une connoissance très imparfaite, & l'éfroi sans pareil que les Chrétiens du moyen âge ont eu des Mahométans, Arabes, ou Sarazins, ayant toujours interrompu le commerce des Nations par le moyen desquelles on auroit pu, sinon pénétrer dans cette Contrée, du moins s'instruire des détails particuliers qui la pouvoient concerner; ce n'est que depuis un temps très moderne que nous

nous avons appris que les Arabes continuent à se distinguer entr'eux, non par des divisions arbitraires de Provinces & de Jurisdictions, mais par les différentes professions que les uns font de vivre perpétuellement dans des deserts & sous des tentes; dans l'occupation d'y chercher sans cesse & de n'y rencontrer que très difficilement des paturages pour leurs troupeaux, & des eaux pour leurs propres besoins: & les autres de se rassembler dans des villes, bourgades & habitations, fort distantes les unes des autres, pour cultiver quelque terrain ingrat, & en retirer de légères récoltes pour leur nourriture: vivant d'ailleurs les uns & les autres dans une indépendance qui fait toute leur satisfaction, sans commerce avec les Etrangers, qu'ils méprisent, & sans curiosité d'apprendre ce qui se passe dans le reste du Monde. Il faut pourtant avouer que cette indépendance, si chère aux anciens Arabes, ne subsiste plus parmi les Musulmans, telle qu'elle étoit chez leurs Pères; tant à raison de la nécessité où les *Bédouins* sont de se soumettre à certains Chefs pour les conduire à l'espèce de guerre qu'ils pratiquent contre les caravanes & les autres voyageurs; que parceque le Mahométisme les a accoutuméz

mez à vivre dans des villes, & des lieux cultivez, sous la domination de certains Magistrats héréditaires qu'ils nomment *Emirs* ou *Cberifs* ; lesquels tiennent la place des Gouverneurs que les Successeurs de MAHOMED leur donnoient auparavant. Et de plus, on remarque fort bien que la passion fatale des commoditez particulieres, qui a bientôt dégénéré en celle de l'usage des délices, a percé ces vastes solitudes. Le desir de s'enrichir a surmonté l'amour de la liberté ; desorte qu'ils se sont laissez pénétrer par les Européens, qui y font actuellement le négoce du café : lesquels y ont abordé par la mer rouge, & par le célèbre Port de *Moka* ; pendant que d'un autre côté, plusieurs de ces mêmes Arabes se sont empressez, par le desir du gain, de porter la même marchandise dans les *Echelles* du Levant pour en retirer de l'argent, dont ils feront à la fin le même usage que nous, & comme nous, au dépens de cette précieuse liberté qui ne se paye point avec de l'or, ni par des délices.

C'est donc des Arabes eux mêmes que nous avons appris la confirmation des véritables divisions de la Contrée entiere, desquelles *Abul-feda* *Rassî-redin* & *Ulugh-bek* avoient donné quelque no-

C

tion ;

l'usage de la
liberté
par le café
d'acheter.

nous avons appris que les Arabes continuent à se distinguer entr'eux, non par des divisions arbitraires de Provinces & de Jurisdictions, mais par les différentes professions que les uns font de vivre perpétuellement dans des deserts & sous des tentes; dans l'occupation d'y chercher sans cesse & de n'y rencontrer que très difficilement des paturages pour leurs troupeaux, & des eaux pour leurs propres besoins: & les autres de se rassembler dans des villes, bourgades & habitations, fort distantes les unes des autres, pour cultiver quelque terrain ingrat, & en retirer de légères récoltes pour leur nourriture: vivant d'ailleurs les uns & les autres dans une indépendance qui fait toute leur satisfaction, sans commerce avec les Etrangers, qu'ils méprisent, & sans curiosité d'apprendre ce qui se passe dans le reste du Monde. Il faut pourtant avouer que cette indépendance, si chère aux anciens Arabes, ne subsiste plus parmi les Musulmans, telle qu'elle étoit chez leurs Pères; tant à raison de la nécessité où les *Bédouins* sont de se soumettre à certains Chefs pour les conduire à l'espèce de guerre qu'ils pratiquent contre les caravanes & les autres voyageurs; que parceque le Mahométisme les a accoutuméz

mez à vivre dans des villes, & des lieux cultivez, sous la domination de certains Magistrats héréditaires qu'ils nomment *Emirs* ou *Cherifs* ; lesquels tiennent la place des Gouverneurs que les Successeurs de MAHOMED leur donnoient auparavant. Et de plus, on remarque fort bien que la passion fatale des commoditez particulieres, qui a bientôt dégénéré en celle de l'usage des délices, a percé ces vastes solitudes. Le desir de s'enrichir a surmonté l'amour de la liberté ; desorte qu'ils se sont laissez pénétrer par les Européens, qui y font actuellement le négoce du café : lesquels y ont abordé par la mer rouge, & par le célèbre Port de *Moka* ; pendant que d'un autre côté, plusieurs de ces mêmes Arabes se sont empressez, par le desir du gain, de porter la même marchandise dans les *Echelles* du Levant pour en retirer de l'argent, dont ils feront à la fin le même usage que nous, & comme nous, au dépens de cette précieuse liberté qui ne se paye point avec de l'or, ni par des délices.

C'est donc des Arabes eux mêmes que nous avons appris la confirmation des véritables divisions de la Contrée entiere, desquelles *Abul-feda* *Rassî-redin* & *Ulugh-bek* avoient donné quelque no-

C

tion ;

Le desir de s'enrichir
a surmonté l'amour de la liberté
par le négoce du café
d'Europe.

tion ; à ſçavoir que la Peninſule, commençant à *Ailah*, ou à *Calzum* ſur la mer rouge d'une part ; & à *Belfora* ſur le Golphe Perſique de l'autre ; & ſe terminant à la Mer des Indes, eſt partagée en cinq grandes Provinces ou territoires, qui tirent leur nom de la nature de leur terrain. *Tabamah*, ou le grand deſert, eſt ainſi appellé parce que le ſol en eſt bas en comparaifon du reſte du Païs. Il ne ſ'y trouve ni Villes ni bourgades, mais bien quelques lieux diſtinguez à cauſe des eaux & des palmiers qui ſ'y rencontrent. Et tel eſt *Odail*, lieu célèbre ſur le chemin de *Coufab* à la *Mecque*, dont le nom exprime un *aſſemblage d'eaux dans le deſert*. Cette Province occupe le Nord de la Peninſule en tirant vers le Golphe Perſique juſqu'à *Eleahf*. La ſeconde diviſion ſe nomme le *Naged*, pour ſignifier un pais *élevé*, parce qu'on y monte du Deſert, & que le commencement de la grande montagne, dite *Albareb*, occupe ſa partie Méridionale. Ce Canton confine à *l'Yemen*, ou Arabie heureuſe, vers le Midy ; à *l'Hegias* du côté du Sud-Eſt vers l'Orient ; vers l'Occident à *Barbein* ; & au Canal d'*Eleahf* vers l'Orient. Il y a beaucoup de deſerts dans cette étendue, & l'on n'y trouve
pres-

presque point d'eau à raison de l'élévation du Païs. Il y a néanmoins quelques habitants dans les lieux où les montagnes procurent de l'abri, & la plupart de ces endroits sont devenus fameux dans l'Histoire du Musulmanisme par des événements particuliers.

L'Hegias, qui est la troisième division, est aujourd'hui, & depuis Mahomed, la plus considérable partie de l'Arabie, eu égard au nombre des habitations qu'elle renferme, quoique le terroir en soit presque par-tout stérile à cause des sables & des rochers. Elle est outre cela devenue le siège de l'Empire & de la Religion, ce qui l'a rendue considérable à tout l'Univers. On la subdivise en quatre différentes parties, desquelles il n'y en a qu'une qui ne confine pas à la Mer Rouge ; à sçavoir le *Jamamah*, lequel, s'étendant dans le Desert, est borné au Nord & à l'Orient par le *Tahamah* ; au Midi & au Sud-Est par le *Naged*. Cette Province a tiré son nom de la principale habitation qu'elle renferme : les eaux y sont rares, & elle ne contient gueres que des plaines arides convertes de sable. *L'Hage* est la partie la plus septentrionale de l'Hegias, & comprend exactement l'étendue que les Anciens ont nommée la *Madianite* ou

l'Arabie *Pétrée*. C'est le Païs où Agar, mere d'Ismael conduisit son fils, quand il fut obligé de se separer de son pere. C'est le Païs où il s'établit dans la suite, & duquel il passa dans l'*Hegias* proprement dite, où il se maria avec une fille de *Madad* de la Tribu des *Jordahmides*. Ce fut aussi le premier partage de ses enfans. Moïse, liberateur du Peuple Hébreu, se retira dans le même Païs, lorsque l'homicide qu'il commit l'obligea à sortir d'Egypte, & il s'y maria à la fille de *Jethro*, riche habitant de ce Canton, lequel les Arabes prétendent avoir été lui-même un grand Prophète & le Docteur de son gendre. Enfin c'est dans cette étendue que les montagnes de *Sinaï* & d'*Oreb* sont situées, ce qui la fait regarder comme l'endroit de la Terre où il a plu au TOUT-PUISSANT de se manifester avec plus d'éclat & de gloire. Mais les Musulmans la considerent encore comme celle qui contient les plus évidentes marques de sa justice & de sa colère : d'autant qu'ayant été d'abord habitée par deux Tribus des premiers Arabes, descendus de Sem par *Aram*, (qui sont les *Adites* & les *Themudites*,) lesquelles méprisant les instructions & les remontrances du Prophète *Saleb*, éprouverent la colère du

TRES

TRES-HAUT, qui détruisit entièrement ces deux Tribus: *de quoi les rochers & les cavernes, dont cette terre est remplie, sont les témoins durables à l'éternité*, ainsi que Mahomed le rapporte dans l'Alcoran sans expliquer autrement cette histoire. La plus considérable ville de cette Province, autrefois connuë sous le nom de *Pedra deserte*, porte à présent celui de *Hagr*. On y trouve encore celle de *Hilab* & de *Colsum*, dont la dernière a communiqué son nom à la mer Rouge dans l'usage moderne des Arabes: Mais on n'y connoit plus celle de *Pharan*, autrefois si considérable, que la Sainte Ecriture, qui s'accomode toujours au langage vulgaire, en donne souvent le nom à la Montagne de Sinaï, au pied de laquelle elle étoit bâtie, sur le rivage de la Mer.

L'H E G I A S proprement ditte occupe le milieu de cette division, & renferme les villes de la *Mecque* & de *Medine*; sièges de la Religion & de l'Empire des premiers Musulmans. On ne peut pas dire cependant qu'elle aît été choisie par préférence à cause de la beauté & de la fertilité du climat. Son étendue n'est remplie que de rochers ou de plaines arides: toutes les eaux y sont altérées par le sel mineral dont la terre est cou-

verte, & si l'on y trouve quelques palmiers, c'est le soin & la culture qui les fait naître, & qui les conserve, le Peuple y étant plus nombreux que dans le reste de l'Arabie. Mais si l'on recherche ce qui peut y avoir attiré ce grand nombre d'habitans, il sera difficile d'en découvrir d'autre raison que la persuasion où l'on est, depuis plus de XL. Siècles, que la Mecque a été le principal séjour du Prophète Ismael pendant sa vie, & qu'il est le lieu de son repos depuis sa mort : Que le Temple qui se voit en cette ville est honoré depuis la création du monde, comme un lieu de bénédiction, choisi dans l'éternité, & consacré plus particulièrement par Abraham, qui y a bâti la Sainte maison, vers laquelle s'adressent les vœux de tous les Fidèles des extrémités du monde : Que le puits qui se voit dans le parvis de cet édifice est la même fontaine que l'Ange découvrit à Agar mère d'Ismael pour sauver la vie de son fils. Il croient enfin que c'est une contrée préférée à toutes les autres dans l'élection de Dieu, parceque le dernier & le plus excellent de tous les Prophètes y devoit naître, & y faire connoître aux hommes la voye certaine du Salut.

VOILA

VOILA bien des titres pour rendre cette Contrée recommandable dans l'opinion des Peuples: aussi voyons-nous que les plus renommés d'entre les Arabes y sont venus demeurer, ou du moins y sont venus mourir. Il semble même que Moïse en a fait une mention particulière dans la description qu'il a donnée de l'Arabie: Car il est certain qu'il parle d'une Ville de *Mesb* ou *Mesba*, dont la situation se rapporte beaucoup mieux à celle de la Mecque qu'au Port de *Maka*, qui se trouve à l'extrémité de la Mer rouge, & à l'égard duquel les montagnes de *Sephara* sont plutôt au Nord-Est qu'à l'Orient. D'ailleurs cette Contrée (l'Hégias,) a été le Théâtre particulier de la plupart des actions de Mahomed & de ses premiers Successeurs: motif très considérable pour y attirer les personnes dont la piété s'arrête plutôt à ce qu'il y a de charnel & de sensible dans la Religion, qu'aux idées purement spirituelles. La quatrième & dernière division de l'Hégias porte encore le nom de *Tabamah*, pour exprimer que c'est une Région basse; située entre la mer & la montagne. On y trouve les villes de *Tbaïf*, *Serrain*, & *Haly*, dont les environs sont cultivez. Mais il faut remarquer par rapport à la montagne qui

borne ce dernier canton, qu'elle porte en cet endroit le nom de *Gassouan* qui signifie la *large montagne* ; & qu'elle n'est toutes fois qu'une branche de celle que Moïse a nommée *Sephara*, mais que les Arabes nomment *Albareth* : laquelle remplit le milieu de la Peninsule, & cause toute la fertilité que l'on attribue à l'Arabie heureuse.

LA quatrième partie de l'Arabie, qui est nommée *Orude*, s'étend depuis le *Jamamah* & le *Naged* jusqu'à *Eleabf* & *Babrein* sur le sein Persique, & jusqu'à la *Terre d'Oman*. S'il se trouve quelques eaux & quelques palmiers dans cette grande étendue on les regarde comme des biens précieux, dont la propriété est toujours commune, *parceque tout le monde doit user de l'eau, qui donne un rafraichissement commun, & de dattes qui naissent sur le cours des mêmes eaux.* Les Habitans de ce Païs d'*Orude* ne connoissent ni commodités ni délices, quoiqu'ils trouvent de la poudre d'or en plusieurs endroits, & que la pêche des perles rende leur rivage très renommé.

ENFIN l'*Yemen*, ou Arabie heureuse, est la cinquième division de la Peninsule. C'est aussi la plus cultivée & la plus fertile, comme elle est la plus étendue. Ses bornes sont, au Nord, le
Naged

Naged & la partie de l'Hégias ditte *Tabamah*; à l'Orient, le Pais d'*Orude* & la terre d'*Oman*; au Midy la Mer des Indes; & à l'Occident le Détroit de *Babelmandel* avec une portion de la Mer Rouge. Cette partie a été, comme nous l'avons déjà dit, très longtemps impénétrable aux Etrangers, & conséquemment inconnuë. Ce n'est que depuis les navigations faites à Moka, pour le café, que nous sçavons positivement que le milieu de cette contrée est un Pais de montagnes, où il se trouve des eaux fort saines, des ombrages fort verts, & où la terre répond au travail & à la culture. A la vérité nous sçavons aussi, par ces relations, que les plaines qui aboutissent à la mer ne sont couvertes que de sable & de sel mineral; que les eaux y sont par conséquent fort mauvaises: mais cela n'empêche pas qu'il ne s'y trouve de bonnes villes que le commerce soutient après les avoir faites bâtir. Telles sont *Mascate*, *Jartack*, & *Aden* sur la Mer des Indes, toutes trois cy devant capitales; desquelles il n'y a plus que celle de *Jartack* qui subsiste. *Moka* & *Gezora* sur la Mer Rouge font le commerce d'Egypte, ainsi que *Grodde* qui est proprement le port de la Mèque. Ces deux derniers

Places,

Places, Moka & Gezora, ainsi qu'Aden & Mascate, sont aujourd'hui soumises au Roi de l'Yemen ; qui fait son séjour à *Dhamar*, dans la montagne, où il a fait fortifier deux autres Places, *Morab*, pour la garde de ses trésors, & *Tagbé* pour renfermer les prisonniers d'Etat. On voit encore dans cette Province *Sanaa*, autrefois Capitale de l'Yemen & rivale de la Mèque ; *Sadaa* & *Nageran* sur le plus haut de la montagne, *Betel*, *Fagny*, *Zibit*, *Rediab*, *Irame*, *Taphar*, *Gabala*, & diverses autres places dans la plaine ou dans la montagne. Mais ce qui doit aujourd'hui nous surprendre, c'est de trouver, par les relations qu'on nous donne de ces Païs, que tous ces trésors de parfums, d'or, & de richesses que l'Arabie heureuse possédoit autrefois, sont absolument disparus, pour faire place à une production toute nouvelle que les Anciens n'ont point connue, scavoir le café, qui fait entrer à présent dans l'Arabie beaucoup plus d'argent, que l'encens, la poudre d'or, & les perles n'y en ont apporté dans les Siècles passez, malgré leur grande reputation.

TELLE est la consistance totale de l'Arabie, & la plus exacte division suivant les relations modernes, & telle que

que les plus sçavants Géomètres Arabes nous l'ont transmise par les Mémoires qu'ils en ont laissé. On pourroit porter cette division & l'exactitude plus loin, en cherchant les habitations des premières Tribus Arabes, & celles des descendants d'Abraham, dont la plupart des noms se sont conservez jusqu'à présent dans le Païs, malgré le prodigieux intervalle qui se trouve entre leur siècle & le nôtre. Mais comme ce détail seroit inutile à l'histoire que nous avons à traiter, il suffira de remarquer que les noms des Païs de *Boulans*, de *Hadramant*, de *Scheba*, de *Disklam*, d'*Uzal*, de *Jarac* des Sabéens, de *Dedan* & par corruption d'*Aden*, subsistent encore dans l'Yemen & dans son voisinage, pour confirmer le témoignage que Moïse en a rendu il y a plus de 4000. ans; dont il peut résulter une preuve très authentique de la vérité des autres peuplades que le même Moïse a marquées dans la Genèse, & sur laquelle les Interprètes de l'Ecriture ne paroissent pas avoir appuyé autant qu'elle le merite.

APRÈS ce peu de remarques géographiques sur la situation & la division de l'Arabie, il est nécessaire de dire quelque chose du caractère particulier de

de la Nation qui l'habite. A l'égard de laquelle on peut remarquer d'abord, que comme le corps de la Nation est sorti de *Jochtan* ; frere puisné de *Héber*, qui a été le Pere des Hébreux ; & que cette alliance s'est encore renouvelée par les Colonies qu' *Ismael* & les autres enfans d' *Abraham* & de sa seconde femme ont conduites en Arabie, il ne faut pas s'étonner de trouver une grande conformité entre les Nations Juive & Arabe, tant dans les usages particuliers que dans la langue & la forme de leur Gouvernement. A l'égard des usages, nous sçavons que les premiers Hébreux, ayant renoncé au séjour des villes, où *Nachor* & *Taré* avoient autrefois vécu, reprirent en la personne d' *Abraham* l'usage de la vie nomade, qui fut continué par *Isâc* & par ses enfans jusques au temps que *Jacob* fut appelé en Egypte. Pendant cet espace de temps, qui a duré plus de 200. ans, on voit que ces Patriarches vivoient sous des tentes à la maniere des Arabes ; qu'ils ne songeoient ni à semer ni à recevoir, considerant leurs familles & leurs bestiaux comme leur unique bien, plus ou moins considerable à proportion de la commodité des paturages & de l'abondance d'eaux qui s'y rencontroient.

controient. C'étoit dans ces deserts qu'ils creusent des puits dont la propriété étoit ensuite disputée entr'eux & leurs voisins, comme un bien de la dernière importance. On voit aussi que, comme les enfans de Joctan avoient partagé entr'eux le Païs qu'ils avoient habité, & qu'ils s'étoient divisés en tribus ou familles distinctes ; de même Ismael, étant devenu maître de la *Madianite* & peut-être de l'Hégias, divisa sa postérité en douze Tribus selon le nombre des enfans qu'il avoit eus, tant de l'Egyptienne que sa mere lui avoit fait d'abord épouser, que de la fille de Modad Jordhanite. Pareille condition à été suivie par Esaü à l'égard du partage de l'Idumée, que par Jacob dans sa disposition testamentaire, & par sa postérité après sa délivrance de l'Egypte. On voit encore que les Arabes, & après eux les Israelites, se sont de part & d'autre entêtés d'un même principe de Religion, pour chercher querelle à ceux qu'ils vouloient dépouiller de leurs territoires, & les occuper à leur place. Ainsi Mahomed raconte lui-même dans l'Alcoran que differents Peuples qui habitoient l'Arabie avant les enfans de Joctan, furent exterminés par un chatiment divin. Mais au lieu d'en rap-

rapporter une cause éloignée, telle que la malédiction de Cham prononcée par Noé, il dit que leur punition vint de n'avoir pas voulu croire la vérité & l'unité de Dieu, que les Prophètes Hoad, c'est à dire Heber, & Saleth leur avoient enseignée. Ce fut par un même motif de Religion que les Hébreux se crurent appelez à la conquête de la Palestine, dont ils occuperent réellement une partie, mais où malheureusement pour eux, le Seigneur n'extermina pas tellement les anciens Habitants qu'il n'en restât assez pour les bien inquiéter dans la suite.

DEPUIS la conquête de la Terre promise & le partage qui s'en fit entre les Tribus, nous voyons une imitation & une uniformité entiere entre le gouvernement des Hébreux & celui des Arabes : Exclusion de Roi, ou de Chefs absolus, capables de soumettre la liberté des autres hommes ; Pouvoir paternel des Chefs de famille, qui se gouvernoient indépendamment les uns des autres ; Délibérations communes, ou des tribus particulieres, ou de toutes ensemble selon les besoins publics ; Persuasions égales chez l'un & l'autre peuple que Dieu leur avoit accordé une protection particuliere en faveur de leurs

Peres

Peres, en conséquence de laquelle ils croyoient que l'Être suprême soutenoit leurs Gouvernemens, les protégeoit contre leurs ennemis, & que, dans les cas singuliers, il les conduisoit par le ministère des Prophètes, soit en les rappelant à la véritable connoissance de Dieu; soit en renversant l'ordre naturel des choses par des miracles qui leur procuroient des victoires inopinées, & d'autres avantages prodigieux, contre leurs ennemis. Ismael fils d'Abraham & son aîné, nourri dans le Desert par un miracle, & préservé pendant le cours de sa vie de tous les dangers où sa naissance l'exposoit, & dont l'Ange l'avoit averti, n'avoit garde d'oublier le Culte duquel son pere avoit fait une profession si fidèle, & auquel il devoit lui même une protection toute miraculeuse. Aussi les Arabes le reconnoissent-ils pour le premier réparateur de cette Religion simple & naturelle, qui, quoiqu'à la portée de tous les hommes, est toujours défigurée par leurs passions. Les mêmes caprices ou la superstition, qui avoient combattu la Religion, encore dans sa pureté & sa simplicité, n'ont pas laissé de la souiller après la mort de ce Patriarche malgré les efforts de tous les Prophètes; desorte, disent les Muzulmans, qu'il a fallu que
Dieu

Dieu suscitât Mahomed, à la fin des temps, pour rétablir ce culte simple, & émané de Dieu même, premierement en Arabie & ensuite dans une grande partie du monde, sous le titre d'*Islam* ou *Islamisme*; nom que l'on dérive très probablement de celui d'Ismael.

LES Israélites, de leur côté, ont eu pareillement leurs Peres pour premiers Docteurs & pour Prophètes, avec cette difference qu'étant tombez dans une servitude très longue, & qu'ayant oublié pendant plusieurs générations l'alliance de l'ETERNEL, il falut que Dieu suscitât un nouveau Prophète, qu'il revêtit de sa toute puissance pour les tirer du joug des Egyptiens, leur faire traverser la mer à pied sec, les conduire pendant quarante années dans les Deserts où leur incrédulité les retenoit; d'où ils passèrent dans la Terre promise, où ils ont vécu sous le gouvernement des Juges; c'est à dire, d'hommes inspirez qui se sont succedez, à des intervalles differents, jusqu'à l'établissement de la Royauté.

PENDANT ce temps-là, les Arabes jouissoient plus tranquillement de la vérité & de la continuation du même don surnaturel de la Prophétie, toutefois assez differemment des Juifs: Car chez ces derniers, il se trouvoit ordinairement répan-

répandu sur des personnes qui s'y attendoient le moins ; au-lieu que chez les Arabes il paroît avoir été la recompense d'une vie modeste, retirée, & occupée à la méditation. Tels furent parmi eux *Schoaib*, que nous connoissons mieux sous le nom de *Jethro* ; & *Balaam* fils de *Beor* : lequel a non-seulement annoncé la destinée des Israelites & celle des grandes Monarchies, mais a encore prédit la venue du Messie & l'apparition d'une étoile nouvelle qui devoit signaler sa naissance. Cependant, comme les Hébreux, descendus de Jacob, ont été nommez, par une préférence sur les autres enfans d'Abraham, le *Peuple d'Élection*, les dépositaires des promesses, les gardiens de la foy, de la Loy, du Temple, de l'Arche, & de l'Ephod ; qu'enfin le *Messie* même est sorti de leur Race & de leur sang, il faudra toujours convenir que, de quelques faveurs du Ciel que les Arabes se tiennent honorés, ils sont tout-à-fait inférieurs aux Israélites du côté des dons de la Grace ; mais en revanche il faut convenir aussi que les Arabes leur ont été tout-à-fait supérieurs par les dons naturels & les avantages de l'humanité.

LES Hébreux, renfermez dans un coin de la terre, dont la fertilité singulière

liere subvenoit à tous leurs besoins ; attachez à cette terre, tant par l'abondance que par l'opinion de la destinée d'un Décret éternel qui l'avoit mise dans leurs mains : mais sans idée de navigation ni de commerce, sans connoissance d'Arts, de Science, des Politesse, ni de Mœurs, autres que ceux qui leur étoient prescrits par la Loy, dont la contrainte & la singularité les separoient nécessairement de tous les autres Peuples, & leur en attiroient la haine & le mépris : ces Hébreux, dis-je, vivant d'ailleurs sans Chefs, sans Politique, & dans une ignorance égale des moyens d'entretenir la paix, ou de soutenir la guerre : ne délibérant jamais que par le fort, ou par la consultation d'un Oracle dont l'interprétation étoit un mystère dépendant de l'organe de leurs Prêtres ; ne paroissent véritablement s'être conservés que par l'effet d'un miracle dont nous sommes encore les témoins. Les Arabes, au contraire, ont été séparés du reste des hommes, moins par leur choix que par la nécessité conséquente de la situation de leur demeure. Ils ne se sont passés de la Société de leurs semblables que parcequ'il leur étoit impossible de se communiquer avec eux. Mais cette particularité n'a resserré ni leurs con-

connoissances ni leurs lumieres : ils ont dans tous les temps cultivé les sciences les plus élevées & les plus dignement choisies ; ils y ont fait de grands progrès sans y être aidez par les découvertes des autres Nations : la seule attention ayant produit chez eux ce que la longue experience a procuré aux autres Peuples. Mais en s'attachant aux hautes connoissances, ils n'ont point négligé celles qui pouvoient être d'un usage plus commun. Ils ont orné leur langage des beautés les plus délicates & les plus finies de l'éloquence & de la poésie ; ayant toujours eû un goût extrême, & un talent admirable pour produire des pensées vives & ingénieuses, pour les exprimer en vers & en prose avec une précision, un choix de termes si exquis, & une dignité si singuliere, que leur éloquence n'est pas même à l'usage des autres Peuples : encore ce talent si merveilleux n'est-il point chez eux le fruit de l'Etude ; c'est celui d'une éducation simple ; prise dans leurs propres familles sous la direction du plus vieux, qui n'a puisé qu'auprès de ses Peres la politesse qu'il fait passer à ses enfans.

La constitution naturelle des Arabes est la plus robuste & la plus forte. Ils ne sont presque point sujets aux infir-

*character
manners*

mitez des autres hommes : la sobriété & le travail, auxquels il s'accoutument dès l'enfance se joignant à la pureté de l'air dans lequel ils vivent, & à la chaleur du climat, qui cause toujours une transpiration suffisante, entretiennent leur santé jusqu'à une extrême vieillesse. En conséquence de cette disposition du corps, leur Jugement est ordinairement sain, net, & exact ; & comme ils ont peu de passions, il est aussi presque inébranlable. Ils sont graves & mélancoliques, mais sans caprice & mauvaise humeur : La simplicité de leurs mœurs est également éloignée de la bassesse & de l'orgueil. On trouve chez eux de l'humanité, mêlée d'une fierté bienséante, qu'on doit attribuer à la solidité de leurs sentiments. Ces qualités dominantes des Arabes peuvent avoir leur principe dans le temperament sec & bilieux, qui est chez eux le plus ordinaire ; mais je les rapporte plus volontiers à la solitude dans laquelle ils passent la plus-part de leur vie. Car elle les accoutume à se connoître eux-mêmes, à se rendre dignes de leur propre estime, & pour ainsi dire, à se nourrir de leur propre imagination. Je ne parle point de la valeur, que le séjour des Deserts leur rend nécessaire, à proportion du peril
con-

liberty & solitude
manuscript

MAHOMED. 37

continuel où ils sont, eux & leurs familles, d'être devorez par les bêtes féroces.

LA grande difference de nos moeurs, dont la dissipation fait le principal caractère, nous fait regarder cette grande solitude avec effroi, & le défaut d'amusements comme un vide qui retranche de leur vie toute espèce de volupté & de satisfaction. Mais nous jugeons mal de leurs sentiments en les rapportant aux nôtres. Ils reconnoissent qu'après la liberté, cette solitude est le premier de leurs biens; que c'est elle qui a maintenu chez eux la tempérance, ce mépris des richesses & des plaisirs que l'on ne peut s'empêcher d'admirer dans leurs Histoires. C'est elle qui leur sert à dominer heureusement sur les passions impétueuses, qui parmi nous troublent trop souvent la Société. Mais elle ne leur sert pas moins à augmenter leurs connoissances, lesquelles ils étendent, selon leur génie particulier, aux sciences les plus difficiles. Il n'est point rare en effet de trouver chez eux des hommes qui se sont fait une étude, dans le loisir de cette solitude, du langage des oiseaux; de sorte que l'usage leur rend familière la signification de certains cris: chose aisée à

comprendre à l'égard d'une Contrée où le changement d'objets est si rare, qu'un oiseau, par exemple, ne peut appercevoir du haut des airs où il vole une troupe de Cavaliers dans une plaine éloignée sans faire un certain cry à cette occasion, qu'un homme appliqué peut remarquer & distinguer d'un autre, formé par rapport à un autre sujet. L'Histoire de l'Hégiage est fameuse en ce genre, & ne contient rien qui ne paroisse probable selon cette explication, quoiqu'il s'y trouve des circonstances extraordinaires. Il s'en faut beaucoup neantmoins que je voulusse conclure de cette Histoire que les animaux ont réellement un langage intelligible à des hommes qui en auroient fait une étude. Tout ce que je prétends se réduire à établir que certains objets peuvent exciter dans les bêtes certains mouvements, ou de certaines articulations, qu'un homme solitaire & attentif peut si bien observer, & se faire un tel usage de cette observation, qu'à l'occasion du même cry il reconnoitra quel est l'objet dont l'animal est frappé. Et c'est ainsi que nous distinguons nous-mêmes, par la voix d'un chien, la passion qui l'agite, & à peu-près l'objet qui la cause.

CES

MAHOMED. 39

Ces réflexions sur la solitude des Arabes nous doivent encore faire juger combien ils sont naturellement spirituels : puisque nous voyons par expérience, que ne produisant ordinairement parmi nos Moines, (qui sont les seuls qui la pratiquent,) que stupidité, ignorance, ou sensualité ; elle est chez eux le principe de leurs plus recommandables qualitez. Ils ne sont ni honteux ni timides en conséquence de ce qu'ils vivent seuls, comme pareillement ils ne sont ni moins polis, ni moins adroits dans l'insinuation & la conduite des affaires, parcequ'ils ont peu de société. Au contraire, accoutumés à se posséder toujours eux-mêmes parfaitement, ils sont aussi peu d'usage du mensonge ou de l'indiscrétion que de la colère ou de la joye immodérée. On remarque aussi qu'avant le trépas de Mahomed, avant que l'ambition & l'avarice les eussent corrompus, ils étoient si modérés, qu'au milieu des trésors immenses de tout l'Orient, les Conquerants qui s'en rendirent les maîtres n'en prenoient précisément qu'une portion nécessaire à leur subsistance, sans se proposer d'autre usage de tant de biens que celui de les distribuer à ceux qu'ils croyoient les mériter. Car l'Histoire suivante nous fera voir que la pre-

miere controverse, qui s'éleva parmi les Arabes fidèles, fut pour décider, *si dans la distribution des richesses il étoit aussi juste de récompenser la vertu que de soulager la nécessité*; & l'on verra que chacune de ces opinions eut d'illustres partisans.

LA Nation Arabe, solitaire, repandue dans les Deserts, & si long-temps inconnue au reste du monde, n'a donc jamais été méprisable, puis qu'elle a toujours possédé des avantages naturels, & pratiqué des vertus dignes de la plus haute fortune. Cependant lorsqu'elle est sortie de cette profonde retraite, & que la Providence l'a appelée, à son tour, à gouverner l'Univers, on y a découvert des défauts extraordinaires, qui ont armé contre elle tout ce qu'elle n'a point d'abord soumis; qui ont rendu son nom odieux & détestable aussi bien que terrible; & qui n'ont pas même permis que l'on ait fait attention à la moindre de ses vertus. Je ne parle pas des défauts que l'on peut attribuer à la constitution universelle des hommes: l'Insolence dans la prospérité, l'abus dans la fortune, la Cupidité, la division d'intérêt, l'Orgueil; mais je veux parler de cette dureté de coeur qu'on leur attribue: suite nécessaire de leur tempérament, & de la vie solitaire où ils
sont

font accoutumez dès leur plus tendre jeunesse. Je parle de ce mépris barbare pour tout ce que les autres Peuples avoient aimé ou estimé; de cette préférence donnée sans mesure & sans bornes à leurs opinions & à leurs usages; de cette cruauté qui les a portez à ôter au monde la moitié de ses habitants, & à priver ce qu'ils en ont l'aissé, de toutes les connoissances que le genre humain s'étoit procurées par une longue experience. Cette conduite revolte véritablement toutes nos puissances: on ne conçoit pas comment des Peuples polis, raisonnables, éloquents, connoisseurs délicats de la beauté & de la finesse, ont pû s'en rendre coupables; & ou ne sauroit l'attribuer qu'à une barbarie ignorante & indomptée. Ils ne font pas toutefois sans excuse selon leurs Auteurs.

CAR, outre qu'ils n'ont pensé faire, & n'ont fait réellement que ce que fit le Peuple de DIEU quand il entra dans la Terre promise, ou dans leur guerre contre les Amalécites; il est assez évident que le moyen le plus convenable à un Peuple nouveau, tel que les Arabes; (qui ne connoissoient point les autres Païs de la terre & qui en méprisoient les habitants, leurs mœurs

mœurs efféminées, leurs opinions discordantes, & dont la perfidie leur étoit justement suspecte) étoit de faire marcher la terreur & la crainte devant eux, sous l'idée d'une Nation féroce qui ne connoissoit ni miséricorde ni pitié. L'opinion qu'ils avoient de la guerre étoit encore bien différente de la nôtre. Ils ne pensoient point qu'elle dût se faire avec méthode, ni ménagement des Peuples. Ils vouloient conquérir, assujettir, & persuader. Ils regardoient cette dernière fin comme une conséquence des deux autres, & pour exécuter les deux premières ils ne connoissoient que la violence & la terreur. Aussi voit-on que leurs premiers Capitaines ne proposoient jamais d'autres conditions aux Provinces où ils entroient, que celles d'embrasser la même Religion, & d'être, par ce moyen, admis à une véritable fraternité ; ou de recevoir des Maîtres absolus, auxquels il n'étoit pas permis d'être à l'avenir impunément infidèles. Au refus de ces conditions on faisoit la guerre, & on employoit les moyens les plus capables de la terminer promptement, & non pas de l'entretenir au dommage des uns & des autres. D'ailleurs il est bien évident que dans la conduite de ces guerres, inévitables pour l'exécution

laying stress on the history of early days of
Islam

MAHOMED. 43

tion des grandes entreprises qu'ils avoient formées, les Arabes ne se font non plus épargnez qu'ils épargnoient les autres: marquant en général peu d'attachement à la vie, & peu d'estime pour les moyens trop souvent employez pour la conserver au dépens du devoir & de l'honneur.

ON ne doit pas confondre sous une même idée, les sentimens qui s'expriment par les termes de *dureté de cœur*, *inflexibilité de courage*; ou par celui de *cruauté*. Les passions vives & féminines, si communes dans nos climats, sont bien plus proches de la cruauté, qu'elles ne le sont de cette espèce de dureté de cœur, ou de *fermeté virile*, qui fait mépriser la vie à certain point, ou qui bouche l'oreille aux plaintes, aux regrets, & aux prières de ceux qui craignent de la perdre. En effet, à combien de barbarie, l'Ambition, l'Amour, la Jalousie, la Politique n'ont-elles point porté les hommes de nos Contrées septentrionales. La Cruauté se joint même parmi nous à l'exercice de la justice: au lieu que les Arabes, accoutumés à considérer de sang-froid les objets & à ne ménager que rarement leurs vies, sacrifioient sans scrupule & sans inquiétude celle d'autrui à des vûes & à des desseins qu'ils imagi-

appear

selon l'usage
de l'époque
caractère

20

that have
been observed
in Moslem
history

Let comparison to disfigure these people
unlike their character, then proper
and religion. I cast on them the odium
which the Bontheuilliers did the opposite
of the world a little for a time

imaginoient être ceux de DIEU luy-même. Mais ils ne joignoient à cette violence ni les sentiments d'une basse vengeance, ni l'appareil des supplices, ni les tortures, plus cruelles mille fois que la mort: choses, peut-être nécessaires pour l'exemple, mais qui indiquent, au moins de loin, un principe plus condamnable que la simple dureté de cœur.

IL est encore aisé de juger que la naturelle disposition des Arabes vers la sévérité a été fortifiée par la constitution de leur gouvernement, toujours relatif à la Religion qu'ils ont établie par leurs conquêtes. Car toute son économie étant fondée sur une obéissance aveugle & précise, qui doit être soutenue par la croyance d'un destin inévitable, on ne sçauroit douter qu'ils n'ayent regardé l'usage de la pitié comme le plus grand obstacle qui se pût rencontrer à l'exactitude de la discipline civile & religieuse. Et véritablement de ce principe fondamental de leur Doctrine, qui pose, que l'obéissance due à Dieu n'est que conditionnelle & relative à la foiblesse de l'homme; & que celle qui est due aux Princes est absolue, ils ont conclu que les ordres des Princes obligent indispen-

dispensablement les Sujets, & que la défobéïſſance eſt toujours un crime capital & inexcusable ſ'il n'eſt ſoutenu par le ſuccès d'une révolte. Car il ſuit de leurs mêmes principes, que comme il n'y a que Dieu qui puiſſe réunir la crainte & l'amour en qualité de Maître, ſouverainement parfait, auſſi clément & miſericordieux qu'il eſt juſte & puiſſant ; ſi les Princes ont l'avantage de pouvoir ſe faire obéïr dans toute l'étendûe de leurs commandements, ſans gloze, interprétation, ni retardement, les Peuples ont par compensation la liberté de les haïr & de ſ'en faire juſtice quand leur patience eſt forcée. Ce qui jette les premiers dans la néceſſité d'exercer une domination très exacte & très ſévère, & les autres dans une diſpoſition très prochaine de changer au hazard la forme de leur eſclavage. C'eſt ainſi que leurs maximes les plus outrées pour l'obéïſſance paſſive ſe combattent & ſe détruiſent elles-mêmes, parcequ'il eſt impoſſible de forcer la nature.

L'ON voit donc que tant par l'influence du temperament des Arabes que par les principes de la Religion qu'ils profeſſent, & du Gouvernement qu'ils ont établi ; la pitié ne peut-être écoutée ſans qu'il en coûte à l'autorité des Princes,

ces, à la juste deffenſe des Sujets, & aux uſages pratiqués depuis 30 ou 40 Siècles parmi les Peuples. Mais il faut encore dire que ſi la dureté que nous leur reprochons étoit inflexible aux larmes des malheureux ou des coupables, elle l'étoit rarement aux expreſſions d'une véritable généroſité. Témoin l'hiſtoire de ce redoutable *Hégiage* que j'ai déjà cité ; lequel ayant pris des rebelles, les armes à la main, & les ayant condamnez à la mort, ſans miſericorde ; fut ſurpris que l'un d'eux prêt à mourir s'écriât ; *Il n'y a que Dieu qui ſoit juſte parce qu'il n'y a que lui qui ſçaſſe tout : & comme on lui demanda le ſujet de cette moralité, qui le rendoit ſuſpect de quelque autre crime, ou d'en ſçavoir plus que les autres condamnez ; il répondit : Je ne mourrois pas ſi l'Hégiage ſça voit que je défendis hier ſa réputation au peril de ma vie contre le Commandant de cette malheureuſe Troupe.* L'Hégiage préſent, quoiqu'inconnu perſonnellement à cet Arabe, lui demanda s'il reſtoit quelque témoin de ce qu'il diſoit. Le Soldat ſuivant répondit, *j'y étois.* Sur quoi l'Hégiage préſumant auſſi-tôt une intelligence entre ces deux hommes pour ſauver leur vie, demanda au dernier ſi, comme ſon camarade, il n'avoit pas pris ſon parti.

Mais

Mais l'Arabe répondit gravement: *Je n'avois garde de le faire; je n'ai pris les armes contre vous que parceque j'en crois tout le mal que j'en ai ouï dire.* Ce sentiment adoucit l'Hégiage, que des prières n'auroient pu attendrir. Il leur donna la vie à tout-deux, demandant au premier la continuation des sentiments qu'il avoit marquez pour lui sans le connoître, & au second son estime, qu'il lui promit de meriter par une constante administration de la Justice.

TELLE étoit donc l'espèce de sévérité ou de dureté pratiquée par les premiers Arabes, non cruelle & dépouillée de tout sentiment de générosité & d'humanité, mais judicieuse & mesurée par la considération de la justice & de la sûreté publique, qu'ils faisoient marcher devant toute autre: étant d'ailleurs persuadés qu'un regret, un soupir pour la vie, ne méritoient l'attention d'un Capitaine, que pour le condamner comme une offense contre la soumission due aux décrets & à la volonté de Dieu.

MAIS nous leur reprochons encore, & sans doute avec bien plus de raison, l'ignorance où ils ont replongé le monde par la destruction des Bibliothèques, & des monuments consacrez à la mémoire des actions des grands Hommes,

Hommes. On ne fauroit en effet penfer; fans douleur, & fans reſſentiment contre la barbarie des Arabes, au funeſte incendie de la fameuſe bibliothèque d'Alexandrie; aſſembleé depuis tant de ſiècles par des Rois curieux & puiſſans; & augmentée d'âge en âge par les plus ſçavants hommes de leurs temps: deſorte qu'elle contenoit le tréſor univerſel de toute l'Histoire du monde, des opinions de tous les Philoſophes, de toutes les recherches naturelles, & de toutes les connoiſſances où les hommes avoient pû s'avancer par l'étude & par l'expérience. Incendie, que l'on ne peut attribuer ni à la chaleur d'une action, ni à la vengeance du ſoldat fatigué d'un long ſiège, ni à la rigueur du Général qui avoit pris la ville, mais uniquement au caprice du vieux Omar, ſecond Calife: lequel, après avoir pris la ville, conſulté ſur ce qu'il ordonneroit qu'on fit d'un ſi grand amas de livres, répondit *qu'il falloit les bruler, parceque l'Alcoran devoit tenir lieu de tous les autres.* En effet, cet ordre fut exécuté, & ces livres, amasſez avec tant de ſoin & dépense, furent deſtinez à chauffer les bains de la ville durant près de huit mois. Perte irréparable! & qui coute au monde plus que les carnages qu'ont fait en divers

vers temps tous les Barbares ensemble. Je ne sçai point de justification contre le reproche que l'on fait aux Arabes à cette occasion, si ce n'est de dire qu'on ne doit pas imputer à la Nation entiere la faute & l'erreur de jugement de son vieux Empereur; d'autant moins que cette même Nation a témoigné depuis autant & plus d'ardeur pour les Sciences que les Grecs & les Romains eux mêmes. On voit en effet que les Arabes ont eu soin de traduire en leur langue une grande partie des livres anciens que nous avons perdus, & desquels les nouvelles Traductions nous tiennent lieu d'originaux. A la vérité leur choix n'est pas de nôtre goût: Ils ont méprisé les Historiens, les Belles-Lettres, la Philosophie naturelle & expérimentale, aussi-bien que la Morale, & n'ont précisément choisi que les Livres de Médecine & de Mathématique, préférant ainsi l'utile à l'agréable, selon l'espèce de goût qui leur est propre. Mais c'est assez parlé des mœurs communes, & du caractère des Arabes, reprenons la description du País, où plutôt ajoutons à celle que nous en avons donnée ce que les dernières relations nous ont appris des célèbres villes de la

E Mecque

Mecque & de Medine, où Mahomed est né, & où il est mort & inhumé.

LA Mecque située au 63 degré de longitude, & 23 de latitude Septentrionale, placée sur la riviere de *Ghaïbar*, à 20 lieues de son embouchure, est regardée sans contestation comme la plus ancienne & la plus illustre ville de l'Arabie; parce-qu'avant & depuis Mahomed, elle a été également regardée comme un lieu sanctifié, & le siège d'un Culte éternel; & parcequ'elle est depuis long-temps la plus grande & la plus peuplée qui s'y trouve. Son antiquité est très grande, indépendamment de ce que les Arabes ajoutent à la vérité. Il-y-a même beaucoup d'apparence qu'elle est celle dont Moïse a parlé sous le nom de *Mesb* ou de *Mesba*, de laquelle il a désigné la situation par rapport à la grande montagne qu'il a nommée *Sephara*. Mais au moins il est bien certain qu'elle avoit déjà beaucoup de réputation au temps de Maad fils d'Adnan, vingtième Ayeul de Mahomed. Les plus anciens Auteurs ont parlé de la *maison quarrée* dite *Kaaba*, qui étoit le lieu d'Affemblées, de sacrifices & de prieres pour tous les Arabes. Ils en rapportent la construction à Abraham & à Ismaël; avec cette

cette circonstance ; qu'avant eux les Assemblées se tenoient auprès d'une petite montagne de sable rouge qui a été dissipée depuis. Ainsi il demeure certain que l'antiquité, & la célébrité du lieu ne sauroient être contestées, quoique l'on ne puisse pas dire que le Culte de l'unité de Dieu y ait toujours été pratiqué sans mélange ; puisque les anciens Arabes l'ont souvent profané par l'élévation de diverses Idoles, que Mahomed détruisit comme on le verra dans la suite.

LA situation de la Ville de la Mecque se trouve dans un terrain mêlé de cailloutage & de petits rochers dispersés dans la campagne. La Ville est elle même fort inégale ; le côté du Nord étant beaucoup plus élevé que celui du Midi. Sa longueur est d'environ deux mille grands pas, & sa largeur de mille. Les montagnes qui renferment cette étendue sont, à l'Orient, celle qu'on nomme Abukabis, qui paroît une branche de celle d'Arafat dont nous parlerons incontinent : Celle de Kaicoam est à l'Occident, & le chemin qui la traverse conduit à Giodda, ville située sur la Mer Rouge, & qui est proprement le port & le magasin de celle de la Mècque pour les bleds, les toiles, & autres marchandises qu'elle est obligée de tirer de l'Egypte.

te. Leur distance est de trois bonnes journées pour les caravanes ordinaires, ce qui fait ordinairement 30 lieues communes.

LA montagne de Thaur, qui est au *Midi* de la Mècque, en est extrêmement proche & la domine, de façon que l'on en découvre tout ce qui se passe dans le lieu saint. C'est en cette montagne que se voit la célèbre caverne où Mahomed se retira avec le seul Abubeker son beau-pere, lors-qu'il fut contraint d'abandonner la ville par une fuite dont la date sert d'époque aux Musulmans sous le nom d'*Egire*. Enfin, au *Nord*, mais à trois lieues de la Ville se trouve la Montagne de Kara, près de laquelle est élevé le Château qui sert de demeure aux Chérifs ou Princes du Païs. Il s'y trouve aussi une autre caverne où le Prophète se retiroit souvent dans sa jeunesse, pour se séparer du Monde, & s'occuper des idées qu'il avoit déjà conçues sur la Religion, quoiqu'il ne fût pas encore alors appelé par une vocation spéciale. Toutes ces montagnes sont des rochers nus, sur lesquels il ne croit que des broussailles, & qui renvoient une chaleur brulante sur la ville qu'elles environnent.

MAIS

MAIS ce qui en rend encore le séjour plus incommode est la disette d'eau. Car quoique plusieurs Califes ayent entrepris d'y en faire conduire d'une distance éloignée, les travaux n'en ont jamais été achevez. Ainsi l'on est réduit dans cette Ville à se contenter d'une mauvaise eau de puits qui est salée, ou du-moins altérée par la qualité du terrain. On est néanmoins dédomagé de cette privation, par l'abondance des autres choses nécessaires à la vie, & même à la volupté ; qui n'y manquent jamais, en exécution d'une promesse que Dieu fit autrefois à Abraham, de laquelle l'accomplissement est compté entre les preuves que donnent les Musulmans de l'élection spéciale de cette Ville & de son Temple. En effet, on ne sauroit assez s'étonner de ce que la prodigieuse quantité de Pelerins qui s'y rendent tous les ans de toutes les Contreées où la Religion de Mahomed est professée, & qui font au-moins la moitié de nôtre Continent ; non seulement n'affament point une Ville située au milieu d'un affreux desert, mais encore y font une occasion perpétuelle d'abondance. L'Egypte & les Indes y fournissent à l'envi du bled, du ris, des toiles, & des volailles : l'Afrique y porte de l'or ; & l'Yemen, ou plutôt

la grande montagne ditte Caffouan, (*Alareth* ou *Alaschal* selon certaines distinctions usuelles dans le Païs,) lui envoie, quoiqu'elle en soit distante au moins de 8 journées, du café, des dattes fraîches & séchées, des raisins, des bestiaux, de l'huile, de la neige, & la pluspart des autres commoditez.

QUANT à la ville de la Mècque, elle est divisée en deux parties; dont celle qui est au Nord & qui se trouve la plus élevée est nommée *Bekka* dans l'Alcoran, à cause de la multitude de ses Habitans: & la seconde, qui est la plus enfoncée, est dite *Haram*, par rapport à la sanctification du Temple qu'elle renferme, & du droit d'azyle qui lui a de tout temps appartenu: lequel n'ayant jamais été violé que par des impies, dont la punition est encore mémorable, entre aussi dans le nombre des preuves furnaturelles de l'élection du lieu où le Temple est bâti.

Nous devons à la recherche & aux soins d'un Ecclésiastique Suédois, qui a voyagé long-temps en Egypte, la description particuliere de ce Temple fameux, dont aucun Chrétien n'avoit jamais approché; laquelle a été depuis quelques années rendue publique par le célèbre RELAND, & traduite depuis en
Fran-

François, avec un plan représentatif : par lequel on prétend que dans la partie Méridionale de la ville & presque au pied de la montagne, il y a une étendue considérable, renfermée par des portiques, lesquels ne paroissent au dehors que comme de simples murailles sans aucun ornement, & dans une élévation de 15. à 20. pieds seulement. Cette muraille est de marbre blanc ; les pierres, qui en sont taillées en quarré, sont toutes égales & portent 2. coudées sur chaque face. Il y en a deux pour former l'épaisseur de la muraille, qui par ce moyen se trouve avoir quatre coudées de large. Le marbre est poli en dedans des portiques, & paroît brute au dehors, tant dans la structure entière de la muraille que dans l'entablement, qui n'est autre chose qu'un quart de rond d'environ une coudée & demie d'épaisseur, sur lequel sont assises les coupoles dorées qui surmontent cette muraille, & qui couvrent toute l'étendue des portiques au dedans. L'espace renfermé par cette muraille est un quarré parfait, qui porte 80. toises ou environ sur chaque face, & dont l'intérieur n'est pourtant précisément que de 75. toises. Mais à chaque angle du quarré extérieur, il se trouve un bâtiment élevé en forme de

minaret, avec trois balcons en étages differens; où on est conduit par un escalier qui est pratiqué en dedans. L'usage de ces minarets est pour appeller le Peuple à la priere aux heures du jour & de la nuit destinées à cela.

CHACUN de ces minarets est surmonté d'une aiguille d'environ 200. pieds de hauteur, laquelle est dorée à la pointe, & surmontée d'un croissant, qui fait à peu près l'effet de nos girouettes. Leurs balcons sont toujours ornez, pendant la nuit, de plusieurs lampions que l'on y tient allumez par une espèce de bienveillance & de consideration pour les pèlerins qui peuvent arriver pendant la nuit. Entre chacun de ces minarets, & au milieu de chaque façade de la muraille extérieure, se trouve un bassin quarré de 12. toises de face, revêtu de marbre, & profond de quelques pieds; dans lequel il y a de l'eau pour servir aux purifications légales, nécessaires avant les différentes prieres des Musulmans. L'eau, y est conduite de fort loin par un aqueduc, qui est l'ouvrage du Calife Mektader XVIII. Empereur de la Race des Abassides; & ne provient néanmoins que d'un réservoir pratiqué dans la montagne de Gassouan, qui est entretenu par la fonte des neiges, desorte

desorte qu'elle n'est d'aucun usage pour la boisson. Mais comme elle est réputée eau courante on s'en sert pour les fréquentes ablutions auxquelles tout Musulman est obligé. Châque face de la muraille a trois portes, construites en arc surbaissé, lesquelles donnent entrée dans le dedans du portique. Il y en a une précisément au milieu, & les deux autres aux extrémités, & près de chaque minaret. Leurs battans sont de cuivre d'une pesanteur immense, sans autre ornement que des feuillages de diverses formes, qui ont servi à déterminer les noms de ces différentes portes. On les ouvre & on les ferme à certaines heures, mais en tout temps on observe toujours d'en laisser quatre ouvertes vers chaque partie du Monde, afin que l'on ne puisse pas dire qu'il y ait aucun temps où les pécheurs, de quelque País qu'ils soient, ne puissent parvenir à l'azile universel, ou, comme ils le nomment, au sein de la Misericorde. Quand on est entré sous les portiques on apperçoit d'abord un espace creux de 1200. toises de superficie, dans lequel on descend par 16. grandes marches de marbre, qui règnent dans toute la longueur des mêmes portiques, & environ le même espace. Ces marches sont peu élevées,

&

& la descente en a été rendue très aisée pour éviter les accidens que l'inattention, ou l'entouffiasme des personnes transportées de devotion pourroit causer.

A u milieu de cet espace on découvre un bâtiment d'une structure toute particuliere. C'est un édifice quarré, un peu plus haut qu'il n'est long & large, où l'on ne voit qu'une étofe noire dont les murailles sont entierement couvertes, à l'exception de la plate-forme, qui est d'or coulé en table, laquelle reçoit les eaux du Ciel qui n'en verse que très rarement en ce Pais là. C'est-là ce bâtiment célèbre, préféré à tous les édifices que les Maitres du Monde ont élevé avec tant de travaux & de dépenses; l'humble maison d'Abraham, l'ami de DIEU, construite dans le temps de ses persécutions: lors qu'étant Pélerin & errant sur la terre, DIEU lui revêla qu'il avoit choisi ce lieu de toute éternité, pour y placer sa bénédiction, & y recevoir les vœux & les prieres de ceux qui, rendant hommage à sa puissance & à la vérité de son ETRE, lui demanderoient les choses nécessaires pour le bonheur éternel. C'est le même bâtiment qu'Ismaël a reçu de son pere, comme son héritage & la portion due à son aïnesse; dans lequel il a habité jusqu'à sa mort,

&c

& près duquel il a voulu reposer jusqu'à la Resurrection; comme le témoigne son sépulchre, qu'on y voit encore, sans aucun changement depuis tant de siècles. Enfin c'est-là cette Sainte maison, connue sous le nom de KAABA ou de *Maison quarrée*, vers laquelle les Arabes adressent non seulement leurs vœux les plus ardents, mais vers laquelle toutes les Nations du Monde, qui reconnoissent la vérité & l'unité d'un DIEU, tournent leur visage au temps de la priere, & dirigent leur intention en conséquence de ce choix éternel qu'en a fait le Divinité. Mais au reste cette *Kaaba* n'est construite que de pierres du Païs, assemblées & liées par un simple mortier de terre rouge, qui s'est endurci par le temps. Elle est posée assez exactement par rapport aux points cardinaux du Globe. Sa hauteur est de 24. coudées, non compris l'appui qui règne autour de la terrasse: sa longueur, Nord & Sud, est pareillement de 24. coudées; mais sa largeur de l'Orient au Couchant n'est que de 23. & l'on compte la coudée sur le pied de quatre pour la hauteur d'un homme ordinaire. La terrasse de pierres plates, qui sert de couverture à cette maison, a été revêtue d'or: on y a joint une gouttière de même métal,

metal, qui rejette l'eau vers le Septentrion, précisément sur la pierre qui couvre le tombeau d'Ismael. L'appui qui règne autour de cette terrasse, à la hauteur de trois coudées, est pareillement d'or massif; ce qui chargeroit prodigieusement une autre muraille moins solide que celle-cy.

Le côté oriental de cet édifice est une ouverture en forme de porte; & c'est le seul jour qu'il puisse recevoir du dehors. Cette ouverture est placée loin du milieu, & précisément à trois coudées de l'angle exposé au Sud-Est. Elle n'est point non plus au rez-de-chaussée du terrain, mais à la hauteur de 4. ou 5. coudées: ce qui paroît faire penser que le plancher inférieur renferme un espace vuide, s'il n'étoit plus naturel de croire qu'il est soutenu par un massif, qui, selon l'idée de l'ancienne structure des bâtimens, élevant le plancher fort haut au-dessus du niveau de la terre, le rend beaucoup plus sain pour l'habitation. Cette porte est fermée par deux batans d'or massif, attachez à la muraille par des gons & des pentures du même metal: mais le seuil n'est fait que d'une seule pierre naturelle, sur laquelle tous les Pélerins viennent humilier leurs fronts, & la baisent avec le plus

plus grand respect. Les Monarques de l'Orient ne s'exemптоient point de cette vénération, & remplissoient avec zèle tous les autres devoirs des Pélerins ordinaires, avant qu'ils eussent pris la coutume de s'aquiter de ce pèlerinage par commission. Haron le *Justicier*, qui vivoit au temps de Charlemagne, est le dernier des Califes qui l'aît fait en personne: Il l'avoit fait huit fois pendant sa vie. Plusieurs autres grands Princes s'en sont néanmoins acquité depuis ce temps-là, & entr'eux on cite principalement Bajazeth, II. Empereur des Turcs, qui apprit dans le cours de son voyage la mort de son pere Mahomet II. en 1483. La porte de la Kaaba s'ouvre rarement, parcequ'il n'y a rien dans l'étenduë de la chambre qui puisse augmenter la devotion des Pélerins. On n'y voit que l'or dont les deux planchers d'enhaut & d'en bas, aussi-bien que les murailles, sont entierement couverts. Les Arabes avoient autrefois placé des idoles dans ce lieu saint: mais depuis que Mahomed les en a prosrites, quelque profanation que la guerre & les discordes civiles ayent attiré dans le Temple de la Mécque, on n'a point fait un pareil outrage à la sainteté de ce lieu.

A l'égard du dehors de l'édifice, il est caché aux yeux du Peuple par le moyen d'une tenture de soye noire qui la couvre en entier. On la renouvelle tous les ans à la fête de *Bairain*, qui est la Pâque des Musulmans; & les plus puissans Princes de cette Religion se chargent tour-à-tour de cette dépense. Au surplus la tenture dont je parle laisse voir la balustrade qui s'élève autour de la plateforme supérieure, vraisemblablement pour frapper davantage les yeux des spectateurs. On pose encore au dessous de cette balustrade, à la descente de 6. pieds ou environ, une bande composée d'un tissu d'or, qui environne tout le bâtiment, & en relève la majesté par son extraordinaire richesse. Il ne faut pas oublier de dire icy que c'est de ce voile de couleur noire que Mahomed prit l'idée, après qu'il eût forcé la ville de la Mècque, de changer la couleur de ses étendarts, qui étoient blancs auparavant. C'est aussi par une imitation de ce même voile de la sainte maison, que les Califes, successeurs de Mahoméd, prirent l'usage de faire couvrir la principale entrée de leur palais d'une pareille étoffe: Elle étoit tendue du faite de la maison jusqu'à terre, & couvroit le seuil de la porte; sur lequel tous les

fidèles,

fidèles, sans en excepter les Rois, étoient obligez de s'humilier, en le touchant de leur front avant que d'approcher de la personne sacrée des Califes.

QUANT aux autres circonstances qui accompagnent cette maison, la description de Réland nous apprend qu'elle est entourée d'un pavé de marbre fort étroit, & que vers l'angle du Sud-Est, mais proche du mur méridional, hors de l'enceinte du pavé, est posée une très grosse pierre, qui paroît être un bloc de marbre noir, non poli ni taillé, qui est nommée du nom absolu de PIERRE SAINTE, en Arabe *Brachtan*, mot qui signifie *luire*, *briller*, ou *être blanc* : parceque l'on suppose qu'elle n'a perdu son éclat qu'à cause des péchez des hommes. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle est le reste de quelque ancien simulacre, conservé par la superstition des premiers Arabes : d'autant plus qu'il est prouvé, tant par la sainte Ecriture que par une infinité d'autoritez profanes, que ces sortes d'Idoles étoient informes, & ne représentoient aucune figure. Les uns croient que celle-cy pouvoit être consacrée à Saturne, qui est apellé le Dieu *Remphan*, & honoré à cause du mal dont on le croÿoit auteur.

D'autres

D'autres veulent que c'ait été un simulacre de Venus, qui a toujours été l'une des principales divinitez de l'Orient : non celle que les Grecs ont honorée, & les Latins après eux ; mais bien cette étoile brillante & lumineuse qui devance ou suit le soleil, & à laquelle nous appliquons le nom de Venus. Mais quoiqu'il en soit, Mahomed, en détruisant les idoles qui profanoient ce lieu Saint, n'osa, par la crainte du peuple, toucher à celui-cy. Il se contenta de lui supposer une origine religieuse, capable de détourner les idées vulgaires à un autre objet : ce qu'il fit en persuadant à ses disciples, que les péchés des Hommes avoient privé cette pierre de sa blancheur, & qu'elle ne la reprendroit qu'après le Jugement final qui doit purifier toute la Nature.

Du -même côté oriental, presque vis-à-vis le milieu, mais à trois coudées de distance, se voit un autre édifice carré ; dont les faces, qui sont à jour, ont chacune dix coudées, & à peu près autant d'élévation jusqu'au haut. Le toit est placé sur quatre colonnes qui sont aux quatre angles du bâtiment : il est plat, & néanmoins composé de trois étages, dont le dernier est surmonté d'une petite coupole terminée
par

par un croissant d'un argent doré & surdoré, qui a autant d'éclat que l'or pur, & a été donné par un Calife pour couvrir une fameuse pierre qui y est réverée. C'est celle qui conserve les vestiges miraculeux des pieds d'Abraham, laquelle s'amolit sous les pas du Patriarche pour en recevoir l'impres-
sion qui s'y voit encore. Cette pierre est encore comptée par les Interprètes de l'Alcoran, comme l'un des signes évidens que Dieu a donnez aux Fidèles pour marquer le choix qu'il a fait de ce Temple pour se rendre favorable à leurs vœux. Au-dessus de ce bâtiment, mais en tirant vers le Nord, on voit encore un édifice ancien, dans lequel on entre par une porte assez élevée. On y trouve à l'entrée un escalier de 18. marches qui conduit à une espèce de tribune couverte, & surmontée d'une Pyramide. C'est de cette Tribune que les *Imans*, ou Prêtres de ce Temple, ont coutume de faire leurs prédications au Peuple & aux Pèlerins: fonction dans laquelle ils ont succédé aux premiers Héros de leur Religion, & à Mahomed lui-même; qui a annoncé au Peuple de ce même endroit la plus considérable partie de son Alcoran. A peu de distance de cette tribune, & en tirant

F

vers

vers le Nord, se voit la fin de la belle colonnade qui forme l'enceinte intérieure de la *Kaaba*, & de laquelle nous parlerons incontinent. Mais en ce même lieu commence un mur d'appui ; construit de marbre comme tout le reste ; lequel, formant une espèce de quarré long au dehors de la ligne de la colonnade, renferme la tribune dont il vient d'être parlé, le monument d'Abraham, & une espèce d'escalier de bois porté sur des roues, par lequel on approche de la porte de la *Kaaba*, l'orsqu'on veut l'ouvrir pour la satisfaction de quelques pèlerins zélés qui desirent en considérer l'intérieur.

Au milieu de ce quarré, & en face de la partie Orientale de la *Kaaba*, s'élève une porte antique, appuyée sur deux jambages fort épais & massifs, élevez d'environ 15. coudées, & terminez par une voute qui en est soutenue : laquelle est construite en arc surbaissé, si mince au milieu, qu'il n'y demeure pas un quart de coudée d'épaisseur. Cette porte, qui est appelée la Vieille, étoit autrefois la seule entrée pour parvenir à la sainte Maison. C'est celle où Mahomed faisoit afficher ses ordonnances religieuses & civiles, & dont les clefs étoient confiées depuis plusieurs siècles à la tribu
des

des * Koreishites. Elle avoit autrefois de gros batans d'airain, que le Calife *Moktadir* fit enlever pour en former son cercueil, & il donna à leur place l'argent doré qui couvre le monument d'Abraham.

A la gauche de cette porte, mais à la distance de 30. coudées, pendant lesquelles le mur d'appuy est continué, se trouve un gros bâtiment quar- ré, qui présente un de ses angles à celui de la *Kaaba* qui regarde le Sud-Est: il est orné de chaque côté de deux portes, & de deux fenêtres, qui dénotent une construction étrangère & imitée de l'architecture des Grecs. Elle n'a d'ailleurs rien de plus remarquable que son toit; qui est doré, & orné de quatre étages, surmontez d'une coupole, & d'un crois- sant. Ce bâtiment couvre la principale ouverture du puits, nommé *Zemzem*, que la tradition & la doctrine des Mu-

* Ces mêmes Korëishites, de la Tribu desquels Mahomed descendoit, étant devenus les ennemis du Prophète & de sa doctrine, le contraignirent à quitter la ville de la Mècque; l'accusant de séduction & d'innovation dans le Culte Public. Mais Mahomed l'ayant ensuite reprise sur eux, il leur rendit généreusement les mêmes clefs, qu'il avoit refusées à son gendre, en lui disant que la Justice & la vérité devoient faire le soutien de sa famille, & non la violence & la force.

fulmans supposent être le même que l'Ange découvrit à Agar, mere d'Ismael, lorsqu'ils furent chassés dans le Desert. Plus bas il y a encore deux bâtimens de même forme, qui présentent pareillement leurs angles sur une même ligne, lesquels donnent d'autres entrées pour arriver au même puits; construits sans doute pour prévenir les inconvéniens que pourroit causer la foule des pèlerins qui se rendent à ce même endroit. Chacun de ces bâtimens a des toits de structure semblable au premier, & à-peu-près de même élévation, & sont tous également bâtis de marbre blanc. Du côté du Nord, on trouve un mur de marbre, élevé de 6. coudées, & qui est tracé en demi-cercle, de telle façon que chacune de ses extrémités déborde la largeur de la *Kaaba* d'environ 3. coudées. Dans l'enceinte de ce mur est le sépulchre d'Ismael, qui n'est autre chose qu'une tombe de marbre à platte terre & sans inscription, laquelle est arrosée des eaux qui découlent de la plateforme de la *Kaaba*. C'est-là tout ce qui se voit à l'Orient, & au Nord de cette sainte Maison; les côtés du Couchant & du Midi sont entièrement vuides.

MAIS

MAIS ce qui attire davantage la surprise & l'attention des spectateurs, c'est la magnifique colonnade, disposée en cercle autour de la *Kaaba*; de telle sorte néanmoins qu'elle n'en enferme qu'une partie: puisque commençant au Sud-Est, vis-à-vis la *pierre noire*, elle vient se terminer au Nord-Est auprès de l'ancienne tribune dont il a été parlé. Ainsi on peut estimer qu'elle ne remplit à peu près que les trois quarts du cercle: & toute-fois cette distance se trouve être de 780. coudées ou de 1365 pieds; Cet espace est orné de 52. colonnes de marbre blanc, de la hauteur de 20. coudées, construites sans proportion, & sans d'autres chapiteaux qu'une espèce de turban qui les termine. Elles n'ont point aussi de bases, mais elles sont jointes les unes aux autres par une balustrade, où elles sont enclavées. Sur cette balustrade règne une tablette qui sert à porter environ 2000. lampions d'argent, que l'on y fait bruler pendant la nuit. Ces mêmes colonnes sont jointes par le haut avec de grosses barres d'argent, sur chacune desquelles sont suspendues, avec des chaînes d'or, des lampes que l'on allume pareillement & qui forment une illumination très considérable, sans parler de celle qui se voit autour du mo-

nument d'Abraham & des autres bâtimens de ce sanctuaire.

ENFIN, au dehors de la colonnade sont encore placez trois autres bâtimens quarrés & ouverts, soutenus de colonnes & couverts de toits de différentes formes. Ils servent de Mosquées aux trois principales sectes orthodoxes du Mahométisme qui s'y rendent pour faire leurs dévotions. Celui des Hambalites, qui est le plus simple dans sa structure, est placé du côté méridional à l'endroit où finit la colonnade : de sorte qu'il laisse un espace vuide jusqu'au bâtiment qui couvre le *Zemzem* ou Puits d'Ismaël. Le second, qui est pour les Malekites, est placé à l'Occident & soutenu de 8. colonnes. Et le troisième, qui a un toit à deux étages, orné de colonnes en haut & en bas, est placé au Nord vis-à-vis le tombeau d'Ismaël : c'est celui des disciples de Kahifah. Le grand espace qui se trouve vuide au de-là de ce bâtiment est pavé de marbre, & ne sert qu'à recevoir ceux qui viennent y faire leur priere. Les esclaves portent des tapis pour la faire commodément ; on y entre toujours sans chaussure & sans ornemens extérieurs, & l'on y garde un silence & une propreté si exacte, que quoique les Musulmans soient toujours reli-

religieux dans leurs Temples, on s'apperçoit qu'ils distinguent celui-cy par dessus tous les autres, & qu'ils en font le principal objet de leur Foi.

En sortant du Temple, on repasse par les mêmes portiques qui y donnent entrée, & c'est-là qu'on est frappé de la magnifique structure de ce bâtiment. On apperçoit d'abord les superbes degrés qui servent à y monter. Au dessus on voit des arcades formées par 55. colonnes sur chaque face ; distantes entr'elles d'environ 18. pieds, & de pareille hauteur jusqu'au commencement du centre de chaque arcade. La largeur des galeries est aussi de 18. pieds, mais la voute & les arcades mêmes sont trop surbaissées selon l'idée que nous avons de l'Architecture ordinaire : ce qui feroit paroître ce bâtiment trop bas s'il n'étoit relevé par les Dômes qui en forment le toit. Ces Dômes, qui ne sont que plomb doré, se trouvent au nombre de 27 sur chaque face, & renferment précisément deux arcades chacun. Ils sont terminez par un croissant de 3 pieds, lequel avec l'élévation propre de chaque Dôme fait environ 22 pieds au dessus de l'entablement : de sorte que la hauteur totale de ces Portiques, prise au dessous des degrés, & sur le sol du temple, est environ

F 4

de

de 12 toises. Ce point de vuë doit être d'autant plus beau que les arcades sont traversées par des barres de metal doré, sur lesquelles sont suspendues des lampes de même, à plusieurs mèches, qui non seulement éclairent toute la galerie pendant la nuit, mais répondent à l'illumination qui se voit autour de la *Kaaba*. Toutes ces lampes s'allument régulièrement le soir, à l'apparition de la premiere étoile, & ne s'éteignent de même que quand le jour est assez grand pour en faire disparoitre la lueur. Les colonnes qui ferment les arcades sont en tout au nombre de 220. les Dômes au nombre de 108. non compris les 4 grandes aiguilles, ou minarets : & les arcades au nombre de 216. Telle est la description que Reland nous a donnée d'un lieu duquel jamais aucun Chrétien n'a eu la hardiesse de s'approcher : description que les Arabes ni les Turcs ne sont pas capables de faire eux mêmes, vû l'extrême négligence qu'ils professent pour tous les Arts agréables, entr'autres pour la Peinture & le Dessin ; mais qu'un Suédois habile a recueillie des entretiens qu'il a eus sur ce sujet avec differens Pélerins pendant un long séjour qu'il a fait en la ville du Caire.

À l'égard de l'antiquité de l'édifice en lui même, nous avons déjà rapporté l'opinion commune sur celle qui étoit attribuée à la *Kaaba* & aux batimens qui l'accompagnent. Le Temple n'étoit renfermé què d'une muraille forte, mais peu spacieuse, laquelle ne donnoit qu'une seule entrée dans le lieu saint. Le Calife Omar I. fit augmenter cette cloture en considération du grand nombre de Pélerins, dont la multitude augmentoit à proportion du progrès du Musulmanisme : mais il n'y mit aucun ornement nouveau, ne pensa à y appliquer aucune partie des immenses richesses qu'il possédoit : la simplicité de ses idées sur la Religion ne lui permettant pas de croire que DIEU pût être mieux honoré, par la décoration nouvelle d'un bâtiment si ancien, qu'en le laissant subsister dans la forme où il lui avoit toujours été agréable.

MAIS quand la souveraine puissance fut entrée dans la famille d'*Onmia*, les villes religieuses de la Mecque & de Médine, qui étoient aussi les chefs de l'Empire musulman, s'éleverent contre son gouvernement, & demanderent hautement la vengeance du sang injustement répandu. Cette plainte fut suivie
d'une

d'une soustraction d'obéissance à *Jesid*, déjà fort décrié par son irréligion. Cette revolte le contraignit à envoyer une puissante armée dans l'Hégiaz sous la conduite de *Hoseim* fils de *Semeir* : mais ce Général ne put jamais se rendre le maître de la Mecque, qui étoit deffenduë par le célèbre *Abdalah* fils de *Zobeir*, l'un des oncles du Prophète, & l'un des plus braves Musulmans de son temps, mais le seul d'entr'eux que l'Histoire taxe d'avarice. Cependant les efforts de *Hoseim* furent si grands que l'enceinte du temple en fut ruinée en plusieurs endroits, & l'on croit qu'elle auroit été à la fin forcée, si la nouvelle de la mort de *Jesid* n'avoit obligé *Hoseim* à lever le siège subitement.

ABDALAH ayant pris le titre de Calife aussi tôt après, & ayant été reconnu dans toute l'Arabie, il signala d'abord son zèle par le rétablissement du Temple. Il en forma un nouveau plan, lequel ne put néanmoins être exécuté qu'en sa moindre partie, à cause des guerres qu'il eut à soutenir contre les enfans de *Jesid*. *Hégiage*, l'un des Généraux du Calife *Abdelmalec*, l'assiégea de nouveau dans la ville de la Mecque, où il se défendit pendant 7. mois: il se re-
trancha

arança à la fin dans le Temple même,
 & y soutint un assaut de trois jours &
 trois nuits, pendant lesquels les illumi-
 nations ne cessèrent point, & il fut tué
 au matin du quatrième jour. Ainsi pe-
 rit le dernier, non pas des compagnons
 du Prophète, mais de ceux qu'il avoit
 jugés dignes de lui succéder par les
 grandes esperances qu'il avoit conçues
 de sa fermeté, même dès sa plus tendre
 jeunesse. Cette profanation fut depuis
 expiée par Hégiage, qui en prit occa-
 sion de rétablir le Temple, de l'orner
 de Portiques, & de le mettre en l'état
 où il se voit aujourd'hui. L'ouvrage
 entier fut achevé l'an de l'Hégire 76.
 trois ans après la mort d'Abdalah.
 Mais les premiers Califes Abassides,
 dont la magnificence a beaucoup de ré-
 putation dans l'Histoire, voulurent en-
 treprendre un édifice encore plus som-
 ptueux, dans l'idée d'augmenter la de-
 votion populaire, & de signaler leur
 propre zèle.

Mais les Docteurs consultez sur cette
 entreprise, répondirent qu'à l'égard du
 Culte religieux, celui qui l'avoit établi
 dans ce lieu, l'avoit laissé plusieurs siè-
 cles dans sa pauvreté naturelle, sans le
 secours des Princes, qui auroient pu
 l'enrichir : Que le Prophète, interprète
 de

de la volonté de DIEU, n'avoit prescrit qu'un respect & une décence convenables à ce lieu sanctifié, parceque l'or & les pierres sont également les créatures du même souverain : Que si les Maitres présents y faisoient les changements proposez, on pourroit croire que ce temple ne seroit plus qu'un objet d'amusement pour les Princes riches & fastueux : Que d'autres en pourroient conclure qu'il leur seroit permis de le dépouiller des richesses dont leurs prédécesseurs l'auroient rempli sans motif légitime : Enfin que la Piété indiscrete des Princes, qui confondant les sentimens de leur générosité avec le zèle dû à la Religion, par une profusion peu nécessaire de leurs grandes richesses, animoit ordinairement l'avidité de leurs Successeurs, par la facilité qu'ils trouvoient, nonseulement de suppléer à des besoins effectifs, mais encore de faire servir ces richesses déplacées à leurs passions criminelles.

Almansor, Almamoum, Alraschid, Almabady, & les autres, dégoutez par de si justes considérations, se sont contentez, en conséquence, d'ajouter à ce Temple, chacun suivant sa devotion, les ornemens qui s'y voyent Ce fut le Calife *Almansor* qui revêtit la sainte maison

ion & qui la couvrit : *Omar* II. l'un des Califes Ommiades, & l'un des grands Saints du Musulmanisme avoit avant lui fait faire des poutres d'airain, & les lampes qui y sont suspendues dans les Portiques. On attribue au même *Omar* le présent des barres d'argent qui joignent les colonnes de l'enceinte intérieure ; mais on dit que le Calife *Almamoum* fit changer les lampes qui y étoient suspendues, & y substitua celles d'or que l'on y voit encore. D'autres vouloient bannir de ce Temple les métaux ordinaires & communs à l'usage des hommes, n'y voulant souffrir que l'or ; mais enfin comme la devotion est diminuée, principalement depuis que les Princes ont cessé de faire le pèlerinage en personne, les choses sont demeurées dans l'état présent depuis l'espace d'environ 1000. ans. Ce qu'il y a de plus remarquable, par rapport aux richesses prodigieuses de ce Temple, est qu'elles furent conservées malgré la revolte presque générale qui arriva en Arabie le IV. Siècle de l'Hégire, c'est à dire le X. de nôtre Epoque. Pendant cette terrible guerre, les *Karmates*, hérétiques, violens, & opposés au Culte Musulman, se rendirent maitres du Temple de la Mecque par le massacre de plus de 30000. hommes qui

qui furent tuez à sa défense. Ils commirent tous les excès possibles, tels qu'une licence sans discipline, jointe au pouvoir & à la volonté de faire tout le mal possible; pouvoient leur suggerer. Cependant ils ne s'en prirent qu'au puits *Zem-zem*, qu'ils comblèrent des cadavres les plus infects, & à la *Pierre noire* qu'ils transportèrent jusqu'à *Rafah*, ayant auparavant résolu de la jeter dans le Desert; dans quelque endroit qui ne pût être reconnu. Mais ils ne songerent jamais à dépouiller le Temple de ses immenses richesses: au contraire ils rapportèrent eux-mêmes, 22. ans après l'enlèvement, la *pierre noire* qu'ils en avoient tirée; & la suspendirent à la septième colonne de celles qui forment l'enceinte interieure, & à cause de cela on lui donna le nom de *colonne* (ou pilier) *de la miséricorde*.

DEPUIS ce tems-là il n'est arrivé aucun changement, qui puisse être remarqué, ni dans le Temple, ni dans l'espece de Culte qui s'y pratique. Il ne consiste qu'en lectures, en prieres, & en sermons, distribuez à certaines heures du jour & de la nuit. On n'y connoit ni les macerations, ni les jeûnes, ni les fouets, ni les disciplines: tout s'y passe dans un respect extérieur, le plus humble & le

le plus profond ; & dans une propreté, peut-être trop scrupuleuse, du moins pour des Nations aussi inattentives que nous le sommes. D'ailleurs ce Temple est servi par une infinité de Ministres, & journallement enrichi par les dons que le grand nombre de Pèlerins de toutes les parties du monde y apportent. Cet usage est en conséquence de celui qu'ils pratiquent dans la société ordinaire, qui est de ne point approcher des Grands les mains vuides ; car il ne faut point conclure des présens que font les Pèlerins, que la Religion Musulmane les exige ou qu'elle y conduise les hommes par quelque principe d'interêt. Au surplus ce Temple n'est pas le seul objet de la piété des Musulmans dans les voyages qu'ils entreprennent avec tant de perils, & souvent de si loin.

La Montagne d'Arafath, située au Sud-Est de la ville, à une distance de 5. lieuës, est l'endroit où la Tradition porte qu'Adam & Eve se rejoignirent après que l'Ange, qui les avoit chassés du Paradis terrestre, les eût séparés l'un de l'autre pour accomplir leur pénitence, qui dura plus de 200. ans. La Providence les conduisit sur cette Montagne ; dans le dessein où ils étoient tout-deux de chercher l'endroit que DIEU avoit destiné
en

en créant le Monde à la reconciliation de ceux qui auroient enfreint ses commandemens ; & d'où il auroit promis d'entendre favorablement les prieres de ceux, qui, reconnoissant son unité & sa puissance, se convertiroient à lui. C'est en mémoire de cette réunion des premiers hommes, que les Pélerins vont offrir un véritable sacrifice sur cette montagne, & pour renouveler ainsi la pratique des premiers tems.

Le chemin qui conduit de la Mecque à cette Montagne est remarquable par les différentes routes auxquelles la Loi engage les Pélerins. La premiere est la vallée de Mina à trois milles de la ville. En menant eux-mêmes leurs victimes ils sont obligez de s'y purifier en se faisant raser la tête : ils jettent ensuite 7. petites pierres, ramassées dans le chemin, pour exprimer leur détachement interieur des choses de la Terre, & des plus cheres de leurs passions. De Mina ils traversent la vallée de Bath-mohaser pour parvenir à un grand espace, enfermé de murailles, au coin duquel s'élève un haut minaret à trois étages. Cet endroit est nommé le Mur d'*Ibno-mar* : les Pélerins y font leurs prieres, & se rendent ensuite à la Mosquée dite *Moch-de-la-fach* qui est le lieu où ils s'assem-

s'assemblent & y continuent leurs prières. Cette Mosquée est bâtie sur le penchant méridional d'une petite montagne qui donne sur la vallée de *Gassan* : & le même chemin conduiroit par le plus court à la ville de *Thaïf*, si l'on osoit s'en servir pour un usage profane. Car comme la plus grande partie des vivres qui se consomment à la Mecque y sont transportez de *Thaïf*, qui en est éloignée de cinq journées, les voituriers sont obligez de prendre un détour pour ne pas embarrasser ni distraire la dévotion des Pèlerins.

ON peut connoître par ce récit, quelle est à peu près l'idée commune des Musulmans touchant la ville de la Mecque & ses environs ; Comment ils y rapportent les premiers événemens du Monde, suivant les notions qu'ils ont originaiement puisées dans les Livres des Juifs, & qui sont communes à tous les Orientaux. L'opinion d'une élection particulière de certains lieux & de certaines races leur a fait adopter la pensée, que la Mecque a été sanctifiée dès l'origine du monde par le MAÎTRE absolu de la Nature, qui a voulu choisir un desert couvert de sables & de rochers par préférence aux plus fertiles climats de la Terre, pour assujettir les hommes à

G

faire

faire des efforts pour venir à Lui sans mélange d'autres objets. Préjugé, qui a été confirmé dans leur idée par la pratique des hommes pieux de tous les siècles. Adam, le premier des Mortels, & des pécheurs, tombé dans la disgrâce de son Créateur, n'eut point de ressource dans son malheur avant que d'être parvenu au lieu duquel il pouvoit avec confiance élever sa voix vers la miséricorde toute puissante. Les autres Prophètes ont toujours fréquenté le même lieu, & tantôt ils y ont obtenu la conversion des méchans, & tantôt la vengeance de leur mépris & de leurs injures. Ismaël, chassé avec sa mere par une Maitresse impérieuse & jalouse, trouva dans ce lieu l'eau qui désaltère efficacement, & qui désabuse de la vanité des objets dont le Monde présente un spectacle toujours trompeur. Il y trouva aussi la force dont il avoit besoin contre les ennemis de la Vérité & les siens particuliers, & qui lui étoit nécessaire pour devenir le pere d'une Nation choisie. Abraham reconnut à cette preuve l'élection de Dieu & il y bâtit une maison dans la simplicité de sa foy. C'est-là le fondement de tout le reste ; parceque l'on ne doute point que depuis le séjour d'Abraham, ou
du

MAHOMED. 83

du moins depuis le temps de ce Patriarche, la Nation Arabe n'aît pratiqué un Culte continuel en ce même endroit.

L'ALCORAN a souvent exalté les avantages de ce Temple, mais il en parle spécialement aux chapitres qui portent le nom de *Braktan* & d'*Aram*. Dans le premier, il introduit DIEU parlant aux Hommes, & leur déclarant qu'il a établi une maison qui doit leur servir de moyen pour acquérir des grands mérites ; & dans le second il dit de lui-même, & parlant à son nom, que le premier temple qui aît été bâti par les hommes en honneur du vrai DIEU est le temple de la Mécque ; que c'est un lieu de bénédiction qui doit servir à diriger tous les fidèles, & qu'il lui a plu d'y mettre des signes remarquables & évidents pour en convaincre les plus incrédules. Les Interprètes qui ont expliqué ce dernier passage semblent avoir cherché le véritable sens qu'on lui peut donner avec moins de prévention que l'on n'en employe d'ordinaire dans les discussions religieuses. En effet, ils conviennent tous qu'indépendamment du préjugé reçu par tous les Musulmans, la sainteté & l'élection de ce Temple doivent être prouvées par les signes évidents que le Prophète assure y avoir été

mis par Dieu même pour la conviction de tous les hommes ; & ils en distinguent de deux sortes, suivant la force du Texte & son expression.

LES signes évidens destinez à forcer la persuasion des incrédules par la simple vûe sont ; la *Pierre* qui a reçu les vestiges des pieds d'Abraham : or ces vestiges sont tels, par la profondeur & la forme de l'impresion, qu'il est impossible que l'ouvrier & son ciseau eussent rien représenté de semblable : de sorte que ceux qui les considerent n'en peuvent prendre d'autre idée ; sinon que la *pierre* s'est amolie par la volonté de Dieu sous les pieds du Patriarche, & que comme une pâte apprêtée elle en a conservé les moindres traits & les plus imperceptibles délinéaments. Mais il faut encore joindre à ce miracle la conservation d'un monument si fragile, qui pouvoit être brisé par les ennemis du Culte pratiqué en ce lieu, par le plus simple mouvement de leur volonté ; que le suprême pouvoir de DIEU a détourné à d'autres objets qui n'ont pourtant pas diminué leurs crimes. Car encore que la *pierre* aît aujourd'hui toute sa dureté naturelle, il est aisé de voir qu'il étoit moins difficile de la réduire en poudre, que d'enlever la *pierre noire*

à cinq journées de distance, ou de combler un puits de cadavres infects. Cette conservation est encore signalée par son incroyable durée, qui s'étend aujourd'hui à plus de 5000. ans, sans qu'il soit arrivé la moindre diminution à la figure représentée. Le second signe est la *Pierre noire*; qui est un témoignage positif de la dépravation des hommes, considérés dans leur plus grand nombre, Dieu ayant permis qu'elle perdît sa blancheur naturelle & l'éclat lumineux dont elle brilloit pour représenter la perte de la première innocence, & la corruption présente de la volonté des Hommes. L'infidèle dira; (car c'est l'objection qui se présente naturellement contre cette preuve,) que la Pierre est noire, & qu'elle l'a toujours été. L'Alcoran répond „ que la profession „ des Méchants est de ne pas croire le „ passé & de ne point craindre l'avenir, pour s'en tenir à ce qu'ils voyent. „ S'ils pensoient, ajoutent les Muzulmans, aux exemples du passé, ils jugeroient que celui qui a couvert la terre du Déluge pour noyer ses ennemis peut bien avoir ôté l'éclat d'une pierre. Le Globe est-il encore couvert d'eau, ou la pierre est-elle encore blanche? Le monde sera jugé, les

„ méchans périront, & la pierre repren-
 „ dra sa blancheur : vous le croirez
 „ quand vous le verrez. Plus hûreux
 „ si vous l'aviez cru quand cette per-
 „ suasion pouvoit servir a vous faire
 „ appréhender les maux que vous éprou-
 „ veriez alors ! ” Le troisiéme signe
 est celui du *Puits* miraculeux, ouvert
 par l'Ange au milieu du desert, pour
 soutenir la vie d'un enfant innocent,
 abandonné même par le JUSTE quoi
 qu'il fût son pere. Emblême de l'igno-
 rance de nos jugemens, des fautes où
 la foiblesse de l'Humanité nous entraîne :
 mais en même tems preuve invincible
 de la protection que Dieu donne toujours
 à la Vertu ; quoi que non formée par
 la pratique, dont cet enfant étoit encore
 incapable par son âge & son état. ” L'é-
 „ lection de Dieu est précieuse ; dit
 „ l'*Alcoran*, & celui qui reçoit le té-
 „ moignage de ce Puits l'adore, y
 „ consent, ou la rejette ; selon la mé-
 „ sure qui lui est propre. C'est cette
 „ terrible pensée, dit-il encore ailleurs,
 „ qui a séparé, ou disloqué l'assem-
 „ blage de mes os, & qui a fait blan-
 „ chir mes cheveux avant l'âge de la
 „ vieillesse.

VOILA donc à quoi se réduisent les
 signes extérieurs & évidents qui se trou-
 vent,

vent dans ce Temple : mais il y faut joindre ces trois autres, qui, pour être du ressort du jugement plus que de celui des sens, n'en sont pas moins certains.

Le premier est le *Droit d'azile*, dont ce Temple est en possession depuis plusieurs milliers d'années, sans que personne ait jamais pensé à le révoquer en doute, & sans qu'aucun impie l'ait jamais violé qu'il n'en ait été puni d'une manière mémorable à la postérité, & exemplaire pour le tems où il a vécu : jusques-là que ceux qui s'en sont rendus coupables ont été forcez d'avouer qu'ils avoient été très justement punis. Cet azile comprend, outre la sûreté des criminels, la défense absolue de toute violence dans l'enceinte consacrée. Le second témoignage est l'abondance incroyable qui se trouve toujours dans ce Desert, malgré le concours perpétuel des pèlerins qui s'y rendent de toute part, malgré la stérilité du territoire, & sa distance de tous les lieux cultivez. Les Musulmans reconnoissent à cette preuve l'effet de la promesse de l'Ange à Ismaël & à sa mere, lorsqu'il les assûra que dans toute la durée du monde ce lieu ne manqueroit jamais, nonseulement d'alimens nécessaires à la conservation de la vie, mais encore de commodités &

même de délices. On ajoute qu'il leur promit que Taïf seroit sa nourrice ; ce qui s'accomplit encore aujourd'hui, parceque malgré sa distance, c'est de cette ville que la Mecque tire la meilleure partie de sa subsistance, comme en récompense elle en reçoit des sommes immenses d'or & d'argent ; entretien ordinaire du commerce indépendant des Prophéties. Enfin le troisième signe est l'inclination du cœur de tous les fidèles vers le lieu saint, accompagnée d'un sentiment vif & perçant qui fait verser des larmes aux hommes les plus farouches & les plus durs, à la première vûe de ses Dômes, respectez depuis tant de siècles. Tout le monde sçait que la Religion Musulmane oblige ses sectateurs à des prières fréquentes, qui exigent beaucoup de précautions pour les faire avec régularité : mais que la principale est d'observer la situation du Temple de la Mecque, vers lequel celui qui prie doit avoir la face tournée. C'est vraisemblablement cette première impression, reçue dès l'enfance avec un préjugé favorable, qui dispose les esprits à en recevoir une grande idée, à le regarder comme un lieu auquel, au moins une-fois en la vie, tout fidèle doit faire un voyage ; duquel le fruit certain doit être

la

la paix intérieure, le repos de la conscience, & l'expérience d'une miséricorde qui conduit au bonheur éternel. Il n'en faut pas davantage pour attendrir les plus barbares, sur-tout envers un objet que l'on voit si rarement.

QUANT aux témoignages de la seconde espèce, & qui ne sont qualifiés que du titre de *remarquables*, parceque les hommes en peuvent être plus ou moins touchés suivant leurs dispositions; on compte 1°. la détermination de la Loi, qui oblige les fidèles dans leurs prières à tourner leurs faces vers le lieu où ils devroient être eux-mêmes pour se faire écouter du TOUT-PUISSANT. Car encore que cette institution paroisse arbitraire, puis que Mahomed l'a changée deux-fois, l'on en doit naturellement présumer des raisons si fortes qu'elles ont surmonté dans l'idée du Prophète les inconvéniens d'une variation qui seroit reprochable, même dans un sujet de moindre importance. 2°. L'inutilité des entreprises faites en divers tems pour la destruction de ce temple, qui, quoique profané & souillé par des idoles, a toujours été protégé par le même pouvoir du TOUT PUISSANT, qui a armé jusqu'à des oiseaux pour sa défense. L'Alcoran rapporte cet événement au chapitre de
l'*Elephant*,

l'Elephant, au sujet de la défaite d'Abraham, l'Ethiopien, & de son armée, „ qui fut détruite par une autre armée „ de corneilles, laquelle volant au dessus „ de la premiere, l'accabla des pierres „ que chacun de ces oiseaux avoit élevées en l'air avec le bec & les pieds. ” 3°. Le respect de toute la Nature pour ce même Temple, dont les animaux n'approchent jamais, & sur les dômes duquel les oiseaux même ne se reposent pas. 4°. Le concours universel d'étrangers, assemblez de toutes les extrémités de la terre ; ainsi que des contrées les plus voisines, qui viennent tous chercher en ce lieu la consolation, la joye, & la confiance que les richesses, les dignités, & les satisfactions du monde ne donnent point, ou qu'elles sont incapables d'assurer à ceux qui les possèdent. 5°. Le témoignage que tous les prophètes lui ont successivement rendu, en le visitant pour adorer Dieu dans l'effusion de leur ame, & puisant dans ce saint lieu les graces & la force nécessaires pour soutenir leur mission, sans craindre les objets de terreur, & la mort même que les ennemis de la vérité leur présentoient. 6°. Le dernier témoignage est celui de la multitude d'esprits Angeliques qui veillent à la sûreté de ce Temple & de la Ville,

Ville, pour y faire règner le repos & pour y maintenir une abondance miraculeuse. C'est à quoi se réduisent les preuves ou témoignages par lesquels on prétend qu'il a plu à Dieu de signaler l'élection qu'Il a faite d'un lieu naturellement si sauvage & si disgracié de la Nature. Mais c'est assez parlé de la Mecque & de son Temple, disons quelque chose de Médine, qui est plus proprement la ville de Mahomed.

APRÈS la ville de la Mecque, celle de Médine est constamment la plus renommée de l'Arabie, non pas à raison de son antiquité ou de ses richesses, mais à cause du choix qu'en fit le Prophète pour y établir sa résidence, lorsque l'intérêt de sa Religion l'obligea d'abandonner sa Patrie, aveugle pour la vérité, & ingrate à son zèle, afin de se réserver au tems auquel une plus favorable disposition aideroit au succès de ses travaux. C'est aussi le lieu où il est mort, & où son sépulchre est encore visité aujourd'hui par tous ceux qui font le grand pèlerinage. Son nom de Médine ne signifie autre chose dans la langue du pays qu'une ville, ou l'habitation d'un Peuple nombreux : C'est-pourquoi l'on y joint dans l'usage l'épithète *Alnabi*, pour dire
que

que c'est la ville du Prophète, & comme on l'entend aujourd'hui, le lieu de son repos. Elle est située dans une plaine fort basse, qui fait partie de la province de l'Hégias : elle étoit autrefois connue sous le nom de la *valée de Jatret*, cependant il ne s'y trouve point d'autre eau que celle des puits. Ptolomée le Géographe a connu ce même canton sous le nom de *Jatriba*, que l'on voit bien être tiré de l'Arabe ; mais il n'y avoit encore alors que quelques habitations dispersées. Les premiers Arabes qui songerent à y former une Ville vivoient environ 150. ans avant la naissance de Mahomed ; Ils lui donnerent le nom de *Thaïba*, qui fut changé en celui de *Médine* lors qu'elle s'accrut en édifices & en nombre de citoyens à l'occasion de la résidence du Prophète.

LES premiers Califes, ou Successeurs, y ont aussi fait leur résidence, & y sont inhumés auprès de Mahomed : ainsi cette ville peut être regardée comme la plus ancienne capitale de l'Empire Musulman. Haly, gendre de Mahomed, en transporta le siège à *Kufab* dans la Chaldée, où il étoit plus aimé, & ses violences moins connues. Ses enfans s'y maintinrent quelque tems aussi, quoi que leur intérêt semblât demander qu'ils se
rapro-

raprochassent du centre de la Religion en qualité d'héritiers légitimes de Mahomed. La ville de Médine leur devint même si affectionnée, qu'après leur mort elle refusa de se soumettre à *Jesie*, le regardant comme un usurpateur sanguinaire, qui devoit tenir compte à la société du sang qu'il avoit fait couler injustement. Mais ce refus lui coûta cher : *Moslem*, l'un des Généraux de *Jesie*, se présenta devant cette ville & y fit un carnage total de ses habitans. Ce fut aussi en la personne de ce Général que s'exécuta, pour la première fois, la malédiction du Propète contre ceux qui se porteroient à faire violence au lieu de son repos. Car il ne survêcut que trois jours à son crime. Cela se passa la LXII. année de l'Hégire. Valid VI. Calife de la Race des enfans d'*Ommias* fit construire, 25. ans après, dans cette ville une grande & magnifique Mosquée qui s'y voit encore : en laquelle il réunit tant celle que le Prophète avoit consacrée lui-même, que le jardin où il étoit inhumé avec ses trois premiers successeurs. Sur lesquels tombeaux il fit élever des chapelles & des coupoles dorées d'une structure digne des dépôts qu'elles renferment. Il y établit aussi des *Mollabs*, ou hommes d'étude, pour faire continuel-

nuellement la lecture de l'Alcoran sur ces sépulchres, & y entretenir une certaine quantité de lampes suivant l'usage des Arabes à l'égard des Morts illustres. Etablissement que l'on peut regarder comme un effet de politique en la personne du persécuteur déclaré de la famille du Prophète, mais qui détruit totalement les idées que nos anciens avoient prises d'un culte effectif rendu par les Musulmans à Mahomed, selon la croyance que nous avons de nos plus grands Saints; que nous regardons non seulement comme parvenus à la béatitude, mais en pouvoir d'operer en nôtre faveur autant de miracles que nous desirons de choses différentes. Bien éloignés de ce sentiment, quoique persuadés de la haute vocation du Prophète, les Musulmans ne cessent point de prier pour la continuation de son repos jusqu'à la recompense qui lui est préparée ainsi qu'à tous les Justes au tems de la manifestation des Jugemens de DIEU.

IL y avoit aussi autrefois une imagination fort absurde touchant la forme du sépulchre de Mahomed. L'on prétendoit que lui-même ou ses Successeurs avoient ordonné que ses os fussent enfermés dans un cerceuil d'acier, & que les murailles de la chapelle, où ils devoient être

être mis, ayant été revêtues d'un aimant
 le plus vif & le plus animé, le cerceuil
 étoit demeuré suspendu dans l'espace
 vuide de cette Chapelle, par l'effort res-
 pectif de toutes ces pierres : adresse qui
 auroit été employée pour sanctifier ou
 déifier dans l'esprit du Peuple un Im-
 posteur notoire & reconnu, tel que l'a
 été Mahomed. Mais une telle fiction
 a si peu d'apparence de réalité, & se
 raporte si sensiblement à nos idées
 touchant les Saints & leurs miracles ;
 d'ailleurs elle découvre une si profonde
 ignorance des fondemens de la Religion
 Musulmane & de son économie, qu'il
 est impossible de ne pas attribuer cette
 invention aux Moines ignorants qui vi-
 voient dans la Palestine au tems des
 Croisades : temps auquel les reliques
 & les miracles particuliers étoient crus
 les points essentiels, ou pour ainsi dire
 les pivots du Christianisme. Marque
 bien évidente que l'on connoissoit
 aussi peu l'une des religions que l'autre,
 quand on a forgé de telles chimères.
 Pour en revenir à la Mosquée de Me-
 dine, il est certain qu'elle a l'honneur
 d'être la premiere entre toutes celles du
 Musulmanisme, d'avoir eu Mahomed
 même pour Prédicateur ; enfin qu'elle a
 l'honneur de posséder dans son enceinte
 les

les cendres du dernier des Prophètes, avec celles des Héros qu'il anima de son courage, pour porter avec terreur jusques aux dernières limites du Monde, la connoissance de ce qu'il avoit conçu, & si hûreusement exprimé par ses paroles & par ses écrits, qu'il fit, comme on l'a déjà dit, autant d'entoufiastes passionnez qu'il eût d'hommes parmi ses disciples. Je n'entrerais point dans un plus grand détail des autres villes de l'Arabie, par la raison qu'aux tems dont j'écris l'histoire, la plus part des lieux un peu considerables n'étoient habités que par des Juifs. Car les Arabes préféreroient alors la liberté & l'indépendance des deserts aux charmes que les autres Nations trouvent dans une société plus étroite, telle qu'elle est pratiquée dans les villes. C'est la raison pour laquelle Mahomed est si souvent aux prises avec les Juifs, lesquels étant passez en grand nombre, après leur dispersion, dans les Contrées inaccessibles aux Romains, s'y multiplierent, & se trouverent assés puissans, tant par leur nombre que par leurs richesses, pour lui susciter de grands obstacles.

MAIS il est nécessaire de donner quelque idée de l'Histoire du Païs, tant de

de l'ancienne qui renferme ce qui est arrivé en Arabie peu de temps après l'âge des Patriarches, que de celle qui a immédiatement précédé celui de Mahomed. Par-là le Lecteur fera mieux en état de juger des différentes circonstances du tems où il a paru; des préjugés qui lui ont été ou favorables ou contraires; des dispositions que la Providence, ou la Nature avoient préparées pour le prodigieux changement qu'un seul homme, foible & dépourvu de moyens, a porté dans l'Univers.

Nous avons déjà vu que le Peuple Arabe rapporte sa premiere origine à differens Patriarches, presque conformément à ce que la S. Ecriture nous en apprend; & qu'entre ces premiers Peres on peut regarder Jochtan, fils de Heber, comme le fondateur principal des Nations qui habitent le fond de la Peninsule; & les habitans du Desert voisin de la Chaldée & du Sein Persique comme sortis de Chuz fils de Cham. Nous avons vu pareillement que les Peuples de l'Arabie Pétrée & des autres bords de la Mer Rouge sont la postérité d'Abraham, & qu'ils sont sortis, ou des Tribus issues d'Ismael, ou des enfans de Kétura sa seconde femme. Du moins on peut facilement imaginer que

H

cette

cette postérité prit le dessus sur les peuples qui habitoient avant elle la même Contrée : les ayant ou chassés ou confondus avec elle même. Nous avons même appris que pour prévenir l'idée d'une confusion de Peuples, (toujours plus aisément présumée qu'une extermination totale, quelque Barbare que puisse être un Conquerant,) & pour faire regarder le Peuple Ismaélite comme pur & exempt de tout mélange étranger ; la Tradition Arabe, confirmée par l'Alcoran, veut que les Thémadites & les autres enfans d'Aram, qui habitoient cette même contrée depuis long-tems, aient été détruits par un châtiment céleste ; & qu'ils aient ainsi fait place aux enfans d'Abraham. L'attachement des Orientaux à conserver la mémoire de leur origine, & à fonder sur ce principe la distinction des Peuples, ne peut être ignoré de personne ; quoique la grossièreté présente des Turcs, & des autres Nations Septentrionales qui ont envahi l'Asie sur les Arabes, ait détruit toute cette distinction. L'usage de l'Europe n'y est pas moins opposé, puisqu'il n'y a que la diversité des langues qui maintienne une distinction effective entre nous. Mais en ces premiers tems, l'Orient ne pouvoit employer
cette

cette distinction naturelle, parceque la même langue étoit entendue par-tout.

ABRAHAM, sortant de Chaldée, ou même d'au-de-là de l'Euphrate, étoit entendu en Egypte, & en Arabie, comme il l'avoit été dans la Palestine. C'est ce que témoignent les differents voyages qu'il entreprit sans secours d'Interprètes, & sans interruption de la soci-été civile. L'on nous apprend encore aujourd'hui que les langues de ces divers Païs paroissent dérivées d'une même racine, & que l'on en reconnoit l'usage jusques dans l'Hébreu, qui est une Langue morte depuis plus de 2000. ans. Il n'y avoit donc alors que le souvenir de la premiere origine qui pût conserver la distinction des peuples, suivant une coutûme qui avoit aussi pénétré dans la Grèce, & qui y a régné jusques au tems, que l'inquiétude des Hommes s'étant augmentée, ils ont tant formé de Colonies, tant fait d'invasions, tant de voyages, & de détours differens, que les Peuples se sont confondus de toutes parts, aussi-bien par rapport à l'origine, que par rapport à la Langue & à ses Dialectes. Ce fondement posé, on peut assurer que les Habitans de l'Yemen ont été les premiers Arabes qui se sont donné des Rois. L'Histoire rapporte

expressément que ce furent les enfans de Jaraab, fils de Jochtan, qui porterent leur pere à recevoir cette dignité ; qui lui fut conférée par une salutation particuliere, qui dans la suite est demeurée la formule de l'inauguration des Rois du Païs. On donne à ce Jaraab une suite de XLVI. Successeurs, pendant une durée de 2420. années ; qui selon nôtre Chronologie doit se terminer environ 200. ans après l'Ere vulgaire.

On ne remarque rien dans cette longue suite de Rois qu'un Gouvernement doux, paisible, & uniforme ; exempt des variations si fréquentes dans les autres Païs : où l'ambition des Souverains excite celle des Sujets, où la passion du luxe anime nécessairement celles de l'avarice & de la prodigalité, & dans lesquels, enfin, nul particulier ne sçauroit se résoudre à se contenter de la fortune qui auroit comblé l'ambition de son propre pere. On prétend néanmoins qu'un de ces Princes, qui est le XL. dans la suite qu'on leur donne depuis Jaraab, (mais duquel âge n'est pas mieux désigné par cette observation,) reconnut la vanité des Idoles, & s'efforça de retirer ses Peuples de l'erreur, en leur faisant prêcher le Judaïsme, & en les invitant par son exemple à l'embrasser. On ajoute
que

que son Successeur, encore plus entêté, y voulut forcer ses sujets en établissant une espèce d'Inquisition qui infligeoit la peine du feu aux Réfractaires. On dit, enfin, que le dernier de ces XLVI. Successeurs fut chassé par les Perses, & que ceux-cy posséderent ou gouvernerent cette Province de l'Yemen pendant huit Générations depuis ce dernier Roi. Mais on ne convient pas néanmoins si depuis ce tems il faut regarder le Royaume de l'Yemen comme une Province dépendante de la grande Monarchie des Perses, & administrée par ses Gouverneurs particuliers, ou s'il est demeuré Royaume distinct & séparé, quoique dépendant de cet Empire. L'Histoire ne s'en explique pas assez positivement, se contentant de nous dire que l'Yemen fut conquis sur les Perses par les Abissins d'au-de-là de la Mer, lesquels furent appelez dans le Païs par les Chrétiens, que la dureté du Gouvernement Persan porta à cette extrémité.

CETTE Histoire seroit justement suspecte, par le peu d'apparence qu'il y a que les Chrétiens des premiers siècles fussent d'humeur de s'intriguer en Arabie dans les affaires de l'Etat: eux qui, au milieu de l'Empire Romain, détestoient encore la Guerre, & rejettoient

tout emploi qu'ils croyoient opposé à l'esprit de la Religion. Mais comme l'on sçait presque certainement que l'invasion des Abissins n'a précédé la naissance de Mahomed que d'environ cent ans, & que l'on en peut fixer la datte en l'an du Salut 460. ou 470 ; on peut assurer qu'en ce tems-là les maximès des premiers Chrétiens n'étoient déjà plus d'usage ; & comme ces derniers ne faisoient plus de scrupule d'aller à la guerre, ils n'en faisoient point aussi d'entrer dans les intrigues, ni même de conjurer contre les Princes, & contre les Gouvernemens les mieux établis. D'ailleurs on justifie cette chronologie par un calcul fort simple : car si de l'an 470. on ôte 230. ans pour la durée des 8 générations, pendant le cours desquelles le pouvoir des Perses a été reconnu dans l'Yemen ; il se trouvera que leur conquête se rapporte à l'an 240. de JESUS CHRIST, 12. ans seulement après le rétablissement de la Monarchie des Perses, qui arriva, comme l'on sçait, sous le Règne d'Alexandre Severe, environ l'an 228. de l'Ere vulgaire : & par ce moyen, la Chronologie des Arabes sur la durée entière de la Royauté dans le Pays d'Yemen demeurera exactement vérifiée, même par rapport à son commencement.

D E

DE plus, ce même calcul rend croyable & presque sensible ce que l'Histoire rapporte de l'introduction du Judaïsme & du Christianisme dans l'Arabie, quoi qu'en divers tems, & par différents principes. En effet, celle du Judaïsme revient au tems, ou de la ruine de Jerusalem par l'Empereur Tite, ou à celui de l'Empereur Adrien ; dont la sévérité obligea les Juifs à abandonner les Contrées de sa domination pour se retirer par-tout où ils purent. C'est une cause évidente de la dispersion générale de ce Peuple ; de laquelle s'est ensuivi le passage d'un assez grand nombre de Juifs dans l'Arabie, comme dans un País voisin de la Judée, & dans lequel ils ne pouvoient plus craindre les effets de la haine des Romains. Mais, d'autre part, ce Peuple inquiet, & toujours desirieux de faire des Prosélites, ne manqua point l'occasion de la conversion du Roy de l'Yemen, & vouloit l'engager à forcer ses sujets à embrasser la même Religion ; peut-être dans l'idée d'y former une nouvelle République à la place de celle que les Romains venoient de détruire, ou d'y appeller leurs freres dispersez, pour se rendre ensuite maîtres du País, & en chasser les premiers Habitants.

QUANT à la maniere dont le Christianisme a pénétré dans l'Arabie, on peut justement en attribuer la cause aux disputes atroces qui s'élevèrent entre ses Sectes, telles que les Ariens, Nestoriens, Jacobites, Eutichiens, Monothélites, Origenistes & autres : lesquels se forcoient alternativement à quitter la place, ou aux plus violens, ou à ceux qui avoient le plus de crédit à la Cour : se punissant, les uns les autres, par des dépositions, des excommunications, des exils, des enlevemens de biens, & de rigoureuses prisons : on peut, dis-je, justement penser, que dans de semblables périls, les véritables Chrétiens ne songerent qu'à ceder, & que ce fut l'une des occasions qui en fit passer plusieurs dans des Païs encore plus reculez que l'Arabie. A l'égard des Ethiopiens, ils entrèrent dans l'Yemen sous la conduite d'un Chef, que l'on nomme *Arigat* ; lequel choisit sa résidence en la ville de Sanaa, qui étoit la principale de ce Canton. On ne sçait point exactement la durée de son Règne ; mais on sçait qu'il étoit l'ennemi déclaré de la Religion du Païs, & que pour opposer un Culte éclatant à celui qui se pratiquoit à la Mecque, il fit élever à Sanaa un Temple de construction pareille ; & qu'il voulut

voulut que ses sujets y transportassent leur devotion.

ABRAHAH, surnommé *Alaschbran*, à cause d'une cicatrice qu'il avoit au visage, succéda à ce premier Roi ; & prit un intérêt si particulier au nouveau Culte de Sanaa, que pour le mieux établir il jura la ruïne du Temple de la Mecque. Il y marcha en effet avec une puissante Armée ; mais elle se détruisit elle-même, & si l'on en croit l'Alcoran, elle fut exterminée miraculeusement par un nombre infini d'oiseaux armés de pierres, qu'ils laisoient tomber sur la tête des soldats. Cet *Abraham* est surnommé dans l'Alcoran le *Seigneur des Eléphants*, parce qu'il en avoit plusieurs dans son Armée, à la maniere des Indiens : mais cette redoutable puissance ne tint point contre la force invincible qui le repoussa de devant le lieu saint.

CET événement étoit si connu au tems de Mahomed, & la notoriété en étoit si publique, qu'il n'en a point fait de détail particulier ; s'étant contenté de l'indiquer comme un fait hors de doute, & d'en prendre un argument du souverain pouvoir de Dieu, qui peut armer les créatures les plus viles contre le mensonge, & en faveur de la vérité. Cependant Abraham n'a pas laissé de régner

50. ans, fans qu'il paroisse qu'un châ-
 timent si marqué aît fait dans la suite de
 sa vie aucune impression sur sa con-
 science. Il laissa son Royaume à ses en-
 fans. *Kalitum* lui succéda le premier, &
 après luy son frere *Mafruck* : mais leur
 domination n'eut pas la même force. Car
 un particulier Arabe, nommé Saïf, s'é-
 tant ménagé la protection des Perfes,
 après avoir vainement imploré celle des
 Romains, chassa les Abissins de l'Yemen,
 & les obligea à repasser la Mer. Ce
 fut ainsi que se termina la domination
 des étrangers, qui étoient en averfion
 aux naturels du País à cause de la
 différence de leur religion, qui étoit
 vrai-semblablement la Chrétienne ; par-
 ceque l'on sçait que les Abissins avoient
 été convertis dès le tems de Saint A-
 thanase, Patriarche d'Alexandrie ; qui
 sur leur instance leur accorda un célèbre
 Missionnaire, nommé Fermentius, qui é-
 tablit parmi eux, avec les dogmes du
 Christianisme, tous les Rites & les céré-
 monies dans lesquelles on le faisoit dès-
 lors consister. Toutes-fois, soit que *Saïf*
 fût lui même Chrétien, ou pour quelque
 autre raison, l'Histoire dit qu'il retint
 plusieurs Ethiopiens auprès de sa per-
 sonne ; & que ceux-cy, profitant des
 occasions que sa familiarité leur don-
 noit,

noit, l'assassinerent lors-qu'il y pensoit le moins.

CETTE révolution auroit pû ramener les Abissins dans l'Yemen, si le Roi de Perse n'avoit pris la protection du fils & du petit fils de *Saïf*. Toute-fois ce dernier ayant encore succombé aux embuches des Ethiopiens, les Perses prirent le parti d'assurer la Province par un plus grand nombre de Troupes, & d'y mettre des Rois, ou des Gouverneurs sous leur autorité immédiate. Les Arabes en comptent quatre successifs; le dernier desquels se soumit à Mahomed, embrassa sa nouvelle Religion, & reçut de lui la continuation du commandement qu'il avoit dans la Province. On peut juger sur ces faits differents, qu'outre l'ambition & la politique, qui sont toujours les mobiles principaux des entreprises & des conquêtes étrangères, la Religion entra pour beaucoup dans les motifs de changements qui se firent alors sentir en cette partie de l'Arabie.

LES Perses étoient attachés à leur ancien culte, sçavoir le Magisme, qui étoit la religion de leurs peres, & qui est encore aujourd'hui pratiquée par les Guebres. Ces Peuples la tenoient, dit-on, de Zoroastre, ou plus vrai-semblablement de *Zerdusch*, qui en fut le reformateur du
tems

tems de Darius Hiftafpe. L'ignorance où l'on étoit du dogme effentiel à cette Religion, a fait que les Chrétiens de ce tems-là les ont crus purement Idolâtres, ou du moins adorateurs du feu matériel, parce qu'ils en tenoient toujours dans leurs temples. Mahomed lui-même n'en prit pas une autre idée, c'est-pourquoi il les proscrivit avec févérité, pendant qu'il témoigna beaucoup d'indulgence pour des opinions beaucoup moins spécieuses que les leurs.

A l'égard du Christianisme, il trouva de grandes difficultez à s'introduire dans la Perse ; parce qu'à peine avoit-il commencé à s'y faire connoître qu'il y fut confondu avec une secte abominable, échapée des Manichéens, & prêchée par un célèbre imposteur, nommé *Masdack* : qui, sous le prétexte d'abolir les guerres & les disputes entre les hommes, établissoit la communauté des biens, & même celle des femmes. Ce *Masdack*, ayant trouvé le moyen de s'introduire à la Cour de Cobad Roi de Perse, lui fit goûter ses erreurs, & à la fin l'en persuada si bien qu'il se fit accorder la jouissance même de la Reine. Elle étoit alors mere d'un Prince qui succéda depuis à la Couronne avec beaucoup de gloire, & qui est connu sous le
nom

nom de Nouschirvan, ou de *Roi Juste*. Ce Prince, pénétré de l'injure que sa mere alloit souffrir, & ne pouvant s'opposer à l'absolue volonté du Roi son pere, se jetta aux pieds de *Masdack*, & à force de prieres & de larmes obtint de lui qu'il s'abstiendrait d'un tel outrage. Ce fut la premiere raison pour laquelle, étant parvenu à la Couronne, il s'appliqua à détruire le Christianisme dans ses Etats, comme étant une source perpétuelle de fanatismes differens, plus ou moins blamables les uns que les autres, mais toujours dangereux à la Société.

QUELQUE tems après il lui survint un nouveau sujet de haine & d'éloignement pour le Christianisme; à raison de ce qu'ayant épousé une femme Chrétienne, (qu'il ne put jamais amener à sa propre Religion, non plus que le fils qu'il en avoit, & qu'elle avoit secrètement instruit dans les mêmes principes,) il craignit justement que ce Prince, venant à régner après lui, ne se déclarât Chrétien, & ne causât par-là un renversement général dans l'Etat, & peut-être même avant sa mort. Il paroît en effet que le fils, nommé Nouschirad, en suçant la doctrine Chrétienne ne s'étoit pas nourri de son esprit; & qu'en prenant le nom de Chrétien avec entêtement, il n'en avoit pas

pas pris les mœurs, & particulièrement la douceur & l'obéissance si recommandées aux inférieurs. Sa conduite obligea donc le pere à le renfermer, & même à le tenir dans la suite dans une prison plus resserrée, lorsqu'il fut obligé de sortir de sa Capitale pour soutenir une guerre que les Tartares & les Turcs venoient de porter dans ses Etats.

MAIS pendant cette expédition, le Pere étant tombé malade, & la nouvelle en étant venue au prisonnier, il en prit d'abord occasion de s'évader, & ensuite de se saisir du trésor de son pere pour lever une armée ; avec laquelle il se rendit maître en peu de jours des Provinces situées au centre de l'Empire. Alors *Nouschirvan* détacha l'un de ses Généraux avec des troupes aguerries pour s'opposer au progrès de son fils, & il lui donna par écrit un ordre qui contenoit les instructions qu'il avoit à suivre dans une guerre si délicate. Mais la fortune en décida tout autrement que *Nouschirvan* n'avoit espéré. Le fils persista dans sa revolte & dans le dessein de détrôner son pere ; la bataille se donna, & le mauvais Chrétien y perit des premiers, sans que la clémence du pere pût agir à son égard. L'histoire rapporte que *Nouschirad*, se voyant blessé & mourant, ordonna

MAHOMED. III

donna que l'on raportât son corps à sa mere, & qu'on la priât de sa part de le faire inhumer aux pieds des serviteurs du Messie, qui avoient déjà souffert la mort pour la Religion : ce qui fait bien voir qu'il y avoit déjà eû quelque persécution dans la Perse. Mais si *Nouschirvan* s'étoit élevé contre les Chrétiens dans le tems qu'il les confondoit avec les Manichéens, dont il avoit éprouvé la fureur, on peut penser que la revolte de son fils, & la séduction dont il les accusoit à son égard, n'aida pas à lui donner meilleure opinion d'une profession qu'il jugeoit capable d'inspirer la revolte aux peuples, & l'infidélité aux enfans ; sans parler de la prévention où il étoit que cette Religion favorisoit les imaginations déréglées. Ce fut donc dans cette persuasion qu'il proscrivit cette nouvelle Secte par les Edits les plus sévères ; la regardant comme une pépinière d'entouffastes ; & ordonna en particulier qu'elle fût exterminée dans la Province de l'Yemen, où il se transporta lui-même pour faire un plus grand effort contre ce qu'il y restoit d'Abissins.

LE Règne de ce Monarque fut en tout de 48. ans, & Mahomed naquit, comme il le dit lui-même, dans le cours de la XLII. Ses successeurs conserve-
rent

rent la même autorité dans la Province de l'Yemen, & dans le reste de l'Arabie. Mais ils ne purent s'affujettir les habitans des Deserts, dont la liberté n'a jamais pu être contrainte que par l'estime & l'amour qu'ils ont pris quelquefois pour des Princes d'un mérite supérieur, tel qu'avoit été Nouschirvan. De plus, ce qui servit beaucoup à maintenir l'autorité des Perses dans cette nouvelle Province de leur Empire, fut qu'outre la réputation de leur puissance & de leur grandeur, la situation de leur Capitale, (qui étoit bâtie sur le Tigre assez près du lieu où Bagdad a été depuis édifiée) les mettoit à portée de veiller continuellement sur tous les mouvements qui s'y faisoient. Aussi étoient-ils obligés de le faire avec d'autant plus de vigilance & d'attention qu'ils avoient plus d'intérêt à empêcher que les Arabes ne prissent des liaisons avec les Romains leurs ennemis éternels. Et ce fut encore une des raisons de leur haine contre la Religion Chrétienne, parce qu'à la faveur de son Culte, les Romains faisoient passer leurs sentimens & leurs préjugés chez tous les Peuples qui l'embrassoient: desorte que les loix anciennes & les coutumes de chaque País n'étoient plus respectées des nouveaux Chrétiens, qu'autant qu'elles
con-

convenoient avec les constitutions des Romains & avec leurs mœurs communes.

Ce discours touchant la situation de la capitale de l'Empire des Perses nous rapelle naturellement à celle d'une autre partie de l'Arabie, qui a eû ses Rois aussi-bien que le Païs de l'Yemen. Je parle de l'*Irack* Arabique, c'est-à-dire de cette partie du Desert, qui confinant à l'embouchure de l'Euphrate, & dans lequel ont été bâties les célèbres villes de *Kufab* & de *Wasid*, ne se trouvoit pas à six journées de distance de la Capitale des Perses, connue des Grecs sous le nom de Ctésiphon. Mais l'institution de la Royauté est bien moins ancienne parmi les Peuples vagabonds & toujours errants qu'elle ne se trouve chez une Nation telle que les Habitans de l'Yemen. Néanmoins, comme la reputation des hommes n'est ordinairement que l'effet des mouvemens qu'ils se donnent, ou du dérangement qu'ils causent dans le cours naturel des événemens, il faut reconnoître que les Histoires parlent beaucoup plus des Arabes de l'Irak que de ceux de l'Yemen, parce qu'en effet nous ne connoissons rien sur ce sujet que par les monuments qu'en ont laissé les derniers

niers Romains, ou plutôt les Grecs du bas Empire ; qui à l'occasion de leurs guerres avec les Perses ont connu les Arabes de ce Canton. Ce n'est pas que les vieux Empereurs, tels qu'Auguste, les Cœsars, leurs enfans, Tibere & Neron par leurs Généraux, & particulièrement Trajan lui-même, n'eussent fait la guerre en ces mêmes quartiers. Mais le Desert qu'il falloit traverser par la route du Midi, (depuis *Byrrats* au Nord ; ou depuis *Damas*, au Midi, jusqu'à l'Euphrate, pendant 16. ou 14. journées de caravane, & cela sans trouver d'eau) les détermina à prendre une autre route, qui se trouve beaucoup plus au Nord, ou du moins à la faire par la Mésopotamie, ou en suivant le cours de l'Euphrate, comme avoit fait Alexandre le Grand, & comme le voulut faire depuis Julien l'Apostat, qui y perit.

De tous ces Empereurs il n'y eut que Trajan qui se hazarda à affronter la route du Desert, au moyen de quelques intelligences qu'il avoit pratiquées avec un Roi de ces Cantons. Mais pour la rendre praticable aux convois nécessaires à la subsistance de son Armée, il y fit creuser des puits, de distance en distance, & paver le chemin depuis *Damas* jusqu'à l'Euphrate, au travers d'un
païs

païs où il ne se trouve qu'un fable profond, sans aucune pierre. Monument éternel de la grandeur Romaine, & du courage d'un Prince digne du grand poste qu'il occupoit; lequel traça à ses Successeurs le chemin d'une gloire immortelle s'ils n'avoient négligé d'y parvenir.

LE premier Roi de cette Contrée, (que nous pourrions aussi nommer *Chaldée*, si l'usage des Arabes, ses habitans, ne la déterminoit plus exactement par le nom d'*Irak*) s'appelloit *Maleik*: mot qui ne signifie autre chose que celui de sa dignité. Il vivoit au tems des *Rois des Nations*, c'est-à-dire, suivant l'idée des Orientaux, au tems des Successeurs d'Alexandre le Grand. Ce Prince, comme l'on sçait, ayant conquis les vastes païs de la Perse & de l'Inde, s'en retira presque aussi-tôt pour se rapprocher de l'Europe, & laissa par-tout des Gouverneurs, qui se rendirent Souverains après sa mort; & qui n'étant presque point désignez par leurs noms particuliers, sont connus par celui de *Rois étrangers*, ou de *Rois en multitude*.

ON compte dix Successeurs de ce *Maleik* jusqu'à *Nooman*, surnommé le *Louche*; Prince fort illustre dans l'Histoire des Perses, & qui à cause de ses

grandes qualités fut choisi par *Jasdegerd*, XIII. Roi des seconds Perses, pour élever son fils, *Babaramgur*, qui a été un des Héros de l'Orient. Et il le choisit avec cette singularité, qu'il envoya son fils dans l'*Irak*, sans déplacer *Nooman*, le conjurant de le nourrir à la manière des Arabes, sans aucun ménagement pour les espérances de sa future élévation. *Nooman*, de son côté, répondit à cette confiance par ses soins & par sa dépense. Car il fit bâtir, pour la demeure de son pupille, deux châteaux merveilleux, dont les beautés sont chantées par plusieurs anciens Poètes Arabes, aussi-bien que le sort de l'Architecte, (*Secmamar*) qui les avoit construits. Cette occupation n'empêcha pourtant pas *Nooman* de songer à quelque chose de plus important pour lui-même. Il embrassa en effet la Religion Chrétienne avec une si grande foi, & témoigna tant d'attachement pour le Ciel, & tant de mépris pour les choses de la Terre, qu'après avoir régné 30. ans avec une autorité égale à sa réputation, il se retira dans la Palestine, & y mourut avec les solitaires de la grande Laure, dont il avoit embrassé la profession.

Ce Prince eut quatre Successeurs jusqu'à Almondar, qui fut dépossédé par
Cobad,

Cobad, Roi de Perse ; en haine de sa résistance à l'imposture du Manichéen *Mardak*. *Nouschirvan* le rétablit quand il eut succédé à la couronne de son pere, & il fut, comme lui, par le même principe, ennemi juré des Chrétiens. Il étoit fils de *Mauviah*, fille d'*Ausf*, célèbre Reine des Arabes au tems des Empereurs Justin & Justinien. Elle étoit aussi la plus belle personne de son siècle, ce que les Arabes ont exprimé par le surnom de *Maoussamain* qu'ils lui donnerent, & qui signifie la *fraiche rosée du ciel*, pour exprimer quelque chose de l'éclat & de la délicatesse de son teint. *Almondar* eut encore quatre autres Successeurs jusqu'à un autre *Nooman*, qui se fit aussi Chrétien à l'occasion d'une action de générosité qu'il vit pratiquer à un Arabe, lequel en donna la gloire à sa Religion. Ce Roi fit bâtir beaucoup d'Eglises dans les endroits le moins fréquentés du Desert, & mourut après un Règne de 22. ans dans une guerre que *Cofrou Paravis*, Roi de Perse, avoit entreprise pour le détrôner. Il eut encore trois Successeurs, mais il paroît qu'ils furent d'une autre famille, & que ses enfans ne monterent pas, après sa mort, sur le trône de leur pere. Quoi qu'il en soit, il est certain que la con-

quête que les Musulmans firent de l'I-rack, sous le Règne du Calife Omar I. engloutit les uns & les autres, jusqu'à ce que ces Conquerans apportèrent eux-mêmes en ce même Païs le siège de leur Empire & de leur vaste domination.

IL résulte du détail précédent, quoique très abrégé, que les Rois de l'I-rack n'étoient ordinairement placez sur le Trône, ou ne s'y conservoient qu'autant qu'ils étoient agréables ou utiles aux Monarques Persans. Mais d'ailleurs, il peut servir à faire connoître le progrès que le Christianisme avoit fait parmi les Arabes au tems auquel Mahomed parut. Lequel progrès étoit tel, que l'on en peut bien conclure que quelques Princes, & quelques particuliers de la Nation, l'ont embrassé par conviction des vérités qu'il enseigne ; mais non pas que le peuple en aît fait une profession commune & générale. Les Arabes se contenterent de s'en former une idée grossière & peu favorable. En effet, prévenus pour les notions simples, & ennemis déclarés de toute contradiction, réelle ou apparente ; & ne pouvant d'ailleurs comprendre les dogmes dont la Religion Chrétienne est embarrassée, & voyant que ces mêmes dogmes étoient contestez par différents

ferents partis, ils les rejetterent comme des erreurs grossieres. D'ailleurs, la perfection de la Morale Chrétienne, qui resserre l'usage des plaisirs, revolta ces Peuples ; qui croient que la Nature les a plutôt établis pour son propre sentiment que pour l'avantage de ceux qui en jouissent. Avec de tels préjugés il leur étoit impossible d'accorder la concession gratuite d'une faculté bizarre, inquiète, & qui met tout l'homme en mouvement avec la défense de l'employer selon le goût qui en est conséquent. C'est ainsi que Mahomed a depuis combattu la doctrine Chrétienne, & donné des principes, qui, couvrant les principales difficultés, renfermées dans ce précepte de Morale à l'égard des plaisirs, concilient la puissance de la Nature avec la Loi.

Au surplus, comme les Rois de Perse s'étoient avantageusement servis du petit Royaume de l'Irak pour leur propre sûreté, en s'en faisant une barrière pour retenir les courses des autres Arabes du Desert, & les empêcher de pénétrer au-delà des deux Rivières de l'Euphrate & du Tigre ; de même les Rois de Syrie, & après eux les Romains, ne négligerent pas de se procurer des défensives de la même espèce. Ils employèrent à cet usage une petite domination, écha-

pée de celle de l'Irack, & qui avoit établi sa résidence dans un territoire nommé Gasswan: lequel, quoiqu'au milieu des Deserts, abonde en eaux délicieuses, en paturages verts, & en palmiers portant d'excellentes dattes. De la même maniere il se trouve, au milieu de la plaine la plus aride de la Libie, deux endroits que la Nature a fertilisez singulierement par l'abondance des eaux qu'elle y fait couler. Ces lieux, qui ne sont pas fort éloignez de la frontiere de l'Egypte vers l'Occident, sont ceux que les anciens Grecs apelloient *Oasis*, d'un nom manifestement tiré de l'Arabe *Al-Oab*, qu'ils portent encore aujourd'hui, & qui ne signifie autre chose, malgré l'idée attachée à ce mot *Oasis*, qu'un lieu de repos & de béatitude dans le Desert, comme le nom de *Gasswan* en exprime proprement la graisse, ou l'abondance.

LES Historiens prétendent donc qu'une troupe d'Arabes, sortis de l'Yemen, il y a plusieurs siècles, à l'occasion de quelques disgraces arrivées à leur pays, cherchant une habitation, trouverent cette Contrée de Gasswan déjà possédée par une ancienne Tribu, ditte *Salih*. Ils ajoutent qu'ils en chasserent les habitants, & qu'ils se choisirent un Roi de la famille des Princes de l'Irack, qui étoient

toient devenus leurs voisins, & qui leur étoient déjà respectables parce qu'ils tiroient leur origine en ligne directe de Joktan & de son frere, Tige commune des Princes de l'Yemen.

Le premier de ces Rois de Gasswan portoit le nom de *Jafuah*, & il a eu XXXI. Successeurs: le dernier lesquels, nommé *Jabalab*, s'étant d'abord soumis au Calife Omar dans le tems de la Conquête de la Sirie, se repentit depuis d'avoir embrassé le Mahométisme; & s'étant échappé des mains des Généraux du Calife, & de ses propres sujets, se sauva à Constantinople où il acheva sa vie dans l'humiliation & dans la pénitence.

On remarque que, parmi ces Rois de Gasswan, le nom commun des Princes a été celui de *Hareth*, ou *Al-hareth*, d'où il est visible que les Grecs & les Romains ont pris leur dénomination générale d'*arabes* qu'il donnent à tous les Rois de ce Canton. Cependant, à parler exactement, il n'y en a eû que cinq de la Tige de *Jafuah* qui ayent été ainsi nommez; dont l'un vivoit au tems de S. Paul, & en celui de l'Empereur *Trajan*: mais en recompense ceux qui gouvernoient avant eux la Tribu de *Salih*, (qui, comme je l'ai déjà remarqué, possédoit la Terre de Gasswan avant la conquête des
Yemé-

Yeménides) ont presque tous porté le nom d'Hareth. Au reste, s'il étoit vrai que les Rois particuliers de l'Irak n'eussent en tout duré que 622. ans & 8. mois, comme quelques Auteurs l'établissent, on ne pourroit pas ajouter foi à ceux qui donnent une bien plus longue durée à ceux de Gasswan : puisque ceux-cy sont dits sortir de la même famille, postérieurement aux premières générations qui doivent avoir précédé le Règne de Jafuah. Mais quant à la fin de l'une & de l'autre domination, il est certain qu'elles ont été toutes deux englouties par la puissance Musulmane, & sous le même Règne du Calife Omar I.

OUTRE ces Rois, que l'on peut appeller modernes, en comparaison de l'antiquité de ceux de l'Yemen, il est certain que l'Hégias a aussi eû les siens, sortis de la même souche par un fils de Jochtan. On donne X. Successeurs à ce premier Prince jusqu'à Modad, dont le Patriarche Ismaël épousa la fille, & l'on ajoute que les Tribus qui reconnoissoient ces Princes, ayant été chassées de l'Hégias par la posterité du même Ismaël, elles se retirèrent dans un Canton sur le bord de la Mer, nommé *Jobaina*, où les fréquentes inondations du terrain, qui y est fort bas, ont causé dans la suite leur totale destruction.

LES

LES Rois Kandes tiroient aussi leur origine de la même famille de *Jerab*, fils de *Jokran* : mais on ne les connoit que par les derniers événemens de leur Histoire ; parceque *Nouschirvan*, après le rétablissement d'*Almondar* Roi de l'I-rack, permit à celui-cy de se venger à sa discrétion du Roi des Kandes, qui avoit contribué à son oppression. En conséquence de cette permission, *Almondar* porta la guerre dans le país des Kandes, qui étoit situé en quelque partie de l'Yemen, & il détruisit aussi-bien la mémoire de ces Peuples que leur Domination. De sorte qu'il n'en reste ni monument ni souvenir, si ce n'est de la personne d'un Poëte célèbre, nommé *Amruleas*, lequel ne trouvant néanmoins aucune subsistance ni protection dans l'Arabie, au tems des premiers Mahométans, fut obligé de passer à la Cour de l'Empereur Grec, qui lui donna retraite dans la ville d'Ancire, où il est mort Chrétien, & sans posterité.

C'EST-là en abrégé ce qui est venu jusqu'à nous, par les soins & les recherches du célèbre *Pocok*, Professeur pour l'Arabe en l'Université d'Oxford, touchant les familles Royales qui ont été reconnues en Arabie avant la voca-
tion

tion de Mahomed. Mais outre cela les Auteurs font souvent mention de certains Grands-hommes qui ont tenu le rang de Rois ou de Princes parmi les Arabes ; desquels toute-fois on ne ſçauroit fixer la domination que d'une maniere incertaine, par raport au Canton où ils l'ont exercée, non plus que par raport au tems auquel ils ont vécu. On les pourroit comparer avec affés de vrai-ſemblance avec les Juges d'Israel, dont la vertu, & les actions glorieuſes & utiles à leur Patrie, ſont plutôt rapportées, que les circonſtances de leur naiſſance, ou du tems de leur Gouvernement.

TELS ont été 1°. *Dabak* le féroce, dont les Grecs ont changé le nom en celui de Dejoces, & l'ont cru un Roy de Médie. Il eſt fort renommé dans tout l'Orient, tant pour s'être formé une très vaſte Monarchie, quoique né dans le Deſert d'une Famille obſcure, ou même inconnûe ; que pour avoir chaffé les Seïtes qui avoient fait une eſpèce de conquête de l'Asie ſuperieure, & qui y avoient déjà règné 28. ans. Mais, ſoit que ſa cruauté l'eût rendu odieux en ſa perſonne, & en celles de ſa poſterité ; ſoit que la diviſion de ſes Etats, (qui a donné naiſſance à pluſieurs Monarchies
par

particulieres dans la Chaldée, la Sirie, la Perse, la Médie, &c ; ou toute autre raison, ayent obscurci la gloire de ses exploits, il est certain qu'il nous est plus connu par les livres des Grecs, que par les Auteurs Arabes, qui ne se sont point crus honorer d'un tel compatriote. 2°. *Amru*, fils de *Lab*, de la race des Rois de l'Yemen, lequel a commandé dans l'Hégias ; qui le premier a souillé la sainte Maison de la Mecque, en y plaçant les idoles de *Habal*, *Asaph*, & *Nayel*, que Mahomed eut tant de peine à détruire, 3°. *Zobair*, fils de *Habal*, Devin, ou Astrologue célèbre, & peut être Chrétien, si l'on en peut juger par ce qui se passa entre lui & *Abrabab* l'Ethiopien, à qui il conseilla d'élever un Temple nouveau dans la ville de Sanaa, & d'y établir un azile pareil à celui de la Mecque, 4°. *Colaib*, ou *Vayel Colrib*, dont la fierté & l'arrogance ont passé en proverbe chez les Arabes 5°. *Kais* fils de *Zoabir*, dont les chevaux *Debet* & *Gabra* sont en réputation d'avoir été les plus beaux que l'Arabie aît jamais portés. Il se fit Chrétien sur la fin de ses jours, & mourut solitaire sur le Mont Sinaï 6°. A ces hommes illustres il faut encore joindre la célèbre *Mauviab*, Reine des Arabes

Arabes de l'Irak, aussi singulière par son esprit & ses intrigues que par sa rare beauté. Il y a lieu de croire qu'elle étoit Chrétienne, mais de la secte Jacobite, condamnée par les Grecs & les Romains ; d'où elle prit occasion d'engager les Perses à faire la guerre contre l'Empereur Justinien.

MAIS en voilà suffisamment sur cette matière pour pouvoir se former une idée de l'état politique des Arabes, & de la situation où ils se trouvoient à l'égard des Perses & des Ethiopiens, leurs voisins les plus redoutables. Car pour les Romains, l'Histoire nous fait assez connoître, que, soit qu'ils eussent pensé que leur Païs étoit impénétrable, soit qu'ils redoutassent leur manière de combattre, ils n'ont jamais porté leurs armes au-delà des deserts voisins de la Sirie & de la Palestine.

IL ne faut pas toutes-fois terminer cet article de l'Histoire Arabe sans dire quelque chose du Royaume de Palmire, & de la célèbre *Zenobie*, qui y a régné avec tant de gloire, après ou conjointement avec son mari *Odenath*. *Tadmor*, dont le nom est traduit en Grec par celui de *Palmire*, est un de ces Cantons hûreux qui se rencontrent dans les
Deserts,

Deserts, & dans lesquels il a plu a la Nature de faire couler des eaux, qu'elle refuse au reste du païs, Leur effet est toujours de fertiliser le terrain ; qui étant rempli de sels, n'a besoin que d'être amoli par quelque humidité qui fournisse la nourriture des plantes. Les sels attirent naturellement cette humidité dans les autres Païs du monde, parceque le terrain fournit des vapeurs qui sont déterminées à se répandre dans un endroit plutôt que dans un autre, à proportion des engrais, c'est à dire, des sels dont on couvre sa superficie. C'est-là tout l'art des laboureurs : préparer la terre par une culture qui la rende facile à être pénétrée ; & lui donner des sels qui puissent attirer l'humidité tempérée qui nourrit les moissons : non pas en surchargeant, ou noyant la Nature ; mais en lui distribuant un aliment proportionné & convertible en la substance de la sémence qui a été confiée à la Terre.

MAIS dans les Deserts, les eaux coulent toujours trop profondément sous terre ; & la superficie n'étant qu'un terrain léger, que la continuité des siècles, & de la chaleur a convertie en sables arides ; si ces mêmes eaux ne se trouvent élevées, par une conformation bien rare

de

de l'intérieur de la terre, il arrive nécessairement, ou que l'air ne se charge d'aucune vapeur, ou que s'il en élève quelques-unes à force de chaleur, ce ne sont que des sulfures, ou des sels volatils, caustiques & brulants, qui ravagent plutôt les moissons qu'ils ne les nourrissent. C'est aussi ce qu'on expérimente ordinairement dans ces Païs; où l'on ne se garantit du vent brulant qui y souffle pendant l'été, ou dans les commencemens de l'automne, qu'en se couchant à platte terre pour les laisser passer. Mais ces vents ne durent jamais long-tems, parceque la pesanteur des sels les obligeant à raser la terre, ou à s'abatre tout-à-fait, l'air s'en trouve bien-tôt dégagé. Au contraire, les positions, où l'eau intérieure est plus élevée vers la superficie de la terre, fournissant nécessairement des vapeurs humides & abondantes, (qui donnent aux plantes convenables à ces mêmes lieux, toute l'humour dont elles ont besoin pour se nourrir & se fortifier;) les pluies y sont toujours fréquentes, parce qu'il n'y a que le froid qui puisse assez subtiliser les vapeurs pour les rendre plus rares & plus capables d'être soutenues dans l'étendue de l'air. La chaleur, au contraire, n'a gueres qu'une voye uniforme d'agir

d'agir sur la terre, qui trouve son contraire à peu de distance, dans la moyenne région, où le froid rassemble ce que la force du soleil avoit dissipé. C'est la raison pour laquelle il couroit un Proverbe chez les Grecs qui s'étoient établis sur la Côte de Cirenne en Afrique, & qui avoient peuplé la Penta-pole, *que le Ciel y étoit percé* : les pluies si rares dans la Libie étant si fréquentes en ce Canton, que leur Philosophie, très bornée par rapport à la Physique, n'en pouvoit pénétrer la cause.

TEL se trouve donc, ou plutôt se trouvoit autrefois, le territoire célèbre de Tadmor. On veut aujourd'hui que le Roy Salomon soit le fondateur du superbe édifice qui s'y voit, parce qu'il est dit dans l'Ecriture, qu'il édifia une Maison somptueuse dans le desert ; & que l'on suppose d'ailleurs que David avoit étendu le Royaume des Juifs jusqu'à l'Euphrate. Cependant il est visible que la construction de cette Place peut être l'ouvrage d'un Roi tout différent de Salomon, indépendamment des deux faits rapportez dans les Saints Livres. Et véritablement les caractères qui ont été tirez des ruïnes de Palmire sont, ou grecs, ou purs siriaques. Les médailles qui y ont été trouvées n'attribuent rien

K

aux

aux Juifs, qui puisse faire présumer qu'ils aient jamais eû aucune autorité dans ce lieu. Ainsi ce n'est que par convenance, ou bienséance, que, dans l'idée que nous avons du fils de David comme du Prince le plus riche qui aît régné, nous lui rapportons la construction d'un édifice dont la somptuosité surpassoit tous les ouvrages des Grecs & des Romains. On va même plus loin, & l'on prétend prouver que nul autre Prince de l'Orient n'a pû construire un bâtiment si superbe ; parceque le séjour des Rois de Perse étoit trop éloigné du Royaume de Palmire ; & parceque les Rois de Syrie ont régné avec trop de troubles domestiques & de guerres étrangères pour avoir pû entreprendre un ouvrage dont les ruïnes mêmes étonnent les Spectateurs.

MAIS on répond à cela, Que l'Architecture de Palmire n'a aucun rapport avec celle qui étoit en usage chez les Juifs, au tems de Salomon : Que l'Ecriture même porte témoignage qu'il avoit employé beaucoup de bois à la construction de ses maisons, & que les ruïnes de Palmire ne consistent au contraire qu'en un amas immense de pierres, de colonnes de marbre, d'entablements, & de plateformes : Que l'on y distingue
posi-

positivement, non seulement les ruines d'un vaste Palais, mais celles de deux Temples qui ne sauroient être l'ouvrage de Salomon, lequel ne connoissoit ni ne pouvoit admettre que celui de Jérusalem; Que les Rois de Sirie ont été très puissants, très riches, & que tous n'ont pas été également agitez de troubles & de guerres. Mais que, quand cela seroit vrai, rien n'empêcheroit que quelcun de ces Rois n'eût ordonné ce travail; qui s'est augmenté & perfectionné dans la suite, tant par l'autorité & la dépendance d'autres Princes, que par le concours des Peuples qui y ont à la fin formé une petite République: Qu'elle s'est long-temps maintenüe à la faveur des deserts qui l'environnoient, & qui la mettoient à couvert des incursions des Perses; Enfin, Qu' *Odenath*, le chef de cette République, se rendit si capable d'une administration plus étendue, que Gallien l'affocia à l'Empire Romain, & lui ceda le Gouvernement de l'Orient: Que son fils & sa veuve ont soutenu quelque tems cette haute fortune, jusques à ce que, s'étant brouillés avec Aurelien, & s'étant même emparez de l'Egypte, elle se perdit par le sort d'une bataille, & parut à Rome dans un triomphe à la suite du Vainqueur.

queur. C'est-là ce que l'on connoît de plus véritable touchant cette célèbre Ville de la Sirie. Les Arabes paroissent avoir peu de part à ce que nous en rapportons : Cependant elle fait tellement partie de l'étendue du Païs qui leur est propre, que l'omission de ce qui la concerne seroit inexcusable. Mais il faut ajouter à ce qui en a été dit qu'il semble que la langue de Palmire n'étoit point l'Arabe, & qu'on doit plutôt la prendre pour quelque Dialecte particulier du Siriaque, de l'Armenien, ou de quelqu'autre langue usitée dans ce voisinage. Peut être étoit-ce un mélange de de toutes les trois, & surtout du Grec, comme le témoignent les inscriptions qui sont parvenuës jusques à nous ; qui font présumer que cette Ville reçut une Colonie Greque dès le tems d'Alexandre comme la plupart de Villes du même païs.

M A I S si j'ai pensé qu'il seroit utile de donner au Lecteur quelque instruction touchant le Païs & l'Histoire particulière des Arabes, il ne fera, sans doute, pas moins convenable d'achever de lui faire connoître l'état de la religion parmi ces Peuples. On pourra juger par là des fondemens sur lesquels Mahomed

med a établi un sistème de Religion, non seulement propre aux lumieres de ses Compatriotes, convenable à leurs sentimens & aux mœurs dominantes du Païs; mais encore tellement proportionné aux idées communes du Genre humain, qu'il a entraîné plus de la moitié des Hommes dans ses opinions, en moins de XL. années: de sorte qu'il semble qu'il suffisoit d'en faire entendre la Doctrine pour soumettre les esprits.

IL est aussi nécessaire de faire attention aux choix des moyens employez par ce nouveau Législateur pour enivrer les hommes du même entousiasme qui agissoit en lui. Moyens, qui paroissent se rapporter à une parfaite connoissance du caractère de ceux sur lesquels il s'est reposé, pour exécuter un si grand ouvrage sous sa conduite, ou pour le perpétuer après sa mort: mais qui regardent plus particulièrement le don de persuasion qui étoit en lui; par lequel il est venu à-bout, non pas d'amener des hommes grossiers à une doctrine misterieuse, inexplicable, & néanmoins propre à toucher l'imagination; mais les plus sublimes Héros de leur siècle, en valeur, en générosité, en modération, en sagesse; (Héros d'esprit & d'intelligence aussi-bien que de sentimens:)

& de les convaincre de la maniere du monde la plus sèche, & la plus contraire à l'amour propre; en leur imposant la nécessité de croire tout ce qu'il lui plaisoit de leur annoncer, sans être d'ailleurs secondé par aucun miracle, ni prestige, ni don mis au rang des surnaturels. J'avoue qu'il est difficile de penser sans étonnement à un tel pouvoir de l'éloquence humaine, se présentant d'ailleurs sans adoucissement & même avec une hauteur si offensante, qu'il défioit les hommes & les Anges de rien composer d'égal à ce qu'il donnoit au Public.

MAIS pour venir au fait, disons qu'il y a beaucoup d'apparence que les Arabes ont long-tems conservé, ou plutôt qu'ils n'ont jamais perdu l'idée d'un DIEU suprême, Créateur de l'Univers. Il est difficile de prouver qu'ils tenoient cette tradition des premiers Patriarches: mais il est certain que Mahomed en a trouvé la notion répandue, & la croyance reçue parmi ses compatriotes, avec des différences de plus ou de moins de clarté dans cette idée, selon les lieux, & selon les caractères de certaines Tribus. Il n'est pas douteux non plus que ce qu'il y avoit de Juifs & de Chrétiens parmi les Arabes, ne reconnussent

nussent cette vérité : mais il est aussi très certain que les Idolâtres mêmes ne la rejetoient pas. Leur erreur ne consistoit pas dans la négation d'une Divinité supérieure ; mais, selon Mahomed lui-même, dans le mélange qu'ils faisoient de son pouvoir avec celui des idoles, ou des Divinités inférieures qu'elles représentoient. Mélange qu'il proscriit sous le nom d'*association* ; parce qu'il n'est pas possible qu'un Être infini en nature & en puissance, ait besoin du concours de quelque autre volonté, ou de quelque autre Puissance pour produire un effet. Mais ce reproche d'*association*, & l'épithète conséquente d'*associateurs*, ne se borne pas aux seuls Idolâtres. Mahomed l'applique pareillement aux Chrétiens, dont il condamne la Doctrine principalement parce qu'ils admettent une génération dans la Divinité : génération qu'il dit être manifestement inutile si elle ne produit qu'un même DIEU ; & manifestement contradictoire si elle en produit un autre qu'il soit nécessaire d'associer au premier.

ON voit bien, à cette occasion, que Mahomed n'a connu que l'écorce de notre Doctrine, ou qu'il a été dégoûté de l'approfondir, à raison des disputes qui régnoient, alors précisément, sur la

Génération du VERBE, & sur les circonstances de son Incarnation. Mais s'il n'a fait qu'effleurer la doctrine Chrétienne, on peut dire qu'il a beaucoup mieux entendu celle du Paganisme que nos anciens Docteurs: parce qu'il y a peu d'apparence que l'idolatrie ait jamais banni l'idée d'une Divinité supérieure, pour mettre simplement à sa place les fictions de quelque imagination touchée de crainte ou d'espérance. Il y a bien plus d'apparence à croire qu'elle s'est toujours contentée de lui associer dans le culte d'autres objets formez par les passions. Et c'est peut-être pourquoi S. Paul a dit expressément, *qu'il falloit adorer le Dieu des Grecs, mais non pas le servir à leur maniere.*

JE reviens volontiers à la louange de la solitude des Arabes, laquelle, ne leur permettant pas de connoître tous les dérèglements de l'imagination des autres Peuples, les a exemptez de prendre part & à leurs crimes & au plus grand nombre de leurs superstitions. Elle a conservé chez eux plus long-tems, & avec moins de mélange, le sentiment naturel de la véritable Divinité; & si nous portons la réflexion jusques à examiner le principe des erreurs où ils sont tombez sur cette matiere, nous les trouverons

*Mem d
Nature*

verons plus excusables que tous les autres.

EN effet, outre l'extrême difficulté qui se trouve à conserver l'idée d'une Divinité purement intellectuelle, & dont les sens ne rendent aucun témoignage; nous élevons si naturellement nos yeux vers le Ciel toutes les fois que nous pensons à DIEU, ou que nous implorons sa puissance, que malgré la conviction où nous sommes que son infinité le rend présent par-tout, nôtre imagination se porte à regarder le Ciel comme son séjour particulier. De cette première idée nous passons bien-tôt à une seconde, qui est de reconnoître la beauté de cette demeure, d'admirer la lumière & la chaleur qui en sortent pour animer la Nature. L'on passe de-là à la considération des Astres qui y brillent: on en observe les différentes circonstances; la régularité de leurs mouvements & de leurs cours, accompagnée de certaines singularitez mesurées, qui ont été prises en ces anciens tems pour les actes d'une volonté particulière: ce qui a donné au plus grand nombre l'occasion de penser que les Astres étoient animés, ou du moins conduits par des Intelligences. A cette première Notion s'est jointe l'expérience de leurs effets. On a jugé qu'ils ont

138 LA VIE de

un pouvoir réel, & une direction particulière ; tant sur les événements qui se rapportent à la température de l'air, comme la fertilité des années, la règle constante & néanmoins variée des quatre saisons, la production de certains insectes, & conséquemment des maladies populaires, soit des hommes soit des animaux : que sur ceux qui sont déterminés par une certaine fatalité qui semble gouverner le monde & tout ce qu'il comprend ; Rois, Monarques, particuliers : lesquels croient tous vouloir, & faire librement ce qu'ils exécutent, quoy qu'ils y soient nécessitez par une cause qui dépend des premiers mouvements de la Nature, desquels les derniers sont aussi conséquents que le peuvent être les premiers.

LA réunion de ces divers sentimens, conçus sur le sujet du Ciel & des astres qui le remplissent, n'a pas manqué de produire dans l'esprit de ces premiers hommes, encore mal instruits des vérités mathématiques, un Culte religieux vers le Ciel, & pour les astres si voisins de la gloire du TRES-HAUT : lequel culte ils ont également pratiqué, ou par le motif de l'esperance de quelque bien, ou par celui de la crainte de quelque mal. Ce Culte est même si ancien que
 Pon

Pon n'en a jamais découvert l'auteur : de sorte que toute l'antiquité s'en trouva prévenue avant que d'avoir réfléchi sur cette innovation. Cependant nous trouvons dans l'Ecriture que DIEU en condamna l'usage par ses Prophètes, aussitôt qu'il lui plut de donner aux hommes une règle de conduite plus étroite que la Loi naturelle, & qu'il fixa le véritable & seul objet de leur adoration, qui ne pouvoit être que lui même. Moïse défendit positivement le Culte de la *milice du Ciel*, duquel on voit que véritablement les Cananéens, & diverses autres Nations avoient tiré d'abominables conséquences : jusques là qu'ils en avoient pris la coutume d'immoler leurs enfans aux dieux impitoyables, Moloch & Remphan ; qui n'étoient autres, que les étoiles de Mars & de Saturne, honorées dans des simulacres ou des Types, c'est à dire des aiguilles de pierre consacrées à leur honneur. Cette défense eut son effet à l'égard des Hébreux durant quelques années ; mais l'exemple des Peuples voisins les fit bien-tot retomber dans cette même idolatrie, & il ne falut pas moins que des châtimens formidables, & réitérez à proportion de leur rechûte, pour les engager à y renoncer.

LES

LES Arabes, de leur côté, moins exposez que les Juifs à ces sortes de châtimens, que l'on peut dire avoir plutôt été politiques & nationaux que religieux, parce qu'ils s'appliquoient moins aux péchez des particuliers & au redressement de leur conscience, qu'à la destruction de la république, laquelle ne se relevoit de ses chûtes qu'en embrassant avec un zèle nouveau les observations légales : Les Arabes, dis-je, plus tranquilles dans leurs Deserts, goûterent trop le mélange d'un Culte materiel & objectif avec une Religion purement intellectuelle. Leurs Défenseurs ont beau dire que l'imagination des hommes est incapable de s'arrêter par elle-même, & sans un objet materiel qui la détermine : ils sont véritablement coupables de s'être reposez sur une confiance incertaine, parceque, quand les Astres seroient les causes réelles de tous les effets qu'on leur attribue, ils ne peuvent être regardez que comme des causes machinales, subordonnées à la volonté de celui qui leur a donné le premier mouvement, dont tous les autres paroissent être les suites & les conséquences.

C'EST donc avec une juste raison que Mahomed, à l'exemple de tous les autres Prophètes, a condamné le culte des étoiles ;

étoiles ; non pas comme une prévarication consommée, relative à la corruption de la volonté, mais comme un abus dans la notion & dans l'idée commune : puisque l'ordre des choses naturelles n'est autre chose que l'exécution de la volonté du TOUT-PUISSANT : volonté qui n'est ni muable, ni occasionelle, mais déterminée par un Décret éternel, auquel le mouvement des premiers moteurs est aussi soumis que le dernier des choses mûes. C'est l'un des arguments que Mahomed employe pour confondre toute idée d'association, de concours de pouvoir, & de vertu étrangère dans la notion que l'on doit avoir d'un Etre supposé infini, & souverainement parfait.

Les anciens Sabéens, ou Sabiens, comme les Arabes les nomment encore aujourd'hui, sont ceux qui pratiquoient ce Culte des étoiles, qui se répandit, non seulement dans le Desert, où l'observation de leurs mouvements se pouvoit faire avec plus de facilité, mais encore dans les Montagnes de l'Yemen. Cependant, comme il n'est point d'opinion humaine qui demeure long-tems dans la simplicité où elle a été conçue ; au-lieu de la Milice entiere du Ciel, qui étoit l'objet du premier Culte, il n'y eut

eut point de pays particulier, point de Tribu, & peut-être point de famille en Arabie, qui, dans le grand nombre des étoiles fixes, ou dans les planettes, n'en choisît quelque'une pour en faire l'objet de son Culte: la regardant comme une protectrice spéciale, de laquelle on pouvoit espérer du secours dans les entreprises, & un remède consolant dans les disgrâces.

ON rapporte que parmi les Tribus Arabes qui s'étoient fait ces dieux particuliers, celle d'*Hamyar*, adoroit le Soleil; celle de *Cananab*, la Lune; celle de *Miffam* l'œil du Taureau, dit en langue du pays, *Aldebaran*; celle d'*Osham* & *Jedam* la Planète que nous nommons Jupiter; celle de *Tai*, l'étoile dite Cassiope; celle de *Kais*, le grand chien, dit Sirius; vrai-semblablement en conformité des observations faites en Egypte: celle d'*Asad* adoroit la Planète Mercure, si difficile à découvrir aux observations vulgaires: & la Tribu de *Takif*, celle de Venus, communément dite l'étoile du Berger, & ainsi des autres qu'il feroit trop long, & très inutile de rapporter.

DE dire après cela jusqu'à quel point s'étendoit la foi ou la confiance que les Arabes mettoient en ces étoiles, c'est ce qui paroît tout-à-fait impossible. Mais
fi

si l'on en peut juger par la condescendance que Mahomed eut pour eux, il paroitra qu'il ne les soupçonna point d'une idolatrie complète, & qu'il les regarda plutôt comme le plus simplement abusez d'entre ceux qu'il a nommez *Associateurs*; c'est-à-dire, comme les plus disposez à revenir de leurs erreurs: non que la doctrine des Juifs n'approchât davantage de la sienne, mais parceque les préjugés de ceux-cy lui parurent plus difficiles à surmonter, étant personels à leur Race, & à leur nom. C'est aussi la raison pour laquelle la premiere tolerance qu'il accorda fut expédiée en faveur des Sabiens; la seconde pour les Juifs; & la troisieme pour les Chrétiens. Mais il éprouva dans la suite que la doctrine de ces derniers, quoique plus éloignée de la sienne, ne produisoit pas d'ordinaire une opiniatreté si inflexible: parce qu'on pouvoit entreprendre de les changer par voye de raisonnement, outre que leurs divisions intestines lui firent esperer qu'ils se détruiroient d'eux-mêmes.

LES Mages Persans n'étoient pas sans prétextes pour affoiblir l'idée de l'idolatrie dont Mahomed les crut coupables. Ils adoroient la lumiere naturelle des esprits dans sa plus vive image, qui est le soleil;

soleil ; & sous le simbole le plus convenable, qui est le feu matériel : qu'ils entretenoient avec les matieres les plus pures. D'ailleurs l'innocence de leur vie, la simplicité de leur mœurs auroient dû leur rendre favorable ce nouveau Docteur. Mais ils avoient aussi contre eux l'ancien préjugé, par lequel les Orientaux prétendent qu'Abraham, à leur occasion, aît été prêt de perir dans les flammes plutôt que d'embrasser leur Culte. A quoi, si l'on joint la superstition plus que barbare de leurs sépultures ; & cette pratique incroyable à toute nation policée, qui permet chez eux au parents de se servir de leurs propres enfans pour en engendrer d'autres, il paroitra que le Prophète fut légitimement fondé à condamner leur Religion, & que l'accusation d'idolatrie en fut un prétexte d'autant plus favorable à ses desseins, qu'il étoit moins sujet à être contredit.

MAIS les Sabiens trouverent encore une raison spécieuse pour se concilier la bienveillance de Mahomed : il voulut bien les croire dépositaires des Livres des plus anciens Prophètes, tels qu'Adam, Seth & Enoch ; lesquels livres ils se vantent encore aujourd'hui de posséder. Il y a toute-fois peu d'apparence
que

que ces deux Patriarches aient écrit, à moins que l'on ne suppose qu'ils ont voulu avertir leurs descendans des désastres communs dont la Nature entière étoit menacée ; tels que le Déluge, qui n'étoit pas fort éloigné, & l'incendie qui doit finir la durée de la Terre. Monuments que l'Historien Joseph dit avoir été gravés sur des colonnes pour l'instruction de tous les siècles ; mais qui, ayant été détruits par le tems, peuvent avoir été recueillis par les premiers hommes, & perpétuez par leurs écrits : or sur cette supposition rien n'empêche que les Sabiens ne s'en trouvasent les dépositaires du temps de Mahomed, d'autant plus que l'Histoire nous représente cette Nation comme très curieuse & très attentive. A l'égard du Livre d'Enoch, que les Arabes nomment *Idrif*, S. Jude lui a rendu témoignage dans son Epître canonique, où il en cite un passage.

ENFIN un Interprète de l'Alcoran, voulant pleinement justifier la tolerance que Mahomed accorda aux Sabiens, ne craint point de dire que toute la différence qui se trouve entre la foy Musulmane & le Culte Sabien ne consiste que dans une erreur de fait, d'autant plus excusable qu'elle est incompatible avec l'orgueil

& la vanité si naturelle aux hommes. „ Ils
„ croient, *dit-il*, avoir besoin des intelli-
„ gences moyennes pour s'élever jus-
„ qu'à Dieu, & pour trouver accès de-
„ vant son trône : au lieu que la Vé-
„ rité découvre qu'il y a une telle liaison
„ du Créateur à son ouvrage, que le
„ néant & l'humilité de l'un attire né-
„ cessairement la miséricorde de l'autre :
„ laquelle distribue des lumières & des
„ grâces à proportion de la foi & de
„ la bonne volonté, *C'est à dire, du goût*
„ *pour la vérité*, qu'il rencontre dans
„ les âmes libres ou pour le choix du
„ bien, ou pour celui du mal.

VENONS maintenant aux usages com-
muns des Arabes ; sur lesquels il sem-
ble que Mahomed a dressé la pratique
extérieure de sa Religion : usages que
l'habitude a pu naturellement lui rendre
préférables à ceux des autres Peuples,
ou que le peu de commerce que la
situation de son Païs lui avoit permis
d'avoir au dehors, lui a peut-être fait
imaginer être généraux chez tous les
hommes. Telle est la circoncision, dont il
semble que les Livres saints attribuent
la même pratique à Abraham ; com-
me d'un commandement à lui fait de
la part de Dieu dans une vision parti-
culière.

*manuscript of 12th or 13th cent. could
not be simply attributed to each of
the various sources of the text
the various sources of the text
the various sources of the text*

MAHOMED. 147

culiere. Mais tous les Interprètes qui ont examiné cette matiere conviennent sans difficulté que cet usage n'a point été particulier à ce Patriarche, ni à sa lignée; puis qu'il a généralement été pratiqué par les Orientaux, & encore avant eux par les Egyptiens: qui l'ont regardé comme une précaution nécessaire dans les païs chauds pour prévenir certains accidents de maladie, d'incommodité, ou de malpropreté auxquels la circoncision donne un remède efficace. Philon le Juif, si zélé pour sa religion, & pour la gloire de la Nation Juive, dont l'élection de Dieu est le titre principal, n'en a point donné d'autre raison. Il est vrai que les Grecs, après la conquête de l'Asie, sous Alexandre, ayant reconnu que ces Nations avoient fait un précepte de Religion d'une simple précaution de Médecine, traitèrent cet usage de puérilité & de superstition: d'où se forma bien-tot, (parce qu'ils étoient les Maîtres de la fortune & des biens,) une espèce de honte pour la circoncision, qui fut augmentée par la haine universelle que l'on portoit aux Juifs, comme à une Nation incommunicable & remplie de préjuges odieux. Les Romains succéderent aux Grecs, & agirent suivant le même principe.

Cependant, quelque longue qu'aît été la durée de leur Domination, on ne voit point que les Peuples de l'Asie & particulièrement les Arabes, ayent renoncé à cet usage, établi chez eux, ou comme un précepte de Religion, ou simplement comme utile à la conservation de la santé. De plus Mahomed, forti directement de la filiation d'Abraham, ne pouvoit manquer d'avoir un attachement particulier pour un usage auquel le Patriarche s'étoit soumis dans un âge avancé, & après toute reflexion faite à la douleur que cette operation lui pourroit causer. Cette consideration l'auroit déterminé toute seule à regarder la circoncision comme un acte religieux, quand elle n'auroit pas été pratiquée par la Nation Arabe toute entière: à laquelle il auroit sans doute fait violence, s'il l'avoit obligée d'y renoncer. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans de semblables circonstances, il s'est déterminé à en prescrire l'observation à tous ceux qui embraseroient sa Doctrine.

LA défense de manger des viandes immondes n'est pas un article moins fondé que la circoncision. L'on conçoit assés que les cochons ne peuvent jamais être bien nourris dans un País où les récoltes

coltes font très petites, & ne fournissent qu'à peine à la subsistance des habitans. D'ailleurs les bois sont si rares en Arabie, aussi-bien que les racines qui se nourrissent sous terre, & les paturages qui en couvrent la superficie, que l'on peut comprendre qu'il ne se trouve dans cette Contrée aucune espèce de nourriture propre à ces animaux. Doù l'on doit conclure que s'il y en a quelqu'un, il doit être extrêmement mal nourri, & par conséquent, que loin que la chair en soit délicate ou voluptueuse, ou qu'elle puisse servir à assaisonner les autres viandes, elle doit être très méchante au goût, & très nuisible à la santé : Raison plus que suffisante pour autoriser une coutûme, superstitieuse quant à la maniere de la concevoir, mais naturelle & juste dans sa pratique, puis qu'elle est fondée sur le goût, & sur les inconvéniens de la santé de tout un Peuple. Car personne n'ignore encore qu'outre la disposition prochaine que ces animaux ont à la ladrerie ; qui peut s'augmenter & devenir effective par le défaut d'aliments convenables à leur espèce ; & se communiquer aux autres bestiaux & principalement aux hommes qui s'en nourrissent, la salure des eaux & des aliments, dont on use en Arabie, rend

nécessairement le Peuple très susceptible de toutes les maladies de la peau, dont la dernière est la plus dangereuse espèce.

AINSI le Législateur qui a autorisé la coutume par une loi, en défendant de manger d'une viande naturellement mauvaise & corrompue, mais à laquelle la nécessité pouvoit réduire les misérables, n'a fait autre chose qu'augmenter la précaution publique, & garantir, par motif de Religion, le même Peuple, chez qui l'usage & la Raison avoient déjà obtenu l'abstinence d'un aliment qui lui pouvoit être si préjudiciable. Les autres Nations, chez qui les nourritures sont plus faciles, & qui font peu de reflexion aux inconvéniens où l'on tombe naturellement en certains Païs, sont choquées d'une défense dont la cause ne se présente pas d'abord à leur imagination, & en concluent que cette Loi est un pur effet du caprice du Législateur. Les Juifs, haïs de tous leurs voisins, étoient regardez comme des entêtez par rapport à cette abstinence du cochon, qu'ils pratiquoient également dans tous les lieux où ils étoient établis; soit en Grèce, soit en Egipte, soit en Italie. Aussi voyons nous que les flatteurs de la Cour de l'Empereur Cajus
la

la reprocherent à Philon, dans l'audience que ce Prince lui donna, & prétendoient lui en faire un crime : mais Philon excusa tous les Juifs de cet usage, en disant, que *le cochon étoit une viande fade & de petit goût* ; ce qui n'eut garde d'être contredit. Si Philon eût été plus habile il auroit pû justifier cette abstinence par des raisons d'un plus grand poids. Mais au fond, soit que l'usage des Arabes touchant les viandes immondes, comme le cochon, le lièvre, les reptiles, les coquillages, aît un principe résultant de l'expérience, soit qu'il n'en aît d'autre que l'imitation des Juifs leurs voisins ; il est certain que Mahomed le trouva bien établi dans le tems qu'il se crut apellé au Ministère, & à l'établissement d'une nouvelle Religion : qu'il le confirma par une Loi, & par son exemple : de sorte que tous les Musulmans l'ont ensuite reçu avec obéissance, & sans autre examen que d'en faire l'application à la propreté exacte qui leur est si recommandée ; laquelle sans difficulté doit encore augmenter l'aversion qu'ils ont pour des animaux aussi sales que les cochons.

Ce discours nous conduit naturellement à parler des purifications, & des lotions, qui ont été de tout temps en

usage dans les Païs chauds & particulièrement en Arabie. Car la chaleur y étant extrême, & les vêtements mal proportionnez à cette chaleur, (parce que le linge & la toile y sont fort rares,) on se trouve dans la nécessité d'user souvent du bain, qui est le seul moyen de procurer un soulagement aux ordures dont le corps se trouveroit chargé par la transpiration toute seule, quand la légèreté des sables, & l'impétuosité des vents ne couvriroient pas de poussière diverses fois par jour des hommes qui vivent continuellement dans les campagnes, où ils sont exposez aux plus fortes impulsions de l'air. On voit bien qu'il n'y a que la seule rareté d'eau, qui puisse mettre obstacle au soulagement d'une semblable incommodité ; & que tous les Arabes la doivent rechercher avec l'empressement le plus vif ; comme un rafraichissement propre à calmer l'ardeur de leur sang, & comme l'unique moyen de faciliter la transpiration des humeurs épaisses dont des tempéraments aussi brulez que le leur abondent.

Ce sentiment naturel des Peuples est vivement exprimé dans l'Alcoran, par la peinture continuelle que Mahomed y fait des satisfactions de la vie future, sous les différentes emblèmes de ruisse-

ruisseaux, de fontaines, d'ombrages, où l'on est à couvert des ardeurs d'un soleil toujours brûlant ; de prairies, où l'on se repose sur de l'herbe fraîche de Bains, qui dissipent la crasse contractée par les travaux journaliers ; & de la propreté exquisite des hommes hûreux, *laquelle ne sera plus exposée aux souillures de cette vie, qui peuvent se contracter en tant de manieres, prévues & non prévues, qu'il n'y a personne qui s'en puisse garantir.* C'est sans doute par un effet bizarre de l'imagination que les hommes aspirent toujours à la possession des biens dont la Nature a semblé vouloir les exclure, & qu'ils font peu d'usage de ceux qu'elle leur a abandonnez. Ainsi les Arabes, au milieu des Deserts, soupirent après l'abondance des eaux de l'Egipte, & affectent la même propreté qui y est pratiquée. Mahomet, mourant, consulté par ses Disciples sur ce qu'il y avoit de plus essentiel dans les commandements qu'il leur laissoit, recommanda la paix ; & parmi les moyens de la conserver, l'attention perpétuelle qu'ils devoient donner à la propreté, & la précaution de renfermer & de séparer leurs femmes.

ETRANGES moyens, disent les Commentateurs, mais qui font bien sentir à
la

la reflexion des Sages la superiorité du génie de celui qui parloit ainsi. En effet, qu'a de commun en apparence la jalousie des hommes à l'égard de leurs femmes, & leur attention à la propreté, avec la paix & le repos ? Mais voici la maniere de l'entendre. La séparation des femmes, telle qu'elle est pratiquée dans tous l'Orient, est un moyen assuré pour les exclure des intrigues du Gouvernement, & pour prévenir les orages qu'elles ont trop souvent excitez dans le Monde. Quand elles ne s'occuperont chez elles que du soin de plaire à leurs maris, la Paix domestique sera conservée dans les ménages, comme elle le sera dans l'Univers lorsque leurs passions immodérées n'en augmenteront pas le trouble. Il en est de même de la propreté : lorsque l'attention que l'on donnera à la conserver de peur de prendre part aux souillures des uns ou des autres ; & lors qu'elle tiendra les Musulmans éloignés de ceux qui rejettent les préceptes les plus salutaires, selon leurs idées, il en arrivera une séparation propre à maintenir la Paix. Séparation qui supprimera beaucoup de disputes inutiles, beaucoup de discours dangereux, capables de porter le trouble, l'inquiétude, l'ambition & le desordre chez ceux qui
les

les écoutent: Enfin qui produira le repos & la tranquillité particuliere, qui font que l'homme jouit de lui-meme par préférence à ses autres biens. Voila donc quelle est l'espèce de propreté si nécessaire aux Arabes selon leur état naturel; si précieuse à cause de la difficulté qu'ils trouvent à l'entretenir & qui leur est devenuë si chere par les motifs que la Religion Musulmane leur inspire.

ENFIN le dernier usage des Arabes, que Mahomed a fait aussi passer en précepte religieux, est celui de l'attention qu'ils ont toujours donnée à la multiplication de l'espèce humaine: non seulement pour la conservation & la perpétuité de leur Nation, mais pour la rendre forte & puissante par le nombre de ses Peuples. Dans cette vûë ils avoient toujours maintenu la pluralité des femmes, sans exclusion des concubines, estimant une maison bien-heureuse à proportion des accouchements qui y arrivoient dans le cours de l'année. Mahomed ne jugea pas néanmoins qu'un nombre indéterminé de femmes légitimes, toutes maitresses, & toutes également capables d'obliger un mari, fût compatible avec le bon ordre, & avec la tranquillité de chaque ménage. Il réduisit donc ce nombre à quatre femmes,

sans

sans forcer pourtant personne à le remplir : mais il étendit l'usage des concubines aussi loin que la concupiscence de chaque particulier le voudroit porter ; n'y prescrivant d'autres bornes que l'obligation de les nourrir à leur aise, & satisfaction. C'est ainsi qu'en remédiant aux malheurs trop ordinaires des mauvais ménages, il pourvut, suivant le génie arabe, à la multiplication si recommandée par les Anciens ; obligeant d'ailleurs les femmes de l'une & de l'autre condition à vivre dans la retraite, & dans la dépendance de leurs Maîtres. On peut faire quelques réflexions à ce sujet, qui sont ici d'autant plus nécessaires que nos idées sont plus opposées à un tel usage.

EN effet, nous ne les prenons pas seulement dans le Christianisme, qui a fait une vertu de la continence par l'autorité du souverain Législateur, par celle du plus ancien exemple que l'on puisse proposer, qui est celui des premiers hommes ; mais encore dans la pratique des Nations qui ont le plus de réputation dans l'Univers ; je veux dire les Grecs & les Romains, de qui nous tenons nos loix, aujourd'hui consacrées par le suffrage & l'approbation de tant de siècles. L'expérience prouve même,
en

en nôtre faveur, que les Païs où la pluralité des femmes est adoptée pour la multiplication de l'espèce, ne sont pas plus peuplez que ceux dont les habitans sont réduits à une seule. Mais comme cet argument peut être retorqué, d'autant qu'il est vrai de dire que la dureté du Gouvernement fait perir plus d'hommes en ces mêmes contrées, que la multitude des femmes n'en peut produire ; outre que la plûs-part des Sujets y sont Chrétiens, & par conséquent obligez à la même continence que les Européens : il en résulte que du côté de la premiere fin proposée, qui est l'augmentation de l'espèce, à tout prendre, la pluralité des femmes n'a pas assés d'avantage sur l'usage de n'en épouser qu'une seule, pour en conclure qu'elle soit préférable. Mais de l'autre part, il ne sauroit être douteux que des hommes retirez, accoutumez comme l'étoient les Arabes, à l'exemple des Patriarches, à une vie pénible ; confinez dans une Région singuliere, où ils ne pouvoient goûter des satisfactions de simple amusement, ni former d'autres desirs que ceux que la Piété, l'utilité propre, & le repos devoient leur inspirer : Il n'est pas, dis-je, douteux que des hommes, dans de pareilles circonstances, n'eussent besoin de

de quelque soulagement. Et il est certain qu'ils n'en pouvoient trouver d'autre, que dans l'obéissance de leurs familles, en la voyant soumise, non seulement à leur volonté, mais au moindre témoignage qu'ils en auroient donné; empressées à recevoir leurs graces, qui ne pouvoient consister que dans la communication d'eux-mêmes, parceque celle des autres biens n'étoit pas à leur usage.

OR il n'est personne qui ne conçoive que dans un tel cas, il ne fût presque impraticable que le mari & la femme demeurassent toute leur vie dans une ennuyeuse solitude, privés de tout commerce au dehors, & sans occupation intéressante au dedans. Il a donc falu qu'ils multipliasent leurs familles, & qu'ils en rendissent leur demeure agréable, afin de pouvoir supporter une vie dénuée d'ailleurs d'intrigues, de jeux, de spectacles, de repas, & de tous les amusements auxquels nous sacrifions la nôtre.

APRÈS cela, il seroit fort inutile de comparer l'innocence ou le mérite des deux sistèmes. Il est, & doit être hors de doute que le nôtre est le plus beau dans la spéculation, le plus méritoire dans la pratique, le plus utile par rapport

port au Salut ; puisqu'il est ordonné par le Maître & le Juge de nos actions. Mais il ne s'en fuit pas qu'il soit, ou le plus aisé dans l'usage, ou le plus commode à l'homme, ou le moins dangereux par rapport à la Société. Nous sommes obligés de courir, de vaquer, de chercher des plaisirs étrangers, de nous amuser d'objets séduisants, propres à nous dérober notre première attention. Hûreux s'ils n'enlevoient pas toute celle dont nous sommes capables ! En un mot, nos maximes sont préférables, mais nous nous dispensons de les suivre ; & c'est en vain que la pureté & la continence se présentent à nous sous la forme la plus gracieuse : les maximes des Musulmans sont plus simples & plus naturelles, & ils y sont attachés par un principe qui n'est point différent du nôtre ; puisque c'est toujours la Religion qui conduit les Chrétiens & les Musulmans par deux routes si extraordinairement opposées.

TEL a donc été le principe de Mahomed, conçu par rapport à l'usage commun de sa nation, par rapport à la paix & à la satisfaction essentielle de ce qu'il appelle un *homme* ; c'est-à-dire, le Chef, le Maître, le Dominateur de sa Famille.

Mais

Mais par raport à l'ordre, à la police, & à la domination des mœurs, qui doivent être l'objet de tout Législateur, il s'est, sans doute, très évidemment abusé : parceque le commandement de Dieu exige positivement la mortification de nôtre concupiscence, & la privation des plaisirs sensuels. Il resteroit à savoir, si l'extrême force de temperament dont il se piquoit, au dessus de tous ses contemporains, n'a pas contribué à la détermination de ces préceptes, ou si, en abolissant ceux du Christianisme à cet égard, il a eu en vûe tous les inconvéniens que nôtre Religion en ressent elle-même.

IL reste enfin, pour dernière observation des coutumes des Arabes antérieurs à l'âge de Mahomed, de dire quelque chose du motif qui a porté ce Législateur à convertir les Assemblées qui se faisoient autour du Temple de la Mecque, comme pour tenir lieu de Marchés publics, en un pèlerinage obligatoire pour tous les Musulmans ; lesquels sont obligés de s'y rendre en personne, ou par procureur, une fois au-moins en leur vie.

MAIS nous avons déjà vu que l'idée de la sainteté de ce Temple étoit une tra-

tradition généralement reçue dans le Païs: Tradition si ancienne, que l'on en raportoît l'origine aux premiers tems du monde, & si solide que l'introduction des idoles que l'on y avoit mises ne l'avoit point altérée. D'ailleurs Mahomed n'ignoroit pas que l'ancienne Religion des Juifs s'étoit proposée le Tabernacle de l'Alliance, & ensuite le Temple de Jérusalem comme des lieux d'élection; dans lesquels elle devoit avoir son siège principal, & même exclusif de tous les autres endroits du monde. Il imita, par rapport à la Mecque, ce que l'on ne peut pas douter que Dieu n'eût ordonné par rapport à Jérusalem. Néanmoins il paroît qu'il balançoit quelque tems dans la détermination du lieu où il devoit attacher le Culte & la devotion de ses nouveaux Profélytes.

ENSORTE que s'il eût pû espérer d'être maître de Jérusalem, il lui auroit apparemment donné la préférence. Mais enfin, la destinée lui ayant livré la ville de la Mecque & son Temple, lorsqu'il s'y attendoit le moins, il regarda cette faveur du Ciel comme la preuve du choix que Dieu en faisoit lui-même; & ne songea plus qu'à employer en cette occasion tous les avantages que la tra-

M

dition,

Mais par raport à l'ordre, à la police, & à la domination des mœurs, qui doivent être l'objet de tout Législateur, il s'est, sans doute, très évidemment abusé : parceque le commandement de Dieu exige positivement la mortification de notre concupiscence, & la privation des plaisirs sensuels. Il resteroit à savoir, si l'extrême force de temperament dont il se piquoit, au dessus de tous ses contemporains, n'a pas contribué à la détermination de ces préceptes, ou si, en abolissant ceux du Christianisme à cet égard, il a eu en vûe tous les inconvéniens que notre Religion en ressent elle-même.

IL reste enfin, pour dernière observation des coutumes des Arabes antérieurs à l'âge de Mahomed, de dire quelque chose du motif qui a porté ce Législateur à convertir les Assemblées qui se faisoient autour du Temple de la Mecque, comme pour tenir lieu de Marchés publics, en un pèlerinage obligatoire pour tous les Musulmans ; lesquels sont obligés de s'y rendre en personne, ou par procureur, une fois au-moins en leur vie.

MAIS nous avons déjà vu que l'idée de la sainteté de ce Temple étoit une tra-

tradition généralement reçue dans le Païs: Tradition si ancienne, que l'on en raportoit l'origine aux premiers tems du monde, & si solide que l'introduction des idoles que l'on y avoit mises ne l'avoit point alterée. D'ailleurs Mahomed n'ignoroit pas que l'ancienne Religion des Juifs s'étoit proposée le Tabernacle de l'Alliance, & ensuite le Temple de Jérusalem comme des lieux d'élection; dans lesquels elle devoit avoir son siège principal, & même exclusif de tous les autres endroits du monde. Il imita, par rapport à la Mecque, ce que l'on ne peut pas douter que Dieu n'eût ordonné par rapport à Jérusalem. Néanmoins il paroît qu'il balançoit quelque tems dans la détermination du lieu où il devoit attacher le Culte & la devotion de ses nouveaux Profélytes.

ENSORTE que s'il eût pu esperer d'être maître de Jérusalem, il lui auroit apparemment donné la préférence. Mais enfin, la destinée lui ayant livré la ville de la Mecque & son Temple, lorsqu'il s'y attendoit le moins, il regarda cette faveur du Ciel comme la preuve du choix que Dieu en faisoit lui-même; & ne songea plus qu'à employer en cette occasion tous les avantages que la tra-

M

dition,

dition, & la prévention des Arabes lui donnoient, pour y attacher un Culte qu'il ne prévoyoit peut-être pas alors devoir passer à d'autres Nations.



L A V I E

D E

M A M O M E D.**LIVRE SECOND;**

CONTENANT *la Généalogie, & la Vie de Mahomed jusqu'à la * premiere Egire; avec le détail des moyens qu'il a employez pour former une nouvelle Religion; pour s'en faire déclarer le Prophète; & pour se rendre Monarque de l'Arabie.*

MAHOMED, ou *Mohammed*, selon la meilleure maniere de prononcer son nom, choisi dans un peuple inconnu, & dans une famille ignorée d'une partie de sa na-

* Les Mahométans comptent deux Egires; celle cy arriva l'an 5. de la mission du Prophète.

tion ; fils unique du dernier enfant de cette famille, & abandonné dès son enfance par la mort prématurée de tous ses proches ; livré dès sa jeunesse à la dure condition de suivre perpétuellement un tuteur adonné à tous les exercices les plus violents, ou à servir les Marchands les plus avides & les plus intéressés : qui lui refuserent également toute espèce d'instruction ; ou ne l'occupèrent pendant un tems si précieux qu'à la conduite de leurs équipages, & de leurs chameaux : tel, enfin, qu'il semble que c'est proprement à son sujet, que l'on peut imaginer qu'il plait quelque-fois à DIEU d'humilier & de confondre les admirateurs de la sagesse humaine par une apparente folie, dont on n'auroit jamais l'idée sans le succès des événemens. Ce MAHOMED est celui duquel DIEU, dispensateur absolu de tout ce qui s'exécute dans la Nature & dans l'ordre de ses mouvemens, a voulu se servir.

PREMIEREMENT, pour faire perir, & pour confondre les mauvais Chrétiens de l'Orient, qui desoloient la Religion par leurs disputes, & leurs animosités réciproques : abandonnant ce qu'il y a d'essentiel au Christianisme pour s'attacher à des questions impénétrables à la
la

la curiosité des hommes, ou se plonger dans la superstition. Secondement, pour renverser tous les trophées des Romains, & des Grecs ; abolir leur gloire, leur arracher ces délicieuses contrées de la Sirie, & de l'Egipte ; qui soutenoient autant leur orgueil qu'elles servoient à leur avarice, & à leurs plaisirs ; pour leur ôter aussi la possession de ces lieux consacrez par le séjour du MESSIE, par ses prédications, & par ses miracles : desquels ils abusoient pour fomentier des dévotions pueriles, & pour détruire le véritable esprit de la Religion. Troisièmement, pour soumettre les Persans, leur enlever les honneurs qu'ils possédoient depuis tant de Siècles, & les punir des misères qu'ils avoient autrefois causées aux victimes de leur ambition. Enfin, pour porter la connoissance de l'unité de DIEU depuis l'Inde jusqu'à l'Espagne, & y détruire tout autre culte que le sien. Effets prodigieux ! & qui se rapportent mal à l'idée que l'on nous donne du même Mahomed ; comme d'un imposteur haïssable & malin, également rempli de défauts dans le corps & dans l'esprit ; & tel que ses accès d'épilepsie, qui naturellement ne doivent servir qu'à redoubler l'horreur de sa personne, ont été ménagés, & employés à augmenter son

tion ; fils unique du dernier enfant de cette famille, & abandonné dès son enfance par la mort prématurée de tous ses proches ; livré dès sa jeunesse à la dure condition de suivre perpétuellement un tuteur adonné à tous les exercices les plus violents, ou à servir les Marchands les plus avides & les plus intéressés : qui lui refuserent également toute espèce d'instruction ; ou ne l'occupèrent pendant un tems si précieux qu'à la conduite de leurs équipages, & de leurs chameaux : tel, enfin, qu'il semble que c'est proprement à son sujet, que l'on peut imaginer qu'il plait quelque-fois à DIEU d'humilier & de confondre les admirateurs de la sagesse humaine par une apparente folie, dont on n'auroit jamais l'idée sans le succès des événemens. Ce MAHOMED est celui duquel DIEU, dispensateur absolu de tout ce qui s'exécute dans la Nature & dans l'ordre de ses mouvemens, a voulu se servir.

PREMIEREMENT, pour faire perir, & pour confondre les mauvais Chrétiens de l'Orient, qui desoloient la Religion par leurs disputes, & leurs animosités réciproques : abandonnant ce qu'il y a d'essentiel au Christianisme pour s'attacher à des questions impénétrables à la
la

la curiosité des hommes, ou se plonger dans la superstition. Secondement, pour renverser tous les trophées des Romains, & des Grecs ; abolir leur gloire, leur arracher ces délicieuses contrées de la Sirie, & de l'Egipte ; qui souvenoient autant leur orgueil qu'elles servoient à leur avarice, & à leurs plaisirs ; pour leur ôter aussi la possession de ces lieux consacrez par le séjour du MESSIE, par ses prédications, & par ses miracles : desquels ils abusoient pour fomenteur des dévotions pueriles, & pour détruire le véritable esprit de la Religion. Troisièmement, pour soumettre les Persans, leur enlever les honneurs qu'ils possédoient depuis tant de Siècles, & les punir des misères qu'ils avoient autrefois causées aux victimes de leur ambition. Enfin, pour porter la connoissance de l'unité de DIEU depuis l'Inde jusqu'à l'Espagne, & y détruire tout autre culte que le sien. Effets prodigieux ! & qui se rapportent mal à l'idée que l'on nous donne du même Mahomed ; comme d'un imposteur haïssable & malin, également rempli de défauts dans le corps & dans l'esprit ; & tel que ses accès d'épilepsie, qui naturellement ne doivent servir qu'à redoubler l'horreur de sa personne, ont été ménagés, & employez à augmenter son

déguisement, & à tromper les témoins les plus proches de sa conduite.

UN Savant Anglois, touché comme je le suis, de la singularité de l'histoire Arabe, vient de donner au Public un abrégé du règne des premiers Successeurs de Mahomed. Il se plaint dans la Préface de son second volume, que le succès de son Ouvrage n'a pas répondu aux esperances dont il s'étoit flaté, à cause de l'indisposition générale des lecteurs. Quels hommes étoient donc les Arabes de ce tems-là, demandet-on à M. Okley? Etoient-ils tous enchantez, ou enchanteurs? le sang des Romains & des Grecs & celui des Persans s'étoit-il soudainement glacé dans leurs veines? Ne restoit-il plus d'idée de Religion, ni de doctrine? En un mot, les sentimens les plus naturels que l'on peut avoir pour sa propre défense, & celle de la Patrie, disparoissoient-ils à la simple vûë de ces hommes extraordinaires? S'il répondoit à ces questions en justifiant les faits Historiques par les autorités qui les rendent ordinairement incontestables; s'il parloit des talens dont la Nature avoit comblé la personne de ce Mahomed; s'il relevoit le courage, & la capacité des Généraux & des Ministres qu'il avoit lui-même for-

formez ; s'il représentoit l'entouffiasme, & le Fanatisme dont la Nation entiere se trouvoit possédée, au sujet d'une Religion qu'elle croïoit la plus ancienne, qu'elle trouvoit la plus simple, ou la plus intelligible, & qui étoit renouvelée dans un tems où le Christianisme n'étoit plus entendu, de ceux mêmes qui le professoient : On retorquoit aussi-tôt contre lui l'idée d'une imposture manifeste, tramée par un homme vil ; soutenue par quelque heureux succès, malgré les défauts naturels de son auteur, malgré son éducation dans la servitude, & malgré les attaques d'une épilepsie habituelle, capable toute seule d'abrutir l'homme le plus sensé, & le plus courageux.

Mr. OKLEY auroit certainement pu répondre à de telles objections : que supposant la vérité des faits, incontestez, & incontestables, selon l'esprit de démonstration propre à l'Histoire, il s'en suit ; ou que les talens naturels des auteurs d'une telle imposture en ont facilité le succès ; ou que la suprême Providence en a disposé par la voye des miracles. Conséquence si contraire à la conduite juste & sage que l'on doit supposer être essentielle à la Divinité, qu'il n'est point de conjoncture, ni de disposition na-

turelle, propre à produire de tels événemens, qu'il ne faille plutôt accorder, que de recourir à la faveur des miracles, dispensez pour autoriser le mensonge. Cependant l'impression de ces discours publics a été si puissante sur l'esprit d'un Ecclésiastique, tel que Mr. Okley, qu'il n'a pas jugé devoir entreprendre d'écrire la vie particulière de Mahomed; se rapportant à celle qu'en a donné, M. Prideaux; lequel, quoique Historien très judicieux, n'a pas cru devoir se départir de l'idée commune, qui fait de ce Prophète prétendu, un imposteur aussi ignorant que méprisable; & qui n' imagine dans cette imposture d'autre artifice, pour séduire les hommes que de leur permettre la pluralité des femmes, & de leur promettre un Paradis où ils en auroient en abondance. Mais à parler naturellement, & véritablement d'une telle fiction, dont on a vu le principe dans le livre précédent, c'est mal connoître l'homme, ou pour mieux dire c'est donner trop peu de ressorts à sa nature, que d'imaginer que la seule passion de l'incontinence aît pû produire un ouvrage aussi grand, & aussi solide que le Culte Musulman.

A-la-bonne-heure que l'on fasse consister aujourd'hui le Héroïsme Chrétien
dans

dans l'abstinence des plaisirs, & même dans les incommoditez du corps: alla-bonne-heure que l'on n'établisse plus la pénitence, dans le changement de l'esprit & du coeur, mais dans la peine & l'affliction des membres d'un corps; qui ayant été créé sensible, desire nécessairement le plaisir par la même raison qui lui fait craindre la douleur: il sera toujours vrai de dire que la permission, ou l'esperance d'user à discrétion de cette espèce de plaisir, ne sont point, & n'ont jamais été des motifs suffisans pour causer un renversement général dans le Monde par principe de Religion. Le dessein de répandre une Doctrine commode, n'a jamais porté personne à l'entousiasme: au contraire, on se pique, on se passionne pour l'amour intellectuel d'un objet invisible. Le zèle de lui procurer quelque sorte d'adoration nouvelle, l'ardeur de combattre une doctrine que l'on imagine fausse, & sur-tout l'imagination des sens impétueux, que le commun des hommes prend pour ces objets inconnus, sont les ressorts effectifs des mouvements religieux qui ont si souvent ébranlé la constitution du Monde, & ceux mêmes qui ont conduit les Arabes dont nous parlons.

A la vérité, il a falu les persuader, & les enyvrer, pour ainsi dire, d'une Doctrine ; les intéresser par l'esperance & par la crainte ; les flater par l'idée d'une premiere vérité confiée à la sagesse de leurs Peres, pour la faire passer à leurs enfans, mais que les soins dont la vie est remplie, & la distraction naturelle des hommes ont souvent fait échaper à leur souvenir, desorte qu'il a été nécessaire que la bonté de DIEU suscitât de tems en tems des Ministres particuliers pour y rappeler les hommes, qui s'écartent si aisément des voyes simples de la vérité. Il a falu principalement les convaincre de la vocation spéciale de MAHOMED pour la même fin : ce qui n'a pas été si difficile dans la conjoncture de cet événement.

Alors les Ethiopiens, & les Persans ; (les uns Chrétiens, & les autres Mages, avoient envahi différentes parties de l'Arabie, pendant que les Grecs, ou les Romains s'efforcoient d'en faire autant d'un autre côté ; & que les Juifs avoient pénétré dans le coeur du Pays, ainsi qu'on l'a vû dans le Livre précédent. Or comme tous ces differens peuples faisoient également tous leurs efforts pour introduire leur Religion en Arabie ; ce qui tendoit manifestement à détruire
toutes

toutes les anciennes traditions, & les notions communément reçues: Mahomed, qui en entreprit la déffense, & qui fut les conserver en les faisant entrer dans son nouveau sistème, avec plusieurs dogmes juifs & chrétiens, se concilia bien mieux les esprits qu'aucune autre Secte ne le pouvoit faire. Mais croit-on aisément que la persuasion d'une Nation toute entiere, soutenue sur-tout par une valeur qui a soumis une si grande partie du Monde, dans un si petit nombre d'années, soit, ou puisse être l'ouvrage d'un homme dépourvû de tous talens, hors celui de l'artifice; dont tout l'effort se réduit pourtant à avoir permis la pluralité des femmes? Ne juge-t'-on pas plutôt que cette permission, & l'esperance qu'il a donnée aux hommes d'en avoir d'autres après la résurrection, est, ou l'effet de sa prévention particuliere en faveur du Sexe, ou une conséquence de l'égard que tout Législateur raisonnable doit avoir pour les coutûmes particulieres & populaires, quand elles ne blessent pas le Droit naturel?

ON n'imagine qu'à peine combien les hommes sont injustes dans l'animosité & la passion avec lesquelles ils condamnent ce qui n'est pas conforme à leurs préjugés;

gez, & dans le zèle qu'ils ont pour soutenir des usages, dont tout le mérite, & l'estime ne sont souvent fondez que sur l'habitude que l'on a de les pratiquer. A juger par nôtre constitution générale, il sembleroit que nos idées, & nos opinions devroient être toujours pareilles chez toutes les Nations. Nous n'avons qu'une même voye pour aquerir des connoissances, qui est celle de la perception des objets, jointe à la faculté qu'ont tous les esprits d'en comparer diversement les idées, de les diviser, & les composer à leur volonté. Il y a plus, car puisque les objets sont à peu près les mêmes dans toutes les parties de la Terre, & que les appetits naturels sont conséquents de l'organization commune à tous les hommes; il en devroit suivre une sensation pareille par raport aux mêmes objets, s'il n'étoit encore plus véritable, que toute sensation n'étant qu'une affection passive de la substance qui la ressent, elle ne peut jamais devenir une forme universelle & active, dont on puisse présumer que l'effet soit toujours semblable. C'est-pourquoi nous éprouvons nous mêmes qu'un objet ne fait pas toujours la même impression sur nôtre sentiment; & que nous en sommes diversement touchez selon nôtre dif-

disposition : sans compter l'incertitude où nous sommes sur le sentiment d'autrui, qui peut avoir sur les couleurs, les sons, les faveurs des idées toutes différentes des nôtres, & convenir néanmoins avec nous dans la maniere de les exprimer. Il arrive de-là que nos idées personnelles n'ont pour l'ordinaire ni relation ni connexité avec celles des autres, qu'autant qu'on les prend par imitation : ce qui ne peut arriver que dans les Sociétés où l'usage d'une même langue fait que l'on s'approprie réciproquement des passions & des sentimens que l'on n'auroit jamais ressentis si l'on avoit été privé d'exemples. Mais cette mécanique, qui fait pleurer ou rire les enfans à la discrétion de leurs nourrices, est commune à tous les âges, & dans les trois états de la vie. Elle ne nous présente rien de sensible qu'une triste image de la foiblesse de notre constitution, laquelle, au défaut d'un sentiment propre, se soumet à celui des autres. Il suit néanmoins de cette observation, que les notions éloignées, ou séparées par la diversité du langage, ne sont point exposées à cette imitation réciproque d'idées, de sentimens, & de passions : Desorte que n'ayant que les premières perceptions de communes, elles ignorent respectivement

ment les conclusions que chacune d'elles en peut tirer ; lesquelles conclusions, diversement combinées, ou composées, produisent des sensations, des mœurs, & des usages plus differents que ne le peuvent être les habits ou les traits de la phisionomie.

NE soyons donc plus étonnez, nous qui recevons une Révélation surnaturelle pour règle de nos connoissances, de nôtre foi, & de nôtre justice : (Révélation proposée comme l'unique remède à la corruption de la nature, & à l'ignorance où le péché nous a plongés,) de trouver à l'autre bout du Monde, des Chinois ; lesquels privez de ce secours, ne connoissent que ce qu'ils voyent, & ne sçachant raisonner que sur ce qui leur est sensible, donnent à la puissance de la Matière tous les effets que nous attribuons à la Nature spirituelle, dont ils rejettent l'existence & la possibilité. Ils sont aveugles, & peut-être opiniâtres : mais ils sont tels depuis 4. à 5. mille ans : & leur ignorance, ou entêtement, n'a privé leur Etat politique d'aucun de ces merveilleux avantages que l'homme raisonnable espere, & doit tirer naturellement de la Société ; commoditez, abondance, pratique des Arts nécessaires, études, tranquillité, sûreté.

Et

Et par la même raison, ne nous prévenons pas contre les Arabes, situez à la demie distance des premiers ; lesquels plus éclairez qu'eux, (en conséquence de l'ancienne institution de leurs Peres, qui leur a fait connoître qu'il est un DIEU, unique, parfait dans son essence, infini dans son pouvoir, Créateur bien faisant de tout ce qui existe hors Lui, juste Rémunérateur du bien & du mal ; & qui veut être craint, & aimé de ceux qui sont capables de le connoître ;) mais aussi plus défiants que nous ne le sommes du côté des progrès que la crédulité peut faire sous la forme de la piété, n'ont point voulu confondre une doctrine si magnifique, & si vraie avec de simples opinions doctorales.

ILs n'ont point imaginé que l'affliction de la nature, & la privation continue du plaisir fût un hommage de la créature envers son Auteur, qui l'auroit aisément privée des sensations agréables, s'il en avoit condamné l'usage. Ils n'ont point crû non plus que les Prophètes, (dont ils reconnoissent la mission nécessaire, comme on l'a déjà dit, pour réveiller des notions intellectuelles qui se dissipent si facilement parmi les distractions & les occupations mondaines,) fussent envoyez pour enseigner des doctrines

trines nouvelles, ou misterieuses, ou sujettes à contestations. Ils n'admettent point de différentes oéonomies dans la manifestation de la sagesse de DIEU. Ils veulent, enfin, que ce qui est aujourd'hui reconnu vrai, l'ait été dès le commencement du Monde; & que les obligations d'un fidèle n'ayent jamais changé.

VOILA de part & d'autre des principes bien éloignez des nôtres: dans lesquels nous ne pouvons remarquer que le simple progrès du raisonnement humain abandonné à lui même, ou privé du secours de la pleine Révélation. Les Arabes, qui tiennent le milieu entre les Chinois & nous, se fondent, comme on l'a vû, sur leurs traditions paternelles; qui paroissent leur avoir conservé la mémoire de la Création du Monde, celle du Déluge, & des autres premiers événemens qui servent à établir la foi d'un DIEU invisible, & la crainte de ses jugemens. Mais cette mémoire ne donne aucune règle particuliere aux mœurs, par rapport à la continence, ou à la mortification des sens. Elle ne s'applique qu'à la justice respectueuse, sans laquelle il n'y auroit point de Société; ni pareillement ne donne aucune connoissance intellectuelle, sinon la simple croyance qu'il

qu'il y a des Anges, Ministres particuliers de la volonté de Dieu, desquels ils ignorent cependant l'état, & la nature. Ces idées comparées à celles que nous tenons de la grace, & de la Révélation, ou qui en sont les conséquences les plus justes & les plus nécessaires que de grands Théologiens en aient pû tirer, ne nous paroissent que des atômes de connoissances. Toutefois, on n'en sauroit conclure que pour remuer des hommes imbus de telles opinions, Mahomed n'a eû autre chose à faire qu'à lacher la bride à leur incontinence dans cette vie, & à leur promettre des femmes toutes neuves dans l'éternité. Ce raisonnement est manifestement faux : puisqu'il suppose qu'avant la mission de ce prétendu Prophète, l'Arabie n'avoit point connu la pluralité des femmes ; ni que l'Orient entier ne l'avoit point pratiquée : ce qui est contraire à la vérité & à la notoriété la plus certaine dans ce fait.

REVENONS donc à dire que chaque Nation a ses usages consacrés par l'habitude, & qu'ils sont indépendans des notions, & des coutumes différentes que d'autres Peuples ont sur un même sujet. Ainsi, que chacun d'eux, se persuadant avoir suivi les meilleures

N

con-

conséquences qu'ils pouvoient tirer des principes à eux connus, à établi la Religion, les loix politiques, & la forme de Société qui leur sont particulieres. Desorte que les Chinois dans une certaine étendue de connoissances ; les Arabes dans une autre ; & les Chrétiens dans la lumiere parfaite de la Révélation, n'ont chacun, de leur part, pu tirer de meilleures conclusions de leurs principes que celles qu'ils ont suivies. Cette raison nous doit porter. 1°. A respecter mutuellement les coutûmes de chaque Contrée. 2°. A desirer l'instruction de ceux qui s'abusent de bonne foi. 3°. A plaindre ceux sur qui le pouvoir du préjugé l'emporte sur la clarté des lumieres qu'ils pouvoient aquerir. 4°. A ne point imaginer de faux principes pour calomnier les événemens qui sont contraires à nos idées, & dont nous voudrions nier la vérité. 5°. A reconnoître dans la personne de Mahomed lui-même, que tout homme qui projette d'aussi grandes choses, & qui les exécute avec tant de succès, dans la Religion comme dans la Politique, n'a jamais pu être un sujet méprisable par ses défauts naturels. Le bon sens nous porte au contraire à juger, que s'il a été un Impositeur, il a dû posséder d'ailleurs tant de

*Prouver si peut le fait dans le sujet est
long roman 22*

MAHOMED. 179

de qualitez superieures pour en imposer aux autres hommes, pour les entrainer dans ses sentimens, & pour les assujétir, que sa fraude a toujours eû les apparences d'une entiere vérité, du moins par raport à ceux qu'il a séduits. Au lieu qu'en le dépouillant arbitrairement des talens qui peuvent avoir favorisé ses succès, dans la seule vûe de contenter un sentiment de haine, que tout Chrétien peut, à la vérité, justement concevoir contre le plus grand ennemi de sa Religion; (quoique dans le fond ces qualitez ou talens n'interessent en aucune maniere le Christianisme, puisqu'il s'agit d'un homme mort il y a plus de mille ans,) il faudra reconnoître que cette vengeance réduit nôtre raisonnement à l'ablude; puisque si la fortune de ce personnage s'est faite sans moyens naturels, le succès n'en peut être qu'à Dieu, que les Impies accuseront d'avoir induit en erreur une moitié du Monde, & détruit violemment sa propre Révélation.

C E Mahomed, à la naissance duquel il semble, selon les Auteurs Arabes, que toute la Nation étoit préparée; qu'elle l'attendoit même avec ardeur depuis plusieurs siècles, (selon l'étimologie de son nom, qui exprime le désiré

des Peuples,) & qui en devoit être aussi le secours, & le Consolateur suivant une autre interprétation ; naquit à la Mecque l'an de JESUS CHRIST D.LXXI. le XLII. du Règne de *Cofrou*, Roi de Perse, duquel il a été parlé cy devant, & qui étoit fils de *Cobad* le Manichéen. *Amrou*, fils de *Hend*, régnoit sur les Arabes de *Gassouan*, depuis huit mois seulement, & l'on comptoit par toute l'Asie l'an 881. de la victoire remportée à *Arbelles* par Alexandre sur Darius. Epoque donnée par Emalcin, mais qui convient beaucoup mieux à l'Ere des Séleucides, ou à la mort d'Alexandre qu'à sa victoire. Cette naissance arriva à la pointe de l'aurore du lundi 8. jour du mois Rabié premier, qui revient exactement au 9. d'avril de la même année 571 : de JESUS CHRIST. Mais quoique Mahomed reconnoisse lui même avoir vécu parmi son Peuple, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de 40. ans, sans aucune distinction particuliere, & par conséquent sans aucun don surnaturel qui aît pû attirer l'attention : cependant le zèle des devots de fantaisie & de passion, qui ne sauroit se contenter de la simplicité des voyes communes, n'a pu s'empêcher d'imaginer plusieurs circonstances qu'ils prétendent avoir signalé

nalé cette naissance, & l'avoir annoncée au Ciel, & à la terre.

EMINAH, mere de Mahomed, étoit veuve depuis deux mois quand elle mit au Monde cet enfant; desorte qu' *Abdol-Motalleb* son ayeul paternel, fut obligé de prendre soin du fils, & de la mere, & de soutenir leur pauvreté, parceque tout leur bien ne consistoit qu'en quelques bestiaux dont toute la famille tiroit sa subsistance. On ne laissa pas de pourvoir cet enfant d'une nourrice, qui fut *Halimah* native de *Saad*, habitation dans le desert, où il fut élevé jusqu'à six ans; auquel tems elle le rendit à sa mere. Mais avant de nous engager plus avant dans ce récit, il est nécessaire de faire connoître la famille de cet illustre Enfant; non pas tant par raport à son origine, que pour l'intelligence de l'Histoire, afin de pouvoir juger, par les differens degrez de sa parenté ou affinité, des motifs qui ont donné lieu à l'élévation de divers personnages pendant sa vie, & après sa mort.

MAHOMED étoit certainement de de la Tribu de *Coraisb*, propriétaire de la Ville de Mecque, & gardienne du Temple qui s'y voit encore. Dans cette Tribu ou distinguoit la filiation de
Ha-

Hafchem, comme un race particulière consacrée à la piété ; & dans cette filiation le vieil *Abdol-Motalleb*, Pere de douze fils, tous animez d'un zèle particulier pour la gloire & la réputation de la sainte maison. *Abdollah*, Pere de Mahomed, se trouva le dernier de ces douze fils, & fut consacré, dès sa naissance, par un nom qui signifie spécialement le *Service de Dieu* ; ce qui le porta pendant toute sa vie à s'appliquer au Ministère de la *Caaba*, sans reconnoître néanmoins l'abus des idoles qui la profanoient. *E-minah*, sa femme, n'eut pas d'autre objet dans sa dévotion ; & ce fut dans la suite un regret bien sensible à leur fils, lorsque, parvenu à la connoissance de la vérité, & pensant à l'erreur de ceux qui lui avoient donné la vie, (d'où suivait l'incertitude de leur salut,) il ne se consoloit qu'après avoir versé un torrent de larmes sur leurs sépultures. On remarque toutefois qu'il s'attendrissoit davantage à la mémoire de sa mere, qu'il avoit connue dans son enfance ; au lieu qu'il avoit perdu son Pere avant que de naître. Au-reste, l'on prétend que la réputation d'*Abdol-Motalleb* étoit si grande dans la Province de l'Hégias, & que les idées populaires y étoient si fortes touchant les événemens prochains,

que

que sur les bruits que certains Juifs en avoient répandus dans le Païs, une Reine de Sirie, (ce qui ne peut s'entendre que de quelque Princesse de Gassouan, alliée des Romains,) lui fit demander son alliance, avec des offres avantageux tant pour sa personne, que pour celui de ses enfans qu'il lui donneroit pour époux. Mais ce Vieillard, peu sensible au faste & à l'ambition, préfera son Desert & l'innocence de la vie champêtre aux appas d'une fortune plus élevée. Il crut que si les Décrets de DIEU avoient arrêté quelque chose en faveur de sa famille, il en mériteroit bien moins l'exécution par un changement de conduite, que par la continuation de celle qu'il devoit juger lui avoir été agréable, puisqu'il la vouloit recompenser. Ainsi, résolu de ne se point détourner de sa simplicité accoutumée, il maria le dernier de ses enfans à Eminah, fille de *Vabeb*, l'un des fils de son Ayeul *Abdomonaph*.

LE célèbre NOUSCHIRVAN, Roi de Perse, étant alors venu dans l'Yemen pour y assurer la paix & la tranquillité des habitans, voulut voir ce Vieillard vénérable, âgé de plus de cent ans; & recevoir de sa bouche même les conseils qu'il le croyoit en état de donner pour

l'avantage de la Nation Arabe. *Abdol-Motalleb* se rendit à son invitation, & entreprit un long voyage pour joindre ce Prince, dans le desir qu'il eut, de son côté, de voir un Monarque si renommé par sa sagesse, & sa bonne intention. Il lui fit présent de quelques chevaux rares, & l'on dit qu'il refusa l'or que le Persan lui offrit en récompense. Mais quelques-uns de ses enfans, surpris par l'éclat d'une Cour superbe, auroient été tentez de s'y attacher, si le Pere ne les en eût détourné; en leur représentant les avantages de la liberté, qu'ils alloient sacrifier, ou à de vaines esperances, ou même, en cas de succès, à des inquiétudes certaines inséparables de la vie de la Cour.

MAIS, qu'auroit dit, ou pensé, & le Prince, & le Vieillard, lors qu'ils s'entretenoient des moyens d'établir la prospérité du Païs, si le Livre du Destin leur eût été présenté, & qu'ils eussent pû découvrir la fin si prochaine de l'Empire des Persans; qui alloit être détruit par le plus foible rejetton de ce vieux Arabe, duquel les jeunes Courtisans faisoient apparemment peu de cas.

VENONS, enfin, à la Généalogie certaine & reconnue de ce Prophète si renommé,

nommé, de Destructeur de tant d'Empires & Royaumes, duquel, quand l'origine pourroit être douteuse, il n'est personne qui ne dût tirer autant de gloire d'être sorti de son sang que de celui des Césars, ou d'Alexandre.

IL descendoit en ligne directe du Patriarche *Abraham* connu des Crêtiens, ainsi que des Arabes, & des Juifs, pour avoir été le Pere de deux Nations; choisies pour differents desseins de la Providence: & en descendoit par *Ismael*, lequel, quoique fils de sa servante, a conservé & joui de l'avantage de la primogéniture, & la transmis à sa Posterité. *Kedar* fut le fils d'*Ismael*, comme on le reconnoit par les filiations rapportées dans la Sainte Ecriture; & l'on ne sauroit douter qu'il n'ait communiqué son nom à la plus grande partie de l'Arabie Pétrée, ainsi que les Pseaumes le témoignent. *Kedar* fut Pere de *Hamal*; celui-cy de *Nobet*. *Nobet* eut pour fils *Salaman*, Pere d'*Homaisa*, duquel naquit *Alyasa*, qui devint Pere d'*Odad*, Pere d'*Odd*, qui engendra *Adnan*, célèbre pour sa singuliere beauté, ou, selon l'expression des Arabes, pour la structure excellente de son corps. Ce fut de son tems que la Nation Arabe fixa & déterminâ la règle qui devoit être observée pour la conservation
des

des Généalogies, afin de maintenir la distinction des tribus & des familles qui les composoient. Cet espace contient onze Générations en comptant *Abraham* pour la première tête, & *Ednan* pour la dernière. Le second espace en contient dix jusqu'à *Phaër*, dit *Koreis*, qui a été l'auteur d'une Tribu particulière. *Ednan* fut Pere de *Moad*, homme guerrier, ennemi déclaré des Juifs, qu'il assujettit comme on le voit au Livre des *Juges*, où la servitude du Peuple d'Israël est rapportée aux Madianites. Il fut Pere de *Nizar* autre guerrier, dont l'étendart est encore gardé au Temple de la Mecque, qui dès ce tems-là étoit regardé comme le principal sanctuaire de l'Arabie, & de lieu de sûreté pour tous les dépôts publics. *Nizar* devint Pere de *Modbar*, lequel engendra *Elias*, Pere de *Medrika*, qui l'a été de *Chazaïma*, duquel est sorti *Kenana*, Pere de *Nodbar*, dont le fils *Malec*, renouvella dans sa famille la lumière Prophétique, qui le rendit très fameux pendant sa vie, dont la durée se rapporte au tems de *Josaphat* Roi de Juda.

QUANT à cette lumière Prophétique, dont il est à propos de donner la définition, pour l'intelligence de ce qui doit suivre: & parceque les Musulmans

mans l'ont en singuliere vénération ; ils en expliquent ainsi la nature, & les propriétés. Ils disent que c'est un témoignage interieur, qui rapelle constamment l'homme au plus parfait usage de sa raison, d'où il acquiert une habitude de prudence, & de sagacité qui lui découvre souvent l'avenir, & même le fond des coeurs de ceux qui lui parlent. Ils prétendent que cette lumiere fut communiquée à *Adam*, après sa pénitence ; & que depuis elle a passé, non seulement à tous les Prophètes, mais encore à plusieurs hommes sages & courageux, qui se sont rendus recommandables par leur piété. Ils ajoutent, enfin, que quoi qu'il faille la distinguer du don de Prophétie ; entant que celui-cy consiste proprement dans une Mission extraordinaire, pour annoncer aux hommes des vérités anciennes qu'ils ne connoissent plus, & qu'ils négligent ; (auquel sens ils tiennent que Mahomed a été & sera le dernier des Prophètes) cette lumiere prophétique ne s'éteindra pourtant jamais totalement parmi les hommes, afin qu'ils aient toujours des exemples qui puissent servir à leur correction. Le mal est qu'après ces grands éloges de la lumiere Prophétique ; le Peuple grossier y fait participer jusqu'aux insensés ;

sez ; prétendant que, malgré l'aliénation de leur esprit, ils n'en sont que plus propres à pénétrer les choses cachées, par un entousiasme où il entre moins de préjugé qu'en ceux qui peuvent user de leur raison.

APRÈS cette digression nécessaire, il en faut revenir à la Généalogie que nous avons interrompue en la personne de *Malech* Pere de *Phaer*, surnommé *Koreis*, duquel la Tribu entiere des *Koreishites* a pris le nom, & reçu la propriété de la ville de la Mecque, & la garde du Temple, qui leur fut conservée par Mahomed. C'est en la personne de *Phaer*, que finissent les dix générations qui sont comptées depuis *Ednan*. L'on en compte pareillement dix autres depuis ce même *Phaer* jusqu'à *Abdol-Mottaleb* ayeul de Mahomed. Mais comme celles-ci sont embarrassées de plusieurs filiations, & de différentes branches, dont l'explication est absolument nécessaire pour l'intelligence de la parenté du Prophète, il faudra entrer dans un détail plus étendu que le précédent.

PHAER fut Pere de *Galib*, qualifié du titre de Roi dans les ouvrages de Chymie qu'il a laissez, & qui sont en grande réputation, depuis que les Traductions
en

en langue vulgaire les ont mis entre nos mains. *Galib* fut Pere de *Lowa*; & celui ci le devint de *Kaab* en la personne duquel la généalogie commence à se partager. *Amrou*, l'un de ses enfans, a été la tige dont est sorti, à la quatrième génération, *Abubeker*, surnommé le *Jusse*, beau-pere de Mahomed, & premier Calife. Un autre fils du même *Kaab* fut *Adi*, duquel, à la huitième génération sont sortis *Omar* & *Zeid*, tous deux enfans d'*Alchattab*. *Omar*, après avoir été long-tems ennemi du Prophète, en devint l'appuy, ou le Protecteur le plus illustre, puisqu'il a été l'organe, & l'auteur des plus importantes conquêtes des Musulmans. Un autre fils de *Kaab* a été *Morrhah* Pere de *Kelab*, dont le fils nommé *Kassi*, a pareillement fait deux branches. De la premiere, sortie d'*Abdolazi* sont venus à la cinquième génération, *Obidallah* & *Abdollah* enfans de *Zuber*, deux des plus illustres Chefs des premiers Musulmans. *Abdomenaf*, Chef de la seconde branche, mais qui avoit le droit de primogéniture, a de son côté fait trois branches. Celle de *Vakeb* Pere d'*Eminah* mere du Prophète : Celle d'*Abdoschems* qui en produit deux autres; savoir celle de *Rebiab* Pere de deux filles, *Arwi*, mere du

du Calife *Othman*, & *Hendab* mere du Calife *Mohaviab*; & celle d'*Omiab* pere d'*Abalas* & de *Haleb*; dont le premier a engendré *Afan*, pere du Calife *Othman*, & le second a produit *Abusophian*, pere du Calife *Moaviab*, Chef des *Ommiades*, & destructeur impitoyable de la famille du Prophète.

HASCHEM, aîné des enfans d'*Abdomenaf*, & celui duquel la famille de Mahomed a pris sa distinction, a fait deux Branches. Celle d'*Afed*, duquel étoit sortie *Phatime* mere d'*Ali*, IV. Calife & gendre de Mahomed; & celle d'*Abdol-Motalleb*, qui est ce renommé vieillard duquel nous avons ci devant parlé, qui fut pere de douze fils, illustres dans l'Histoire des Califes, & ayeul de Mahomed, fils du dernier des douze enfans. On prétend que ce Haschem a joui de la lumière prophétique; laquelle, après une longue interruption, il auroit fait revivre dans sa famille. On dit aussi qu'il condamnoit le culte des idoles, mais qu'il n'eut point assez d'autorité pour les détruire: ce grand ouvrage étant d'ailleurs réservé à sa posterité. Mais il est toujours certain qu'il se distingua entre ses contemporains par une piété solide, & par l'exercice de plusieurs vertus, dont la générosité & l'hospitalité

talité ont été celles qui lui ont procuré le plus d'amis, & le plus d'estime. Les Califes de la Maison d'*Abbas*, qui détruisirent à la fin les usurpateurs *Ommiades*, se faisoient tant d'honneur de sortir de ce vertueux Arabe, que lorsque *Abbulabas Saffah* eût occupé l'Empire, son premier ouvrage, ayant été la construction d'une ville superbe, (qu'il bâtit sur le rivage de l'Euphrate, & où il résolut de faire sa résidence, la déclarant Capitale de la Monarchie Musulmane;) il la nomma *Haschemiah* de nom de *Haschem*, qui étoit son Ayeul aussi-bien que celui de Mahomed; voulant en quelque sorte suppléer à la filiation directe, & marquer le droit que sa proximité du Prophète lui donnoit à l'Empire des Musulmans, & au premier Ministère de la Religion: pendant que les véritables descendans de Mahomed, occupez de la seule piété & détachez des vanitez, ne songeoient ni à l'Empire ni à ses richesses, ni à rien de ce qui détourne ordinairement les hommes du grand objet de leur salut. On ne fait point quelle a été la durée de la vie de *Haschem*, ni en quel tems il est mort; mais on fait qu'il a laissé une telle quantité d'enfans, qu'ils ont formé une espèce de

de division dans la Tribu des Koräïthites, tant par rapport à leur grand nombre, qu'à raison de leurs opinions particulieres touchant la Religion; parceque plusieurs d'entr'eux rejettoient & condamnoient les idoles, & que les autres les approuvoient en conséquence de leur ancien usage.

ABDOL-MOTALLEB, aîné des enfans de *Hafchem* eut * douze fils, comme je l'ai déjà remarqué. Le premier se nomme *Abutaleb*, le 2. *Hareth*, le 3. *Arecach*, le 4. *Aidar*, le 5. *Abougebet*, qui a été l'ennemi déclaré du Prophète; le 6. *Abbuabdallah*, le 7. *Abdubkaaba*, le 8. a été *Heran*, le 9. *Abbas*, tige de tous les Califes Abbassides; le 10. a été *Hamzah*, l'un des premiers Prosélytes à la foi Musulmane, & qui fut honoré de la garde de l'étendart du Prophète dans

* *Mr. Prideaux en compte treize, & dit que le pere de Mahomed étoit l'aîné; comme on peut le voir par l'énumération qu'il en fait, que j'ai cru devoir rapporter icy. Il (Abdol-Motalleb) eut 13. fils dont les noms étoient Abdollah, Hamza, All Abbas, Abutaleb, Abulaheb, Al-Gidack, Ab-Hareth, Jahel, Almo Kavar, Dorar, Al-Zobair, Kethan, & Abdolkaaba, L'aîné d'eux tous, Abdallah, ayant épousé Amena, fut par elle le pere de Mahomed &c. Vie de Mahomed, par M. PRIDEAUX D. en T. Amsterdam, M. DC, XCVIII. P. 6.*

la premiere guerre qu'il eut à soutenir contre les Koreishites. Le 11. a été *Zobeir*, pere d'Abdallah X. Calife, l'ennemi juré des Ommiades, lequel fut tué à la défense du Temple de la Mecque Enfin le 12. a été *Abdallah* pere du Prophète comme, nous l'avons déjà dit. Ainsi la généalogie entiere de Mahomed se trouve confirmée par trente & une générations, comptées depuis Abraham jusques à lui.

ABDOL-MOTALLEB mourut l'an 581. de JESUS CHRIST, le 11. de l'âge du Prophète, 4. ans après *Nouschiruan* Roi des Perses. Il étoit âgé de 112. ans; & comme il avoit imité la conduite & la vie des anciens Patriarches, il termina sa carrière, à leur exemple, par la bénédiction qu'il donna à ses enfans: dans les expressions de laquelle on voit qu'il proportionna ses souhaits au mérite de leur conduite, & en quelque sorte aux événemens suivans: ce qui en relève encore la singularité, pouvant être prise pour une espèce de Prophétie de ce qui devoit arriver à sa famille. Il souhaita à *Hareth*, le second de ses enfans, la jouissance des paturages, & celle des plus fertiles montagnes; ce qui fait, à la manière des Orientaux, une allusion

O sensible

ſenſible à la ſignification du nom *Harreth*. Il ſouhaita des richesses à *Abugebel*, & qu'il n'endurcît point ſon cœur à leur occaſion. Il dit à *Abbas* qu'il ſeroit Roi de ſes freres : promeſſe qui ſ'eſt accomplie dans ſa Poſterité, qui a poſſédé le Califat pendant près de 500. ans. Il promit à *Deran* le ſuccès du commerce qu'il feroit en la terre d'*Oman*. Il avertit *Hamza* des dangers de la guerre, & il y perit en effet. Il promit une grande fortune à *Zobeïr*, & lui recommanda de ne ſe point laiſſer corrompre par l'avarice. A ce ſujet l'Hiftorien remarque qu'*Abdalab*, fils de *Zobeïr*, ayant été élevé au Califat d'un conſentement unanime de toutes les Provinces de l'Arabie, il n'y eut que ſon avarice qui fit obſtacle à ſa fortune ; deſorte qu'il ſ'en eſt fait un Proverbe qui porte, *qu'il n'y a jamais eû d'homme brave qu'il n'ait été auſſi liberal, juſqu'à Abdallah fils de Zobeïr*. Il reſtoit encore l'aîné des fils à partager, lequel étoit *Abutaleb*, homme viſ, impétueux, amateur des chevaux, de la chafſe, & des exercices violents. Ce fut à lui, qu'*Abdo-Motalleb* confia le tréſor de ſa famille ; Mahomed fils unique, orphelin du dernier de ſes enfans : & il l'avertit que ſ'il le négligeoit, Dieu lui-même en prendroit ſoin. Il lui recommanda de
plus

plus la moderation, & la temperance, comme des vertus nécessaires pour perfectionner celles qu'il possédoit déjà. Cela dit, il mourut : & l'Histoire n'a point receuilli ce qu'il annonça à ses autres enfans, soit qu'ils fussent absens, soit qu'ils fussent morts avant lui, comme *Abdollah* pere de Mahomed.

REVENONS maintenant à cet enfant que nous avons laissé entre les mains de *Halimah* sa nourrice, & transporté, à cette occasion, hors du lieu de sa naissance pour y être élevé à la maniere des autres enfans. Sa mere *Eminah* vivoit dans le regret de la perte de son époux, & dans la confiance que le Ciel protégeroit le fils qu'il lui avoit laissé. Et à cette occasion les Historiens posterieurs, plus devots que les anciens, ou du moins plus féconds en suppositions pieuses, ont imaginé que cette veuve affligée avoit eû un si grand nombre de témoignages miraculeux de la future grandeur de Mahomed, qu'elle ne pouvoit ignorer qu'il ne fût destiné à changer l'état de l'Arabie & du Monde entier ; à rétablir le véritable Culte de la Divinité, & à éclairer tous les hommes par des instructions, & des loix oubliées depuis plusieurs siècles. Ils disent enfin,

avec une témérité insensée, que les arbres & les pierres qui se trouverent sur le passage de cet enfant, lorsque sa nourrice l'emportoit, le saluerent tous sur la route par des mouvemens de différentes espèces. Les arbres se courboient ; les rochers étoient agitez, ou se fendoient du haut en bas, pour lui témoigner leurs respects. Mais entre ces divers prodiges inventez, comme on vient de le dire ; lesquels, quoique hors de vraisemblance, sont rapportez par tant d'Auteurs, & crûs si généralement des Musulmans, qu'il est nécessaire d'en faire mention particuliere ; on convient que l'éducation de Mahomed chez sa nourrice fut extrêmement simple.

L'HISTOIRE de sa vie porte expressément que dès qu'il pût marcher, elle l'envoyoit tout nud, avec les autres enfans du lieu, à la suite des troupeaux communs du Village ; portant avec lui le peu de nourriture dont il avoit besoin pour quelques jours. On infère justement de-là qu'il couchoit, & vivoit à l'air, comme les autres enfans, sans aucune distinction, selon l'usage pratiqué en Arabie ; où on les accoutume dès cet âge tendre à supporter la chaleur sur la terre, & à se contenter d'une très-legere nourriture. Or un jour que l'enfant étoit

toit à la pâture des troupeaux, étant déjà de l'âge de 4. à 5. ans, *Helimab*, dormant sur sa natte dans sa hûte ordinaire, rêva que deux hommes inconnus s'étant saisis du petit Mahomed lui ouvroient le ventre, & en arrachioient le coeur. Son effroi, & son inquiétude furent grands à cette occasion. Toute-fois s'étant rassurée, comme on le peut faire au sujet d'une chimère conçue dans le sommeil, elle n'y pensoit plus, quand le jour venu elle apprit par la fuite de quelques enfans, revenus du troupeau pleins de terreur & de crainte, qu'il étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire à son nourrisson. Cette nouvelle l'engagea à se rendre elle-même dès le lendemain au troupeau ; où elle trouva le petit Mahomed en bonne santé. Cependant elle apprit, & des hommes qui gardoient le troupeau, & des enfans qui étoient restez, que Mahomed avoit été véritablement enlevé par des inconnus sur la Montagne voisine ; & que les enfans qui l'avoient suivi de loin lui avoient vu ouvrir le ventre avec un couteau brillant comme du feu : ce qui leur avoit fait une si grande peur, que les uns étoient retournés au village, & les autres avoient regagné le troupeau avec toute la vitesse possible. Elle interrogea donc

Mahomed lui-même sur ce qui lui étoit arrivé, & apprit de lui, quoi qu'avec beaucoup de peine, parce qu'il ne vouloit rien dire; que les hommes qui l'avoient pris, lui avoient dit qu'ils étoient des Anges envoyez pour lui ôter la racine du mal que tous les hommes apportent au Monde: Qu'à l'instant ils l'avoient couché sur le dos, lui avoient fendu l'estomac avec un couteau de feu; & qu'ayant pris son cœur, l'un des deux l'avoit tant pressé qu'il en étoit sorti quelques gouttes noires: Qu'ensuite ils l'avoient lavé de neige, & pesé dans une balance, d'abord contre dix autres cœurs, & ensuite contre cent, & qu'il s'étoit trouvé plus pesant. Que cela fait, ils avoient remis le cœur à sa place, & lui ayant refermé l'estomac, l'avoient redressé sur ses pieds: Qu'il avoit cru dormir pendant ce tems-là; cependant qu'il voyoit ce qu'ils faisoient, qu'il entendoit leurs paroles, & qu'il leur répondoit quand elles s'adrescoient à lui: Qu'étant remis sur ses pieds, l'un des Anges lui avoit montré le Ciel & la Terre, en lui disant; *Regarde; c'est un seul DIEU qui a fait tout cela, ne veux tu pas l'aimer & lui obéir?* Qu'ils l'avoient ensuite renvoyé au troupeau, lui commandant de ne point parler de ce qui

qui s'étoit passé, & de se souvenir tous les jours de DIEU, quand il regardoit le Ciel & la Terre.

LA nourrice extrêmement touchée d'un événement si singulier, & en appréhendant les suites, ramena peu après l'enfant à sa mere. *Eminab* ayant jugé nécessaire d'instruire *Abdol-Motalleb* de ce qui s'étoit passé au sujet du petit Mahomed, reçut de lui un commandement très exprès de ne jamais reveler ce secret à personne, & d'attendre avec patience les exécutions des Decrets du TOUT-PUISSANT. C'étoit sans doute la conduite la plus sage, & la plus convenable ; mais la vanité d'une mere ne s'arrête pas toujours par de justes considerations. *Eminab* publia mal à propos cet événement, qui ne fut reçu par les *Koreishites* que comme une extravagance, ou plutôt comme une tentative des *Haschemites* pour préparer les changemens qu'ils avoient envie de faire à la Religion commune. Pour *Eminab*, elle fut punie de son indiscretion par une prompte mort, qui l'emporta dans la sixième année de l'âge de son fils. Ce jeune orphelin fut conduit aussitôt chez son ayeul, en la maison duquel il vécut jusqu'à sa mort ; après laquelle il passa en celle de son oncle *Abutaleb*, auquel

la garde & l'éducation en furent confiées selon la disposition d'*Abdol-Motalleb*.

J'AI déjà observé que l'on sçait fort peu de circonstances de la première jeunesse de Mahomed, & qu'il n'est point sûr d'en croire les Historiens postérieurs à son âge; dont la devotion trop ardente s'est répandue en fictions, desquelles nous n'avons nous mêmes que trop d'exemples jusques dans le sein de la vérité. D'ailleurs il est assez croyable que l'humeur active de son oncle *Abutaleb* ne lui permit pas de s'occuper d'autres objets que de ceux qui le possédoient lui même tout entier, qui faisoient sa satisfaction & son plaisir. Telle étoit une espèce de vie militaire qu'il menoit au milieu de la paix, s'exerçant continuellement à manier des chevaux, qu'il dressoit après les avoir nourris; à tirer de l'arc, à signaler son adresse avec l'épée, ou par des coups de force singuliers. Mais son occupation principale étoit la chasse, qu'il alloit faire dans les montagnes de Naged & de l'Yemen aux bêtes les plus farouches, tigres & lions, qu'il attaquoit dans le tems de leur plus grande fureur; s'imaginant que c'étoit celui où elles avoient le moins de forces, à cause du manque d'eau général pendant les grandes chaleurs.

C E

C E fut à cette école que le Ciel destina d'abord Mahomed, & non à l'étude de l'éloquence; de laquelle il fit néanmoins tant d'usage pendant le reste de sa vie. Mais la Providence, disent les Auteurs Arabes, vouloit l'instruire par degré, & lui procurer par cette instruction les talens qui ne s'acquierent que par une longue habitude: entre lesquels ceux qui consistent dans la force, & dans l'adresse n'atteignent jamais la perfection, si on ne s'y est exercé dans la première jeunesse. Les Arabes reconnoissent aussi que cette éducation a procuré à Mahomed la meilleure partie des rares dispositions de son corps, comme il devoit celles de son esprit à ses voyages. Les premiers dont il s'agit icy, étoient une vigueur infatigable, & une force proportionnée pour soutenir la chaleur, la faim, la soif, & se priver de sommeil dans les occasions nécessaires; une grande connoissance des chevaux & des chameaux, jusqu'à savoir guerir leurs maladies; beaucoup d'adresse pour les gouverner ou les monter; pour tirer des flèches, pour se servir du sabre ou de l'épée: enfin la connoissance de toutes les ruses nécessaires dans les chasses périlleuses qu'il entreprenoit à la suite de son oncle: Connoissance qui s'étant

meu-

meurie, & unie à celles qu'il aquit dans ses caravanes, l'a rendu le premier Capitaine de sa Nation, & l'a mis en état de former des Généraux capables de conquérir le Monde. D'autres Auteurs ont dit que c'est véritablement par cette éducation qu'il s'est disposé à apprendre parfaitement la guerre, mais qu'il ne s'y est consommé que par la pratique effective qu'il en a faite : à quoi ils ajoutent, que s'il n'étoit encore qu'un écolier à cet égard, il en sortit Maître en un autre genre bien plus important, qui est celui de savoir choisir les moyens les plus propres pour parvenir à une fin proposée. Talent que les Auteurs contemporains lui attribuent au dessus de tout homme, & qui semble lui avoir été justement adjugé par ses succès.

A l'âge de vingt ans, ce jeune homme, pressé par ses besoins, & dans la nécessité de se procurer quelque subsistance indépendante, s'engagea dans les caravanes qui négocioient de la Mecque à Damas ; dans lesquelles plusieurs de ses proches étoient intéressés, & où il pouvoit se flater de quelque profit par des retours ordinairement avantageux. Cependant on rapporte,
que

que comme la Providence vouloit former en lui des qualitez aussi nécessaires aux Grands hommes que leur courage, savoir, la fermeté, & la patience dans les accidens contraires : Elle ne permit pas qu'il tirât aucune utilité lucrative des divers voyages qu'il entreprit. La dureté, & l'avarice du Gouverneur de Damas, qui vouloit prendre des droits arbitraires sur l'entrée & la sortie des marchandises : & qui exerçoit des avanies jusques sur les Arabes de *Gassan* & de la Mecque : ces vexations obligerent Mahomed à tenter la fortune en d'autres Villes, comme à *Balbech*, ditte anciennement *Heliopolis*, à *Elia* qui étoit l'ancienne Ville de *Jerusalem*, & en differents autres endroits. Mais il rencontra par-tout le même esprit de Gouvernement, la même avidité pour dépouiller les Marchands d'un gain légitime qui doit être la récompense de leur travail. Ainsi il revint toujours en sa patrie rempli d'indignation contre l'injustice des Chrétiens.

IL lui arriva néanmoins dans un de ses voyages une aventure capable de relever son esperance, s'il avoit voulu la regarder comme un présage de sa future élévation. La caravane avec laquelle il marchoit passoit ordinairement

ment au voisinage d'un Monastère, autrement dit une *Laure* selon l'usage des Grecs. Elle étoit bâtie dans le desert de Bosra, à quelque distance du Mont Sinaï; & les devots la faisoient passer pour le lieu où la manne, qui nourrit si long-tems les Israélites errants, étoit premierement tombée. Les Moines de cette solitude, vivant sous la conduite d'un Abbé, fournissoient aux Passagers quelques rafraichissements pour leur argent, & les uns & les autres y trouvoient leurs avantages. Cet usage fut une occasion pour Mahomed d'y accompagner un jour les Chefs de la caravane qui y alloient conclure quelque marché: & quoi qu'il fût obligé de rester à la porte pour y garder les chameaux qui devoient servir à rapporter au campement les vivres que l'on vouloit acheter, il fut si bien remarqué par le Supérieur, qu'au retour de la caravane, ne voyant point paroître ce même jeune homme, que le hazard avoit retenu au Camp, il s'informa s'il n'avoit pas passé plus loin: sur quoi ayant appris qu'il étoit resté avec le gros de la caravane, il témoigna desirer de le voir une seconde fois. Mahomed y alla donc sur l'invitation de l'Abbé; qui le voyant, le salua d'abord profondément, & dit ensuite

suite aux assistans, surpris de la vénération qu'il témoignoit avoir pour ce jeune Mahomed qu'il la rendoit à un homme qui seroit un jour le Chef de la Nation Arabe. Puis s'adressant à lui-même, il recommanda à sa protection les Solitaires en général, & ceux de cette Maison en particulier : le priant de s'en souvenir quand le tems de son élévation seroit venu. Mahomed reçut, dit-on, cette soumission avec aussi peu d'embarras que s'il eût été déjà Monarque de l'Arabie; & répondit en riant; *J'aimerai toujours les solitaires qui ne se mêleront que de leurs nattes & de leurs paniers*; faisant allusion au travail ordinaire des Moines de ce tems-là. Cependant l'Abbé affirma aux autres Arabes, après que Mahomed se fût retiré, qu'il avoit vu sa tête environnée d'une lumière rayonnante, ce qu'il regardoit comme un présage assuré d'une haute fortune.

CETTE histoire a vrai-semblablement servi de prétexte à la supposition que l'on fait vulgairement d'un certain complot de Mahomed, & du Moine *Sergius*: par lequel on prétend que celui-cy lui apprit les moyens de reformer la Religion de son Pays, & de rendre celle qu'il annonçeroit plus croyable.

able & plus conforme au goût général des Peuples ; en prenant sa Morale dans le Judaïsme, & le Christianisme, rejetant néanmoins ce qu'il trouveroit dans l'une & dans l'autre de trop contraire aux inclinations naturelles des hommes vers le plaisir, & l'usage des femmes. On prétend encore qu'il lui apprit à mettre en usage l'épilepsie dont il étoit attaqué, en faisant croire que c'étoit l'effet d'une espèce de ravissement ou d'extase : pendant la durée duquel un pigeon, dressé à venir prendre quelques grains de ris dans son oreille, faisoit croire qu'il recevoit alors par le Ministère d'un Ange les différens articles de l'Alcoran, qu'il prononçoit ensuite au Peuple, mais que le Moine Apostat lui envoyoit secrètement après les avoir composez, selon le rapport qu'ils devoient avoir aux circonstances du tems & des affaires. Mais dans la vérité, ce conte est si mal inventé, & choque si grossièrement la vrai-semblance & la possibilité de la réussite d'un tel artifice ; employé pour tromper des Peuples aussi adroits & aussi clairvoyans que les Arabes ; que quelque fondement qu'il puisse avoir, il est impossible d'y pouvoir donner la moindre croyance, pour peu que l'on fasse d'attention au caractère
des

des gens auxquels il auroit falu faire illusion, ou à celui de l'homme à qui l'on impute une si pitoyable maniere de se conduire pour une fin aussi délicate.

D I S O N S plutôt que cette aventure est peut-être le fondement de l'espèce de compassion que Mahomed a toujours eüe pour les solitaires & pour les Moines ; pendant qu'il condamnoit, avec la derniere rigueur tout le Clergé séculier à la mort, ou à l'abjuration formelle de sa Religion & de son Culte. Il regardoit les premiers comme des malheureuses victimes ds leur propre crédulité, & celles d'une erreur dominante, qui les persuadoit que le retranchement de tout plaisir, la mortification continuelle de leurs corps, & la séparation de toute société, étoient des moyens efficaces de vivre dans l'innocence ; comme étant seuls capables d'éteindre les passions, du-moins après plusieurs années de pratique. Il regardoit au contraire les Evêques, les Prêtres, & tout le Clergé séculier ; premierement, comme un assemblage politique d'hommes réunis à ce point cy ; de faire servir la Religion à leurs passions, convoitise, avarice, faste, domination ; & qui avoient trouvé le secret de persuader aux Peuples, que l'obeïssance aveugle qu'ils en

ex-

exiguoient est inféparable de celle qui est due à DIEU. De plus, il les regardoit comme les véritables auteurs d'une infinité de disputes qui divisoient alors le Christianisme ; comme les inventeurs des superstitions du tems ; enfin comme des faux docteurs, qui s'efforçoient de plonger tous les hommes dans l'erreur ; selon les conditions, les rangs, les richesses, & la mesure de capacité de chacun d'eux.

REVENONS cependant aux voyages de Mahomed, qui ont été l'occasion de tant de nouvelles connoissances portées dans l'Arabie, & en particulier l'occasion de celles qui ont converti les notions d'un Chasseur ou d'un Marchand de caravane, en celles d'un homme d'Etat incomparable, & d'un Législateur supérieur à tous ceux que l'Ancienne Grèce avoit produits. A mesure que Mahomed avançoit en âge & en force, son coeur concevoit de plus grands desseins : & quoique le commerce parût être son objet principal, il ne fit aucun voyage duquel il ne se procurât quelque espèce d'instruction d'un autre genre. Il entreprit d'abord d'aller aux Villes maritimes de la Côte méridionale de l'Arabie, telles que *Moka*, *Aden*, & *Mascate*, où se faisoit le trafic

trafic des Indes. Il se propoſoit d'en rapporter directement des marchandises propres à la Sirie, & particulièrement des ſoyes, dont le luxe de Conſtantinople faiſoit une grande conſommation, mais qui y paſſant directement de l'E-gypte, n'avoient ni l'apréſ ni les différentes couleurs qu'on leur auroit pû donner à Tir & à Sidon ſi elles y étoient premièrement portées. Ce deſſein, qui par rapport à la profeſſion d'un Marchand ne laiſſoit pas de témoigner que celui qui l'avoit conçu étoit capable de plus grandes vûes ; ce deſſein, diſ-je, lui donna occaſion de traverser diverſes fois les montagnes de l'Yemen ; & par conſéquent d'y connoître les opinions, les uſages & les mœurs les plus générales des Peuples de ce vaſte Pays. Il trafiqua pareillement dans la terre d'Oman, pour y acheter de la poudre d'or, & même des perles que l'on pêchoit ſur la côte, à *Ormus*, & à *Babrain*. Mais il en trouva peu de débit dans la Capitale de l'Empire des Perſes ; parceque, outre que les Grands y étoient moins faſtueux que dans les Pays de la Domination des Romains, l'on y tiroit les mêmes marchandises ſans paſſer dans les mains de l'Etranger. C'eſt vrai-ſemblablement ce qui l'indispoſa contre la

P

puis-

puissance des Perses, qu'il jugea dès lors très nécessaire à l'avantage public d'exterminer, en les chassant de l'Arabie.

D'AILLEURS la Perse étoit alors déchirée par des guerres civiles, qui en rendoient le séjour très dangereux aux Etrangers. L'origine de ces troubles se doit rapporter à la conduite des Princes, successeurs de Nouschiruan. Un Roi sage & modéré a rarement des héritiers qui lui ressemblent; principalement si la longueur de son Règne a fatigué l'attente de ceux qui aspireroient à occuper sa place. La patience fait à cette occasion à-peu-près le même effet que la haine: c'est à dire, qu'elle éloigne des moeurs & des maximes de celui à qui l'on reproche d'avoir trop longtemps vécu. Mais le changement qui en résulte dans le Gouvernement de l'Etat ne manque jamais de produire le blâme du Successeur; quand il ne feroit d'autre faute que celle d'aller contre l'usage & la longue accoutumance. Ainsi Hormouz, Successeur de Nouschiruan, s'étant porté à une extrême sévérité, particulièrement contre les Grands & les Magistrats, on compara cette conduite à l'humanité de son Pere. Elle parut un prodige de cruauté, & ne manqua pas de produire,
entre

entre plusieurs revoltes, celle de *Babaram Teboubin*, qui le déposséda, & obligea son fils, nommé *Kofrou Parwis*, de se réfugier entre les bras de *Maurice* Empereur Grec ; qui fut lui même dépossédé peu après par *Phocas*. Les Romains saisirent cette occasion favorable pour porter la guerre dans la Perse ; où *Kofrou*, Monarque légitime, avoit un grand parti. Non seulement *Maurice* lui donna un puissant secours de troupes, mais il lui promit sa fille *Irène* en mariage. Cette guerre dura deux ans, & ne fut pas même terminée par la mort de *Babaram*. Ainsi lorsque *Mahomed* vint en Perse, il y trouva les affaires dans une si grande confusion qu'il se dégouta du séjour qu'il y avoit à faire.

CEPENDANT la Fortune, qui se joue des Empires comme des hommes, prit plaisir à perdre *Maurice*, en lui suscitant l'ennemi le plus indigne & le plus vil qui fût alors dans la Grèce. Ce fut *Phocas* ; qui le vainquit sans combattre, par les intrigues des Prêtres, & des Evêques de la Cour ; qui s'étoient rendus maîtres de sa personne & de sa famille. *Maurice* & sa Maison périrent par la main du Bouteau. La seule *Irène*, mariée en Perse avec un Prince dépossédé, échapa au malheur de sa famille :

mais quoi qu'elle soit devenuë dans la fuite l'une des plus puissantes Reines du Monde, & qu'elle aît possédé le coeur de son Epoux, qui étoit enchanté de sa beauté, elle n'en a pas été plus heureuse, ayant eû le malheur de livrer son coeur à un autre Amant qu'à ce mari si passionné. Leur histoire, sous les noms de *Kofrou*, & de *Schirin*, est encore aujourd'hui entre les mains de tous les Persans, qui la regardent comme la plus belle & la plus amusante leçon que l'on puisse prendre sur les tristes effets des passions violentes. *Kofrou*, infiniment sensible à la déplorable fin de l'Empereur Maurice son beau Pere, déclara d'abord la guerre à *Phocas*, & la continua avec bonheur contre *Heraclius* son Successeur : auquel il enleva la Mésopotamie, & toute la Syrie ; jusqu'à ce que la fortune des armes ayant changé subitement, celui-cy ne reprit pas seulement ces mêmes Provinces, mais porta encore la guerre dans la Perse avec de si grands avantages qu'ils devinrent l'occasion de la déposition & de la mort de *Kofrou*, après un Règne de 38 ans.

C E fut pendant ce même Règne que Mahomed vint en Perse, où il reconnut bien-tôt, par un effet de sa merveilleuse sagacité, que cette Monarchie tiroit à
sa

MAHOMED. 213

sa fin, puisqu'il n'y subsistoit plus aucune des anciennes loix, & que la dé-mangeaison d'en faire continuellement de nouvelles pour remédier à de prétendus abus, alteroit de plus en plus son ancienne constitution. Il crut aussi appercevoir dans tous les Sujets, une espèce d'yvresse, qui les éloignant de penser au bien Public, ne les remplissoit que de desseins particuliers, incompatibles avec l'interêt général. D'ailleurs, Mahomed n'y trouva plus ce même zèle qui animoit autrefois toute la Nation à soutenir, & à étendre sa gloire. La Noblesse ne se connoissoit plus; les Grands se tiroient de son rang pour affecter celui de Princes; qui par un autre caprice ne vouloient pas seulement songer à se rendre des hommes estimables, s'abandonnant aux dérèglemens d'une imagination corrompue, qui n'étoit satisfaite que par des excès. Cependant les trésors de la Perse subsistoient encore. On conservoit à Madaïen, dans les souterrains d'un * Château inexpugnable, plus d'or que le reste du Monde n'en

* On comptoit dans ce Chateau 40000. Colonnes ou tables d'argent, & 30000. pieces de tapisseries brodées.

contenoit ; & un autre trésor extérieur présentoit à la vûe des curieux une si grande abondance de perles, de diamans, & d'autres pieces d'argent misen oeuvre, de riches tapisseries brodées d'or & de perles, que jamais la magnificence des Romains n'y avoit été comparable. *Mais que sont des trésors sans usage, s'écrie l'Alcoran, ou sans une dispensation prudente qui connoisse les tems de les ouvrir, & de les fermer ?* Les Grands hommes qui avoient amassé celui-cy n'avoient pensé qu'à préparer à leurs Successeurs les moyens d'épargner les Peuples ; De méchans Princes, au contraire, gardent leurs trésors ou les dissipent, & n'en font pas moins durs envers leurs sujets.

MAHOMED s'intruisit encore avec plus d'exactitude de la maniere dont les Perses faisoient la guerre, & dont ils assembloient leurs armées. Mais il n'eut garde d'approuver leur usage sur ce dernier point, parce qu'ils n'avoient aucun Corps de Troupes réglées, & qu'ils se contentoient de commander, selon les occasions, un plus grand ou un moindre nombre d'hommes par Province ; sans s'informer de la disposition de ceux que l'on faisoit ainsi marcher, ni du nombre de ceux qui restoient en chaque Pays pour soutenir les travaux journaliers de la campagne ;
qui

qui par cette raison demeuroid quelque fois sans culture. D'un autre côté il trouva que la méthode avec laquelle les Perses faisoient subsister leurs armées dans les Pays les plus difficiles, par le moyen des convois, qui ne leur manquoient jamais, & qu'ils savoient assurer avec tant de précaution que l'Ennemi ne pouvoit les enlever : il trouva, dis-je, que cette méthode étoit digne d'être imitée par les Généraux de toute Nation guerrière ; puisque c'étoit le moyen qui les avoit si souvent rendus victorieux des Romains, lesquels, de leur part, n'étant capables ni de supporter la chaleur des sables, ni de se passer d'eau, perdoient inmanquablement leurs Troupes toutes-les-fois qu'ils s'éloignoient des rivières. Quant à la Religion des Perses, il la condamna, sur le seul préjugé que lui donna la construction des Temples où ils conservoient des feux perpétuels auxquels ils rendoient les honneurs divins. Il ne paroît pas toutefois qu'il aît jamais approfondi si cette vénération étoit absolue, ou relative ; mais il y a apparence qu'il conçut, que DIEU, étant un Être invisible, ne peut raisonnablement être figuré par rien de corporel : outre qu'en s'expliquant sur cette matière dans l'Alcoran, il dit

expressément ; „ que la facilité qu'il ya à
„ transporter à la créature l'adoration qui
„ n'est dûe qu'à DIEU, témoigne com-
„ bien il est dangereux d'imaginer qu'il
„ puisse être représenté par aucune chose.

APRÈS qu'il eût connu la Perse, la même occasion de commerce rappella Mahomed en Sirie. C'étoit de ce Païs qu'il pouvoit tirer des toiles & des étoffes d'un débit avantageux pour l'habillement des Arabes. Ce fut aussi dans ce païs qu'il redoubla d'attention pour s'instruire de la discipline militaire, du gouvernement politique, & de la Religion d'une Nation aussi puissante, & d'aussi grande réputation que les Romains. Mais il fut bien étonné de trouver que cet Empire, si vanté par ceux qui n'en connoissoient que le nom, étoit aussi-bien que celui des Perses, sur le penchant d'une ruine très prochaine. Ce n'étoit plus en effet qu'une vaine représentation, ou plutôt un phantôme de ce qu'il avoit été. Les Monarques n'avoient plus de droit à l'Empire par le Sang ni par la naissance. Ils le tenoient, ou comme le fruit de leurs crimes, & d'une usurpation tyrannique ; ou comme un don de la seule fortune. Ils ne se maintenoient dans cette élévation ni par l'amour des Peuples, ni par l'estime des
sol-

foldats ; mais aux moyens des mêmes artifices, intrigues, & violences qui les y avoient conduits. Et dans ce point de fortune, ils ne se donnoient plus d'autre occupation que celle de piller les Peuples, & d'amasser de l'argent : non pour s'en servir à faire du bien, mais pour soldoier une milice de Barbares ; qui, après les avoir épuisez, pilloient ensuite à discrétion les villes, & les Provinces déjà désolées par l'avarice du Prince. Les Grands, les Généraux, les Officiers, & les Magistrats n'étoient plus que ces mêmes Barbares qui se naturalisoient Romains de leur seule autorité, quand ils s'étoient fait des noms assez considérables, & qu'ils avoient aquis assez de biens pour forcer l'Empereur à leur accorder les postes qu'ils vouloient choisir, ou pour eux-mêmes, ou pour leurs créatures.

IL apprit que les Armées n'étoient plus composées des anciens Soldats qui avoient vieilli à l'école de *Belizaire* & de *Narses* : Que les têtes des Légions & des Centuries s'étoient perdues & dissipées sans que l'on pût dire comment cela s'étoit fait : Que les Milices nouvelles étoient sans valeur, comme sans expérience ; accoutumées à fuir dès qu'elles rencontroient des Perses ou des Arabes.

Qu'aucun

Qu'aucun soldat n'alloit à la guerre par son choix & par sa volonté, mais qu'on les arrachoit du sein de leurs familles pour les faire marcher d'un bout de Monde à l'autre, sans esperance de revoir jamais leurs amis, ou leurs parens : Que les meilleurs de ses soldats n'étant que ceux qui, ayant réussi quelque-fois à éviter le pillage des Barbares, soit en défendant leurs villes, soit en se cantonnant dans les bois, avoient continué la vie militaire, qu'une première nécessité leur avoit fait embrasser : mais qu'en les retirant de leurs différentes Provinces, il en arrivoit un autre mal, puis qu'elles demeuroient alors exposées aux entreprises de tous ceux qui vouloient profiter des conjonctures. Il apprit encore que le dérèglement des mœurs, & l'improbité des hommes étoient montées à tel degré que l'on ne connoissoit plus d'honneur ni de vertu. *Phocas*, qui régnoit alors, tenoit pour *Maxime*, „ qu'il n'y avoit que les Imbécilles qui „ respectassent ces idoles, que l'on nomme *Vertu* ou *Probité* ; que les autres hommes étoient tous également pervers, n'y ayant que le plus, ou le moins d'habileté à suivre son intérêt qui en fit différence.

EN conséquence de ce principe, il n'y avoit plus de Courtisan qui ne trafiquât publiquement la justice sous le nom de *Protection* ; aucun Chef militaire qui ne fût un de ces barbares féroces, *Goth, Vandale, Maure, ou Gépide*, incapable d'aucune vûe de bien public ; ou qui ne fût le protégé déclaré de quelque Evêque ou Prêtre accrédité, ou de quelque Eunuque du Palais. Tous, uniquement attentifs aux moyens de se procurer de l'argent, ne s'en servoient qu'à soutenir un luxe d'autant plus odieux qu'il insultoit à la misère publique, & une débauche effrénée qui ne respectoit aucune Loi. Cependant ces Peuples étoient des Chrétiens, qui selon la première idée que Mahomed en avoit prise en Arabie, devoient être des hommes justes, desintéressés, fidèles, compatissans, & mortifiés. Il vit au contraire avec horreur que ces Chrétiens, dans leur propre País, n'étoient que des gens vendus à toute iniquité, & dont la Religion ne se distinguoit du Paganisme que par l'atrocité des querelles, & des divisions qu'elle causoit. Il fut le témoin de cette superstition, plus que honteuse, où l'on avoit porté le Culte des Saints, & la terreur de leurs images ; dont on faisoit dépendre non seulement la piété, mais

mais toute espèce de confiance pour obtenir les événemens desirez. Si l'Empereur donnoit quelque emploi important, une Charge, le Gouvernement d'une Province, le Généralat d'une Armée, il y joignoit toujours le présent d'une Image, qui devoit lui répondre de la fidélité de celui qui la recevoit, ou le punir atrocement par quelque grande infortune s'il venoit à y manquer. On raisonnoit de même à l'égard des Troupes. Non-seulement chaque Officier avoit son image particuliere, à laquelle il recouroit pour en obtenir du courage dans les occasions, ou plutôt un succès qui coutât peu d'effort à sa vertu : mais les Corps entiers, Légions, & Cohortes avoient chacune leur image dans une petite Chapelle à deux roues, laquelle marchoit à sa tête, & qui dans les campemens ne manquoit pas d'être placée au poste le moins périlleux. C'étoit à cette image que l'on demandoit, premièrement la conservation de sa vie, & d'être préservé de blessures ; après quoi on la prioit aussi pour le succès des armes de l'Empire. Mais comme le premier des vœux qui lui étoient adressés étoit formé pour un bien qui s'obtenoit facilement & sûrement par la fuite, le fruit de ces prières n'alloit ordinairement qu'à leur donner de bonnes jambes. ON

MAHOMED. 221

ON juge bien qu'un esprit aussi juste & aussi solide que celui de Mahomed ne put appercevoir de tels abus sans en augurer la ruine, & la dissolution prochaine de l'Etat où ils règnoient. On peut même porter la conjecture plus loin, & penser que ces réflexions le conduisirent dès-lors à projeter les moyens de réunir la Nation Arabe, & de l'employer ensuite à la destruction de l'un & de l'autre Empire, ainsi qu'il l'a exécuté 35. ou 40. ans après. Il y a plus, car si l'on examine les moyens qui peuvent s'être présentés à l'imagination de Mahomed pour parvenir à cette réunion des esprits, par laquelle il falloit commencer un tel ouvrage; on jugera qu'il n'y en avoit aucun si puissant que celui de la Religion: vers laquelle les Arabes, tels que nous les avons représentés ci-devant, avoient une pente naturelle; laquelle, prudemment ménagée, pouvoit être portée jusqu'à l'entousiasme, ou au fanatisme. Mais il arriva malheureusement, qu'au lieu de choisir la Religion Chrétienne, laquelle par les titres de sa vérité, & de la rectitude de sa morale, méritoit une préférence évidente, Mahomed se revolta si violemment contre les abus qu'il y avoit reconnus dans la pratique, qu'il se porta plutôt à l'attaquer

quer elle-même, qu'à reformer ce que les bons Chrétiens n'y supportoient qu'avec peine & douleur. D'ailleurs il se représenta que la puissance & la Religion des Romains étoient si fortement unies qu'on ne pouvoit les combattre séparément. Je ne pretens pas dire qu'il conçut de si hauts desseins dès le tems de ses premiers voyages ; mais je représente l'état véritable & les dispositions où il trouva les Romains & les Perses, sur lesquels il a dans la suite formé le plan d'une nouvelle Religion qui devoit lui servir de moyen pour anéantir leurs dominations.

ON ne fauroit nier que Mahomed n'ait connu les principes de la Religion Chrétienne ; sur lesquels nous verrons qu'il a amplement réfléchi, par raport à l'étendue que la Révélation de JESUS CHRIST a donné à celle de Moïse. Il a sans doute lû les saintes Ecritures des deux Testamens ; & il en a fait une très heureuse application aux matieres contenues dans son Alcoran. Car quoi qu'il semble en avoir altéré les récits en quelques endroits, il est visible qu'il n'a songé qu'à satisfaire les préjugés de sa Nation, & qu'à remplir l'opinion ou tradition qu'elle avoit sur différents articles peu importans en eux-mêmes ;
parce

parce que son premier objet étoit d'amener les Arabes au Siftème de doctrine qu'il avoit conçu, & que tout le succès de ses desseins rouloit sur le degré de persuasion où il se propofoit de les conduire. Aussi voyons nous qu'il n'a pas mieux traité l'Histoire prophane; & quand nous nous récrions si hautement à l'ignorance, & à l'absurdité, de ce qu'il a imaginé, par exemple, de faire un Prophète d'Alexandre le Grand, que nous savons positivement n'avoir jamais connu le vrai Dieu; il paroît que l'on peut découvrir dans ce trait particulier beaucoup plus d'adresse que d'ignorance: puis qu'il avoit un très grand intérêt à persuader les Arabes, que Dieu destine quelque-fois les Prophètes à faire des conquêtes extraordinaires, & à soumettre un grand nombre de différens Peuples afin de leur faire connoître la vérité par la force, quand la persuasion simple ne suffit pas. D'ailleurs la maniere dont il a attaqué la Religion Chrétienne n'est point directe: elle est plutôt ironique, & ne paroît pouvoir s'appliquer qu'aux abus que tout le monde y reconnoissoit, & dont lui même avoit été le témoin. Car puis-qu'il a non seulement établi l'unité de Dieu, comme la baze de toute vérité dans la

Re-

more in a directly opposite line: he
uses the opposition of Islam as a mean
of attacking Christianity. Mahomet must
have seen long & even abuse.

224

LA VIE de

an opening
phrase to
every sentence

Religion; la nécessité de l'aimer, d'obéir à ses loix, qui ne consistent qu'à faire un bon usage de la Raison qu'il nous a donnée; mais encore la Résurrection, le Jugement final & la rémunération, qui sont des dogmes particuliers au Christianisme: enfin, puisqu'il a reconnu la vérité de la mission de JESUS CHRIST, sa naissance d'une Vierge, ses miracles, & la sainteté de sa Doctrine, il semble avoir adopté & embrassé tout ce que le Christianisme admet lui-même de plus incroyable: desorte que ce qu'il en a retranché n'a de rapport sensible qu'aux abus qu'il étoit impossible qu'il ne condannât point.

C'EST ainsi que n'ayant point imaginé que la Justice de DIEU pût imputer à personne le péché qu'il n'a point commis, il n'a point conçu que la Satisfaction de JESUS CHRIST fût nécessaire pour purger le Genre humain d'aucune tache originelle. Après cela, considérant que le principe du culte déréglé des images ne pouvoit être autre que l'idée d'une association des Saints à la Divinité; (c'est-à-dire, l'opinion d'une communication de la puissance de faire des miracles & des prodiges, qu'il a cru réservée à DIEU seul, repandue néanmoins sur de certains morts réputés bienheureux

heureux avant le Jugement final,) il a proscrit ce sentiment, & l'a condamné, non seulement comme une contradiction évidente, mais comme une injure faite à DIEU, qui ne peut avoir de compagnon. De là portant sa vuë sur le Dogme de l'Incarnation du VERBE, qui fait un DIEU d'un véritable homme, par l'union ineffable de deux *Natures* incompatibles; telles que le *fini* & l'*infini*; il a voulu croire que l'on avoit abusé des expressions de JESUS CHRIST même, & de ses Disciples pour leur donner un sens qu'elles ne sauroient avoir, & qu'à l'exception des plus emportés, aucun n'avoit prétendu leur donner. Il ne fût pas moins choqué du Dogme qui sépare le même DIEU de son esprit, pour en faire deux Personnes distinctes: & sans remonter au Platonisme, ni aux spéculations des Philosophes de cette Ecole, il s'est imaginé rendre à Dieu sa véritable gloire; & aux Peuples l'usage de la plus saine Raison en abolissant toutes les idées confuses, équivoques, & disputables qui avoient jusques-là donné occasion à tant de querelles: & réduisant la Foi des Fidèles à la profession d'un seul DIEU infini, Créateur de l'Univers, Juste rémunérateur du bien & du mal, il a formé cette loi principale

Q

pale qui condamne les associations, avec tous ceux qui, méconnoissant la simplicité de l'Etre Divin, lui donnent un Fils, & un Esprit autres que lui même.

VOILA de quelle maniere Mahomed a conçu le dessein, & le sistème d'une Religion dépouillée de toutes controverses, & qui ne proposant aucun Mystère qui puisse forcer la raison, réduit l'imagination des hommes à se contenter d'un Culte simple & invariable, malgré les emportemens & le zèle aveugle qui les tire si souvent hors d'eux-mêmes. Sistème que l'on ne peut attribuer à la suggestion de quelque Moine ignorant, ou de quelque fourbe bizarre, qui aît précisément choisi un homme rempli de vices, & de défauts naturels, qu'ils ont ensuite obligé de déguiser par toute sorte d'artifices pour en faire leur Prophète : mais qui paroît avoir été l'effet d'une longue & forte méditation sur la nature des choses, sur l'état & la disposition du Monde de ce tems-là, & sur la compatibilité des objets de la Religion avec la Raison, qui doit toujours éprouver ce qui est présenté au jugement. On peut encore regarder ce Sistème comme l'ouvrage le plus étonnant auquel l'ambition aît jamais pû déterminer un homme de grand courage ; puis qu'ayant
ant

ant compris la possibilité de la ruïne de deux Empires formidables au genre humain depuis tant de siècles, il n'a pas balancé à l'entreprendre ; quoi qu'il aît d'abord reconnu que pour venir à bout d'un dessein si prodigieux, il ne falloit pas moins que changer le cœur, & l'esprit de tous les hommes, les enlever à eux-mêmes, à leurs habitudes, à leurs préjugés, aux connoissances dans lesquelles ils avoient été nourris, & où ils avoient vieillis ; qu'enfin ayant pû voir de sang-froid toutes les difficultez d'un semblable dessein, & les ayant longuement méditées, il a eu le courage de l'entreprendre, & la gloire d'y réussir.

TEL a été le fruit des voyages de Mahomed, & des connoissances où il est parvenu par leur moyen. Si l'on ose cependant le dire, ce n'est pas seulement à l'indignation excitée par un si grand nombre d'objets honteux dans la Religion, ou tiraniques dans le Gouvernement qu'il faut rapporter une si haute entreprise : c'est encore à la compassion qu'il avoit pour tant de malheureux, soumis au caprice de méchans Princes & de leurs Ministres. L'idée de leur misère, comparée à la liberté dont on jouissoit en Arabie, quoique sans faste, & sans trésors, attendrissoit tellement ce

coeur, à qui l'on reproche aujourd'hui une férocité barbare, qu'en s'entretenant de ses voyages, & racontant ce qu'il avoit vû souffrir aux Peuples de la Syrie, il finissoit ordinairement son récit par ces expressions. *Les Grecs sont pourtant des hommes*, ce qui montrait sa pitié & le desir qu'il avoit de les soulager.

Pendant
 ENFIN Mahomed étant parvenu à l'âge de 28. ans, beaucoup plus riche de talens naturels, de qualitez acquises, d'observations, & de réflexions sur tout ce qu'il avoit pû connoître, qu'il ne l'étoit en biens de la fortune, se détermina à répondre à l'affection d'une veuve de la ville de la Mecque; qui depuis quelques années témoignoit de l'estime pour sa probité & de l'inclination pour sa personne. Il avoit fait pendant le cours de ses voyages quelques négociations pour elle, & le compte qu'il en avoit rendu s'étoit trouvé si juste, & si désintéressé, qu'elle ne put s'empêcher de concevoir une grande estime pour les sentimens d'un homme que l'adversité sembloit n'avoir attaqué que pour rendre sa fidélité plus brillante. Il se trouvoit alors à la fleur de son âge, & quoique sa taille n'eût rien d'extraordinaire, sa physionomie très spirituelle, le feu de ses yeux, & la modestie qui ac-

accompagnoit ses démarches, avoient fait une telle impression sur le coeur de cette Dame, qu'elle lui fit connoître le dessein qu'elle avoit pris de l'épouser par préférence aux Arabes les plus riches qui s'empressoient de parvenir à cette fortune. Le nom de cette veuve étoit *Ghadije*, ou *Chadijah*, que son mari, *Abduménaf*, avoit enrichie par le don général de tous ses biens ; desquels elle crut, à son tour, faire une disposition digne de l'approbation générale en choisissant Mahomed pour son époux, & lui transportant toutes les richesses qu'elle auroit pû conserver pour elle-même. *Abuthaleb*, oncle & cy-devant Tuteur de Mahomed, s'empresça vivement pour la conclusion de ce mariage, auquel *Abugebel* & *Abbas*, ses autres oncles, n'étoient pas si favorables ; à raison d'une secrète jalousie qu'ils avoient conçue contre leur neveu à cause des qualitez éminentes qu'ils reconnoissoient en sa personne, & qu'ils jugeoient telles, qu'il n'y avoit que la pauvreté qui pût le retenir dans le rang d'inferiorité où il étoit né, étant le dernier ou le puisné de sa famille. Cette jalousie s'augmenta avec la réputation de ce prétendu Prophète, & fit naître dans la suite quantité d'obstacles à tout ce qu'il entreprit : aussi

n'y eut-il que la mort du premier, & la prison du second qui ayent pû mettre des bornes aux effets de leurs passions.

MAHOMED étant marié, parut se livrer tout entier à la satisfaction de son épouse: jamais Mari ne fut plus tendre ni plus attentif qu'il se montra pour *Chadije*; comme de sa part, jamais femme riche n'avoit été si soumise à un mari pauvre, ni plus occupée à lui faire oublier ses travaux précédens dans la tranquillité & le repos d'un ménage abondant. Il ne pensa point pendant la vie de *Chadije* à multiplier le nombre de ses femmes, ou à prendre des concubines, comme il auroit pu le faire suivant l'usage, & la loi du Pays: mais ne travaillant qu'à lui donner des enfans qui fussent les gages de sa tendresse, & de sa reconnoissance, il en eut cinq dans le cours de sept années; savoir trois fils & deux filles. L'ainé qui fut nommé *Casem*, & qui naquit dans sa 31. année, lui donna tant de joye qu'il en prit le surnom d'*Aboul Casem*, c'est à dire, de pere de *Casem*, selon un usage assez fréquent en Arabie, lorsque l'on a été long-tems sans esperance de posterité masculine. Cependant cet enfant si cher, & dans la personne duquel il esperoit voir l'effet des promesses qui lui avoient été
été

été faites à lui-même dans sa jeunesse, lui fut enlevé par une maladie imprévue à l'âge de 4 ans. Il perdit rapidement ses autres fils, & leur mere bientôt après, avec une douleur, que tout le bien qu'elle lui laissa ne put adoucir ni diminuer : & c'est ainsi, disent les Interprètes, que l'élection de Dieu le vouloit détacher de toutes les choses de la terre, & de ce qu'il devoit aimer le plus légitimement parmi les choses périssables, afin qu'il apprît à aimer solidement ce qui est éternel. Mais lorsque dans la suite, son ministère Prophétique, & sa puissance commencerent à éclater en Arabie, ses ennemis, qui s'y trouverent d'abord en grand nombre, lui reprocherent cette perte de sa femme, & la privation de posterité, comme l'effet d'une espèce de réprobation divine : parceque suivant l'ancienne Tradition, les Prophètes avoient toujours laissé une posterité nombreuse, & respectée dans les siècles suivans. Ils joignirent même les dérisions aux reproches, & le surnommerent *Abtar*, c'est à dire, *sans queue*, par un terme injurieux dont ils prétendirent le flétrir.

MAHOMED s'en tint véritablement offensé, & pour y répondre, produisit le chapitre CVIII. de l'Alcoran ; dans lequel Dieu déclare „ qu'à la place

„ de posterité, il a donné ou Prophète
 „ le Monde entier pour héritage, &
 „ tous les peuples qui l'habitent pour
 „ enfans soumis, & obéïssans aux leçons
 „ de sa Doctrine, qui ne contient que
 „ vérité., Le terme Arabe *Cautar*, em-
 ployé dans cette occasion, est un de
 ces mots emphatiques qui sont en usage
 en cette langue, & qui renferment au-
 tant de signification qu'on leur en veut
 donner. En effet, il y a des Interprè-
 tes qui expliquent ce mot par ceux de
 multitude ou d'abondance ; en sorte qu'il
 signifie proprement l'assemblage & le
 concours de toute sorte de biens spiri-
 tuels & temporels ; lequel comprend
 richesses, famille, science, bonnes oeu-
 vres, sectateurs, Principautés, réputati-
 on, autorité, amis, actions éclatantes,
 miracles, vertus habituelles, & générale-
 ment toutes les espèces de biens dont
 la grace de Dieu a comblé la personne
 de Mahomed. D'autres Interprètes pré-
 tendent que le *Cautar* est réellement
 un fleuve du Paradis, dont Dieu promet
 la possession au Prophète, en échange
 d'une posterité, parmi laquelle il se se-
 roit trouvé des méchants & des péche-
 urs. *Ce fleuve est, dit-on, d'une immense*
étendue, ses rivages sont d'or le plus pur,
les cailloux qu'il roule sont des diamans,
des

des perles, & des rubis ; son eau plus douce
& plus blanche que le lait ; son écume plus
brillante que les étoiles ; & qui boit de sa
liqueur une seule fois ne souffre plus d'alté-
ration pendant sa vie. Enfin d'autres
interprètent mystiquement cette descrip-
tion fabuleuse d'un sujet qui ne sauroit
exister, & y découvrent les propriétés
& les merveilles de la vie spirituelle &
intellectuelle, à laquelle tout Musulman
doit tendre pour répondre à sa vocation.
J'ai donné cet échantillon de l'éloquence
Arabe pour faire comprendre, non seule-
ment quel en est le caractère, & la dif-
ficulté de l'imiter, mais plus propre-
ment encore quelle a été celle de Ma-
homed, qui par rapport au choix des
termes employez dans l'Alcoran, & à
l'ample signification dont ils sont sus-
ceptibles ; outre la force, l'énergie, &
la beauté de la diction, n'a point eu
de pareil dans son Pays, ni avant le
tems où il a paru, ni depuis 1150. ans.
coulez entre sa naissance & le tems
auquel nous vivons.

MAHOMED étant déjà parvenu à l'âge
de 36 ans, & accoutumé à la retraite, où
l'avoient retenu un domestique paisible,
la compagnie d'une femme qu'il aimoit,
& surtout les fortes méditations qui
l'occupoient, songea à prendre une au-
tre

tre femme : & comme ses biens le rendoient un assez bon parti, & qu'il avoit de plus la reputation d'un homme juste, intègre, de grande valeur, & d'une capacité singuliere dans le négoce, il se trouvoit à portée d'aspirer aux meilleures alliances. Il jetta donc les yeux sur l'une des filles d'*Abdallah*, surnommé *Abubeker*, fils d'*Othman*, de la famille de *Teim*, descendue de *Kaab* pere de *Koreisch* son huitième Ayeul. Cet *Abu-Beker* étoit l'un des principaux habitans de la Mecque ; il étoit encore surnommé *Al-Seddick*, c'est à dire le *Juste*, par un titre accordé à sa vertu, qui étoit honorée de tous ses compatriotes. Il avoit de sa part beaucoup de respect pour celle de Mahomed, de sorte que pleins d'estime l'un pour l'autre, ils se portèrent avec joye à s'unir plus étroitement par une telle alliance. La fille nommée *Aïfcha*, étoit fort jeune lorsque Mahomed l'épousa ; on la mit sous la conduite d'une soeur de son pere, qui ne la rendit gueres plus sage ; son temperament l'ayant porté à la coquetterie & aux intrigues, où elle se jeta toute sa vie, malgré les corrections de son mari & de son pere. Ainsi elle auroit mis un grand obstacle à la douceur que Mahomed se proposoit de trouver dans son do-

domestique, s'il n'avoit attribué, durant quelque tems, ses échapées à sa grande jeunesse. Mais dans la fuite, il fut forcé de les reprimer par autorité, & c'est ce qui a donné occasion aux diverses loix qui se trouvent dans l'Alcoran touchant la conduite des femmes & la puissance des maris. Au reste la jeunesse d'*Aïfcha* rend très probable l'opinion de ceux qui disent qu'elle étoit Vierge au tems de ses nôces, de sorte que le principal surnom de son Pere a été pris dans cette qualité de sa fille. En effet *Abubeker* ne signifie autre chose que *Pere de la Pucelle*, & c'est un titre duquel *Abdallah* se fit honneur, non seulement tant qu'il vécut sous l'Empire de Mahomed son gendre, mais lorsqu'il fut parvenu à la souveraine puissance avec le titre de Calife. D'autre côté Mahomed, instruit une fois en sa vie de l'espèce de plaisir propre à un tel mariage, n'en voulut plus tâter, & se contenta de femmes qui avoient déjà quelque expérience dans la vie conjugale ; soit qu'elles eussent été répudiées, soit qu'elles fussent demeurées veuves : & il ne se trompa point dans l'esperance qu'il conçut de trouver avec elles plus de douceur, plus d'attention à lui plaire, & plus de conduite ou d'observation de bienséances.

Mr.

Mr. Prideaux dans la *Vie de Mahomed* qu'il a donnée au Public, décide nettement que *Phatime*, seule des enfans de Mahomed qui lui aît survécu, étoit fille de *Cbadijé* & la dernière de ses enfans. M. Herbelot, au contraire, assure qu'elle étoit le premier fruit du mariage d'*Aïfcha*, fondé sur la tradition commune, qui porte que Mahomed perdit sa première femme à 34. Ans, après 7 ans & un mois de mariage; que *Phatime* lui est née dans le cours de sa 36. année, puis qu'elle est morte avant que d'avoir atteint l'âge de 27. ans, & précisément six semaines après le décès de son Pere. Cependant, comme il est certain que *Aïfcha* se déclara ouvertement contre *Ali* époux de *Phatime*, & qu'elle lui arracha l'Empire des mains pour le donner à *Moa-viab*, qui n'étoit ni de la famille du Prophète, ni de la sienne; il y a bien de l'apparence qu'elle n'auroit pas rejeté son propre gendre en faveur d'un étranger: ainsi l'on peut conclure que Prideaux a l'avantage de la vrai semblance en faveur de son sentiment, & que Herbelot a celui de l'exactitude chronologique. Quoi qu'il en soit, Mahomed, peu satisfait de la société d'un enfant, paroît avoir alors, & pour la première fois, multiplié

tiplié le nombre de ses femmes ; quoi qu'il soit certain, que c'est précisément en ce tems-là qu'il a été le plus occupé pour donner une forme à l'entreprise qu'il étoit prêt de faire éclore, & qu'il semble avoir fixé à la 40. année de son âge, comme au tems le plus convenable à la maturité de l'esprit & aux forces du corps.

CE fut donc dans l'intervalle de la 36. à la 40. année de son âge qu'il épousa *Sewda* fille de *Hareth*, surnommé *Zama*, que l'on peut croire avoir été son Oncle, & le second des enfans de son ayeul *Abdol-Motalleb*. Ce n'est pas celle de ses femmes qu'il a le mieux aimé, puis qu'elle renonça en faveur d'*Aïscha* aux nuits que Mahomed lui devoit donner à son tour suivant l'obligation réciproque d'un mari & d'une femme légitimes. Il épousa aussi *Safia*, qui étoit Juive, & Lévite d'extraction ; ce qui lui faisoit dire, après que le don de prophétie se fût manifesté en la personne de son époux, qu'Aron étoit son pere, que Moïse étoit son oncle, & Mahomed son mari ; raisons qui la rendirent préférable à toutes les autres femmes de l'Arabie par sa liaison avec les plus grands Prophètes. Il est impossible de marquer exactement le tems des autres mariages,

ges de Mahomed, qui furent en grand nombre : tant parce qu'il étoit extrêmement robuste & vigoureux, que parce que n'étant plus attaché par aucune passion bien vive, il avoit besoin de changement pour sa récréation, ou plutôt pour le soulagement des travaux de son esprit. Il y a des Auteurs qui lui donnent jusqu'à 21. femmes différentes, desquelles 5. moururent avant lui ; 6. tombèrent par leurs fautes dans le malheur de se voir répudiées ; & 10. autres restèrent veuves après sa mort. D'autres réduisent le nombre de ses femmes à 15. ce qui fait juger que les premiers comptent quelques concubines esclaves au nombre des femmes légitimes, dont il eut néanmoins un très-grand nombre, & beaucoup au dessus de ce que la nécessité de l'ordre lui a permis d'accorder à ses sectateurs : auxquels en récompense il a laissé entière disposition de leurs esclaves achetées à prix d'argent ; au moyen toutefois de leur consentement à un ouvrage, qui étant destiné par la nature à donner un plaisir réciproque aux deux sexes, exige que le plus fort renonce alors à son pouvoir. Les autres femmes que Mahomed épousa vers le milieu de son âge viril furent *Om Salama*, *Om habiba*, *Maimunab*, & peut-être *Giorwaira*, quoi qu'il

qu'il y ait plus d'apparence que le mariage de celle-ci est postérieur aux autres de quelques années; car comme toutes ces femmes avoient déjà été à d'autres maris, elles perdirent, longtemps avant la mort du Prophète, les beautés qui l'avoient engagé d'en faire ses épouses. C'est aussi ce qui l'obligea à remplacer dans la suite cette troupe usée, dont il n'avoit point d'enfans, par de la jeunesse; laquelle au moins devoit ranimer ses plaisirs, & l'espérance de quelque postérité. Il y employa, suivant le Droit naturel, quelques esclaves concubines, & entr'autres la belle *Marie*, surnommée l'*Egyptienne*, qui paroît avoir été la plus chère à son Maître, & la plus redoutable à ses femmes, à cause de la préférence qu'il sembloit donner, non seulement à ses graces, mais à sa douceur, & à sa complaisance.

AU-RESTE nous aurons toujours bien de la peine à imaginer, comment il s'est pu faire, qu'un homme d'un caractère aussi sérieux qu'un Prophète; chargé de l'instruction des Peuples, de la réformation de la doctrine & des mœurs; organe & dépositaire des promesses & des menaces du TOUT-PUISSANT, Prédicateur assidu des vérités éternelles qui lui étoient révélées de moment à autre, & qui

qui devoient par conséquent occuper toute son attention journaliere, aît pû être en même tems si emporté, & si sensible à des plaisirs qui ne semblent faits que pour des personnes peu occupées, & dont l'imagination n'est pas enlevée par des perceptions incomparablement plus vives & plus animées que celles du corps. Il est d'ailleurs étonnant qu'un homme qui rouloit dans son esprit d'aussi grands desseins, qui avoit tant besoin de repos pour la méditation d'un projet, (dont les moyens devoient être infiniment compliquez, & les conséquences d'une étendue que l'esprit ne se représente qu'avec difficulté;) Qu'un tel homme, dis-je, aît choisi volontairement, & en vûe d'une satisfaction si peu convenable à son objet principal, l'agitation, le trouble, & l'inquiétude, qui ne pouvoient manquer de résulter de la compagnie d'une telle multitude de femmes, renfermées, & en même tems si intéressées à savoir ce qui se passoit dans le monde au sujet de leur mari; qui s'exposoit à mille hazards, dont les moindres étoient la honte & l'infamie qui pouvoient retomber sur elles. A cela il faut joindre les troubles domestiques qui naissent des préférences données aux unes, ou aux autres de ces femmes par le

le mari même ; les effets de leur jalousie mutuelle pour éprouver l'amour, la considération, la supériorité, qui sont des objets auxquels on se porte machinalement, & malgré toute contrainte. Enfin il y a tant d'indécence à un homme public, parvenu à un âge de maturité, de laisser voir une foiblesse qui en suppose tant d'autres, que la conduite de Mahomed à cet égard paroît totalement inexcusable. Cependant les Interprètes n'ont pas négligé de répondre aux objections qui se présentent naturellement sur ce sujet.

ILs disent 1^o. que la grande ardeur, & l'extrême force de temperament avec laquelle Mahomed remplissoit les devoirs du mariage étoit un don de Dieu, qui le vouloit consoler par cette espèce de plaisir des disgraces auxquelles il devoit être exposé pour la cause de sa gloire. Ils disent 2^o. que Dieu a voulu desabuser les hommes, par cet exemple, de l'idée absurde qu'il s'étoient faite d'une vertu de continence inutile, & même préjudiciable à la Société ; pendant qu'ils se permettent une vraie incontinence, qui y peut causer de véritables desordres ; qui enlève les filles & les femmes à leurs peres, & à leurs maris ; qui peuple les familles d'enfans étran-

R

gers,

gers, & qui couvre les violences & les injustices les plus blamables du prétexte d'une liberté de coeur & d'esprit, à laquelle toutes les autres passions se prêtent pour corrompre l'innocence, & la vertu même. 3°. Ils disent que les superstitions Chrétiennes ayant dépeuplé le Monde d'une partie de ses habitans, des deux sexes, pour faire habiter des Deserts, & des Monastères, & frustrer la Nature de la postérité qu'elle en devoit attendre ; il étoit nécessaire qu'un Prophète, appelé pour ouvrir les yeux de tous les hommes, & leur faire connoître la véritable vertu, pratiquât lui-même en ce genre quelque chose d'excessif ; afin de les engager à mépriser une fiction de vertu, à laquelle une vénération bizarre les soumettoit par habitude ; & à estimer au contraire la Vertu solide, qui ne consiste jamais que dans son rapport avec le bien universel de la Société : lequel est aussi éloigné des entreprises que le Libertinage suggère, qu'il l'est d'une basse superstition, qui ne peut être produite que par l'ignorance, & la timidité. Enfin ils disent, que la force de l'ame est tellement relative à celle du corps, que Dieu en donnant la première au Prophète n'a pû lui refuser les qualitez qui sont les effets de la plus parfaite constitution des organes.

IL avoit, disent-ils, un courage au-dessus de la crainte dont tout homme vulgairement constant & ferme pourroit être ébranlé : Une générosité qui s'étendoit à l'Etranger comme au Compatriote, parcequ'elle envisageoit toujours l'utilité la plus générale, & qu'elle n'étoit point rétréssie dans les bornes où les sensations communes & le plus prochain intérêt la resserrent : Une fidélité à toute épreuve ; une discrétion qui l'assuroit de ses amis, qui ne les chicanoit jamais, & qui les lui faisoit aimer & estimer d'aussi bonne foi, qu'il desiroit lui-même d'en être aimé & estimé : Une prudence qui découvroit de loin les événemens, & qui pour les prévenir savoit pénétrer les sentimens des hommes à la simple & première inspection. Enfin, parceque l'énumération deviendroit ennuyeuse, il avoit une supériorité de génie, qui savoit estimer le Vrai, & la capacité des moyens, avec une précision sans pareille. Voilà les vertus que les Arabes mettent au-dessus de la continence, du jeûne, de la discipline, & des pratiques des Monastères, & pour l'intérêt desquelles il semble que Dieu a sacrifié jusqu'à la réputation de son Prophète, par rapport au trop grand amour du sexe qu'on lui reproche. Après ces ma-

riages, il est certain qu'il continua de vivre, comme auparavant, dans la familiarité de ses amis, qu'il choisit toute sa vie avec une grande distinction ; enforte qu'on a dit de lui qu'il a eû l'avantage de ne s'y être jamais mépris. C'est sans doute à l'excellence de son jugement que l'on doit rapporter une telle fortune : mais comme nous avons à parler dans la suite du choix qu'il fut faire des premiers hommes auxquels il confia son secret, il seroit inutile de s'étendre icy sur cette matiere.

C'EST toutefois l'occasion dans laquelle nos Historiens chrétiens ont imaginé lui donner des amis intimes, dont aucun contemporain n'a jamais parlé ; & d'en faire les complices du crime qu'il méditoit, & qu'il a exécuté. Ces amis sont, dans la supposition de M. Prideaux, le Moine *Sergius*, auparavant Abbé de la Laure de Bosra, sous le nom de Bahira, & le Juif *Abdias Ben-Salon* sous le nom d'Abdallah Ebn-Salem, avec lesquels on l'accuse d'avoir concerté, & mis à fin le projet qu'ils lui avoient inspiré, de renverser toute la terre par le moyen d'une Religion imaginaire ; composée du Judaïsme, du Christianisme & des passions humaines, dont les trois ensemble ont fait un mélange artificieux

cieux qui a séduit la moitié du Monde. Mais M. Prideaux convient en même tems que le concert de ces trois Imposteurs a été si bien ménagé que l'on n'en a jamais eû aucune preuve directe, ni indirecte. Il convient aussi d'un fait certain, qui est, que Mahomed étoit sans lettres, & sans connoissance de tout ce que l'on peut appeller Science, ou Litterature, & qu'il en fait lui-même la premiere preuve de sa mission extraordinaire. M. Prideaux ajoute, que le zèle Chrétien, animé dans les anciennes Croisades, & néanmoins aussi dépourvû de la connoissance des faits, que de celle de la doctrine que Mahomed combattoit, na pût se priver de la consolation de se servir de toutes sortes d'armes, bonnes & mauvaises, tant pour attaquer un tel ennemi que pour s'en défendre. Il dit encore, & je ne faurois m'empêcher d'y souscrire, qu'avant les traductions qui nous ont été données de quelques Ouvrages Arabes par les Savans du siècle passé, tels que Golius, Eugenius, Pocok, Gabriel Etonissa, Echellensis, & autres, nous connoissions si peu l'histoire de Mahomed, que nous ignorions qu'il eût eû des Successeurs autres que les Turcs : tant s'en faut que nous eussions quelque connois-

sance de sa vie & de ses moeurs. Ainsi crédules par zèle & par contradiction, nous avons reçu tout ce qui s'est présenté pour déposer contre lui. Mais s'il est permis d'en revenir à la plus raisonnable façon de penser, je croi pouvoir dire que Mahomed, Imposteur, ne s'est ouvert de son secret à personne ; d'autant plus qu'il auroit commis une indiscretion très inutile, puisque le succès a presque toujours passé ses esperances, & qu'il a toujours fourni de son propre fonds cette éloquence admirable & inimitable qui entraînoit tous les coeurs après lui. Il étoit ignorant des Lettres vulgaires, je le veux croire ; mais il ne l'étoit pas assurément de toutes les connoissances qu'un grand voyageur peut aquerir avec beaucoup d'esprit naturel ; lorsqu'il s'éforce de l'employer utilement. Il n'étoit point ignorant dans sa propre langue, dont l'usage, & non la lecture, lui avoit appris toute la finesse & les beautés. Ils n'étoit pas ignorant dans l'art de savoir rendre odieux ce qui est véritablement condamnable, & de peindre la vérité avec des couleurs simples & vives, qui ne permettent pas de la méconnoître. En effet, tout ce qu'il a dit est *Vrai*, par raport aux dogmes essentiels à la Religion ; mais il
n'a

n'a pas dit *tout* ce qui est *Vrai* : & c'est en cela seul que nôtre Religion differe de la sienne.

IL est tems après cela d'en venir à moi-même, & de me justifier devant le Lecteur de l'impression que peut faire le stile Oriental & Arabe que j'emploie dans ce récit. Je suis Chrétien comme lui, & j'en fais une profession aussi sincère ; mais je suis opposé à deux principes sur lesquels a roulé jusqu'à présent nôtre controverse avec les Musulmans. Le premier est, *qu'il ne se trouve aucun motif raisonnable dans tout ce qu'ils croient ou pratiquent ; en sorte qu'il faille renoncer au sens commun pour s'y soumettre.* Le second, *que Mahomed aît été un imposteur si grossier, & si barbare, qu'il n'est point d'homme qui n'aît dû, & qui n'aît pû s'apercevoir de sa tromperie, & de sa séduction.* Contre ces principes je soutiens 1^o. Que sans la grace de la Révélation Chrétienne, qui nous éclaire bien au-delà de ce que Mahomed a voulu connoître & savoir, il n'y auroit sistème de Doctrine si plausible que le sien, si conforme aux lumieres de la Raison, si consolant pour les Justes, & si terrible aux pécheurs volontaires ou inapliquez ; & que dans les pratiques du Culte qu'il a établi, on découvre manifestement la

cause, & la démonstration de cet attachement invincible qu'ont les Musulmans pour leur Religion : attachement très connu par nos Missionnaires, qui sont obligés d'avouer le peu de progrès qu'ils font parmi eux. 2°. Je soutiens que Mahomed, Imposteur, n'a été ni grossier ni barbare ; qu'il a conduit son entreprise avec tout l'art, toute la délicatesse, toute la constance, l'intrépidité, les grandes vûes dont Alexandre & César eussent été capables dans sa place. Il est vrai que ses mœurs ont été plus simples que celles de ces deux Conquêteurs ; qu'il a moins connu l'intérêt, l'avarice, le luxe, & la prodigalité : au lieu desquels il a employé la Religion pour motif de ses exploits. Il n'a point non plus assujetti sa Patrie ; au contraire il ne l'a voulu gouverner que pour la rendre Maîtresse du monde, & de ses diverses richesses, desquelles & lui, & ses premiers Successeurs ont fait un usage si desintéressé qu'ils doivent être admirés à cet égard par leurs plus grands ennemis. Au-reste comme le but de cet Ouvrage n'est que mon amusement particulier, après lequel je substitue celui d'un Lecteur équitable, je ne crois pas avoir besoin de justifier mon stile, & les termes que j'emprunte des Livres

Ara-

Arabes. Un pareil Ouvrage, où nous ne pouvons prendre que peu d'interêt du côté de l'instruction, & de la connoissance des véritez dogmatiques, doit au moins effaier de plaire par la singularité des expressions.

Nous voici donc parvenus à cette fameuse année XLI. de la vie de Mahomed, commencée du 20. Avril 611. dans laquelle nous allons voir la métamorphose d'un homme particulier en Prophète ; illuminé par des révélations, d'autant plus singulieres qu'elles ne précèdent presque jamais les événemens, & ne semblent avoir été données que pour expliquer les raisons de la Providence Divine dans leur diverse dispensation ; ou pour montrer que son motif principal est toujours de conduire les hommes à la connoissance du Vrai, & à la pratique des bonnes oeuvres, c'est à dire de celles qui sont relatives à la Justice, & au bien général de la Société. Les idées que nous avons de la Prophétie sont bien différentes de celles des Arabes. Nous pensons, sur les exemples des Prophètes d'Israel, tels qu'ESAYE, JÉRÉMIE, DANIEL, & autres, qu'un Prophète connoissoit l'avenir avec autant de lumiere & de clarté, qu'il

qu'il favoit tout ce qui devoit arriver à peu près comme Dieu le connoît lui-même. Ainsi nous jugeons qu'*Esaye* a connu les circonstances de la Vie du Messie, de sa Mort, & de sa Passion, & qu'il les a écrites avec autant d'évidence pour nous qui lisons son Livre que l'auroit pû faire un cinquième Evangéliste. Nous voulons aussi que *Jérémie* vît toutes les circonstances de la destruction de Jerusalem, & qu'il les ait dépeintes avec des couleurs capables de toucher les pécheurs de ce tems-là, s'ils avoient eû quelque reste de sentiment pour leur Patrie. On prétend enfin que *Daniel* a annoncé de même tout ce qui appartient aujourd'hui à l'histoire des Monarchies Persannes, Grecques, & Romaines; car nous ne connoissons gueres mieux le passé dans cette histoire, à certains égards, qu'il paroît en avoir connu l'avenir. Mais les Arabes ne regardent pas la Prophétie comme un don de Dieu, simplement absolu, tel que nous l'imaginons. Ils croient qu'il est toujours caractérisé par les talens naturels de ceux qui le reçoivent, ou selon l'application que la Providence en veut faire pour l'instruction de ceux à qui les Prophètes sont eux mêmes adressés. Ainsi, peuvent-ils dire, lors que

que Dieu a voulu faire connoître aux Juifs la mauvaise politique de leurs Rois, qui s'empressoient de rechercher l'alliance des Rois d'Egypte, qui d'ailleurs laissoient corrompre les mœurs de leurs Peuples, souffroient que l'esprit de dissolution & de vertige s'emparât de la Capitale, & qu'il empoisonât tous les coeurs jusqu'à leur faire haïr & mépriser leur Religion, & les maximes les plus importantes à tout Gouvernement : Alors Dieu paroît avoir suscité divers hommes excellents, qu'il a remplis de l'espèce de discernement nécessaire pour être touchés de l'abus de cette politique, qui alloit confondre l'Etat. Ces hommes extraordinaires reçurent aussi de la Providence, la vivacité, l'éloquence, & le patétique, avec la hardiesse convenable pour exprimer la vérité, & pour la faire sentir à ceux que le Desordre, & l'Illusion n'avoient pas encore endurcis.

PAREILLEMENT lorsque les Juifs captifs, transportés dans la terre de Babilone, se croyoient perdus, & confondus pour jamais avec les Nations idolâtres ; Dieu suscita Daniel pour les consoler par l'esperance d'une révolution prochaine ; Laquelle mettant l'Empire en d'autres mains, les employeroit aussi pour

pour leur rétablissement. C'est la raison pour laquelle les visions de Daniel représentent le grand événement qui détruisit peu après la Monarchie des Babiloniens, & qui transporta leur puissance aux anciens Perses. Mais comme ceux cy furent vaincus à leur tour par les Macédoniens, qui fonderent un autre Empire dans la Syrie, duquel les Juifs souffroient beaucoup, & que les Macédoniens furent eux mêmes soumis par les Romains, lesquels disperferent la nation Juive, ruinerent son Temple, & détruisirent absolument le Culte qui y étoit pratiqué; il étoit nécessaire que ces mêmes révélations repréSENTASSENT quelque chose de tout cela. Cependant comme il seroit absurde d'imaginer que le Prophète aît connu cet avenir avec la clarté dont nous jouissons après l'événement, contentons nous de dire qu'il peut en avoir découvert une ombre très confuse; laquelle auroit été même bien inutile sans l'interprétation qu'un Ange lui en donna par l'ordre de Dieu. Ainsi nous reviendrons à croire avec les Arabes, que c'est bien moins la connoissance de l'avenir qui distingue, & constitue le Prophète, que le talent de parler ou d'écrire avec une force capable de retirer les hommes de l'erreur,
ou

ou de les rapeller à l'attention qu'ils doivent particulièrement à la Vérité & à la Justice.

MAIS il y a bien une autre objection que les Arabes mêmes ont employée contre Mahomed, au tems où sa vocation étoit encore incertaine à l'égard du public. Ils lui demandoient des miracles, comme s'il eût été de l'essence d'un homme qui avoit entrepris d'instruire les autres, d'autoriser ses paroles, plutôt par des prodiges que par des raisons. Ils citoient à la vérité leurs Traditions paternelles touchant les Prophètes qui avoient été dans leur Pays, & ils avoient de plus les exemples de *Moyse*, *d'Elie* & *d'Elisée*, parmi les Hebreux, comme celui de JESUS CHRIST parmi les Chrêtiens. Mais peut-on conclure de ces exemples que les véritez morales & pratiques n'aient pas leurs démonstrations en elles mêmes? En effet, s'il a falu que le Messie opérât tant de merveilles, & se résuscitât lui même pour prouver sa Divinité, il n'a pas eu besoin de miracle pour faire recevoir sa Morale. Tout le Monde y a généralement applaudi, & on l'admire encore aujourd'hui quoi qu'on la pratique si peu. Ainsi Mahomed, en pré-

prêchant une semblable Morale, n'a eu d'ailleurs aucune vérité douteuse, ou suspecte à persuader, si l'on en excepte le Dogme de la Resurrection, peu croïable aux hommes charnels. L'unité, & la suprême puissance de DIEU ne sont point des vérités de même espèce que celles-là : elles sont démonstratives par la simple raison humaine. Partant les Arabes, & moins encore les Chrétiens, ont-ils été en droit d'exiger des miracles de la part d'un homme, qui déclaroit & protestoît sans cesse n'avoir d'autre pouvoir que de persuader ceux qui le vouloient écouter pacifiquement, ou celui de soumettre par les armes ceux qui résisteroient à la puissance de ses raisons ; par rapport auxquelles il osoit défier les hommes, & les Anges d'entrer en lice avec lui.

C E L A posé, il ne semble pas que le sentiment des Musulmans sur le titre de Prophète qu'ils donnent à Mahomed soit aussi dépourvu de prétextes qu'on le dit communément parmi nous. Il suffit, en effet, qu'ils le puissent justifier par l'exemple de ce qui s'est passé chez les Juifs en cas pareil ; puis que nous adoptions leur croïance à cet égard : & partant il n'est point nécessaire qu'ils nous

desig-

désignent des prédictions formelles de l'avenir, faites avant l'événement. Il doit suffire qu'ils fassent voir que Mahomed a réellement possédé des talens extraordinaires pour le raisonnement, l'éloquence & la composition ; & qu'il les ait employez à l'instruction des hommes, avec un si grand courage qu'on a pû croire que Dieu en étoit l'auteur. Car c'est-là ce qui constitue le caractère de Prophète, bien plutôt que des prédictions de l'avenir, ordinairement si sujètes à n'être point entendues, ou à être si mal interprétées, que l'on n'en peut tirer de démonstration qu'après leur accomplissement, lequel n'arrive souvent que 7. ou 800. ans après la mort de ceux qui les ont prononcées. Et tels sont par exemple les fameux Oracles qui prédirent *que la Sainte Vierge devoit enfanter, ou du sceptre des Juifs qui ne devoit sortir de leurs mains qu'à la venue du Messie.* D'ailleurs la résistance que l'on a long tems apportée à son prétendu ministère de Prophète, ne fait point de preuve contre lui, qui ne s'étende à à tous ceux qui ont été appelez à une semblable fonction ; de qui les persécutions servent à présent de titre à leur vocation, & convainquent leurs ennemis

mis d'une malignité cruelle & opiniâtre, qui n'est plus contestée. Ainsi ce que l'on peut opposer valablement à Mahomed doit se réduire, ou à la négation des Dogmes & des préceptes qu'il a établis; (ce qui souffre déjà une grande difficulté, parce qu'il demeure certain que sa Doctrine ne pêche que par son insuffisance, si on la compare à l'étendue de la foi Chrétienne;) ou à la négation de la vérité de sa Mission, laquelle n'a véritablement d'autre preuve que ses succès, & la beauté de sa Morale. Enfin, telle opinion que l'on puisse prendre de cette Mission, ou Vocation de Mahomed à la Prophétie, en voici l'Histoire telle que les Auteurs ont voulu la donner.

Une certaine nuit de l'hyver de l'an DCXI. de l'Ere Chrétienne, le 12 de Janvier selon Elmacin, il fut soudainement réveillé d'un sommeil profond où il étoit, par l'apparition d'une lumière très vive, dont il se sentit pénétré, sans ressentir néanmoins aucune chaleur. Le premier éblouissement étant passé, il ouvrit les yeux, & apperçut un Ange; dont l'énorme grandeur l'épouvanta, parceque sa tête & ses pieds lui parurent

tent toucher le Ciel & Terre. Ce qu'il
 en reconnut dans le premier moment
 lui parut plus blanc que la neige
 la plus pure, & plus brillant que la lu-
 miere du soleil : de sorte que n'en pou-
 vant soutenir l'éclat, il referma les
 yeux, réfléchissant en lui même sur ce
 que ce pouvoit être, & s'il étoit bien
 assuré de ne point rêver. En ce mo-
 ment il se sentit saisi par les cheveux,
 sans violence ni douleur, & se trouva
 dressé sur ses pieds. Ce mouvement
 lui ouvrit les yeux, & l'Ange lui parut
 alors moins terrible; mais la crainte &
 l'effroi le pénétrèrent de nouveau lors
 qu'il entendit le son de sa voix. Il
 retomba le visage contre terre, les mains
 jointes sur sa face en la posture d'un
 homme qui adore. Il entendit alors
 distinctement ces paroles. *Leve toi au
 nom de ton Seigneur, & le mien, qui a
 créé toutes choses, & qui a formé l'homme
 d'un peu de sang épais.* Il se trouva de-
 bout, & l'Ange lui présenta un papier
 en lui disant, *Prends & lis au nom de
 ton Seigneur, il a donné l'écriture aux hom-
 mes pour leur apprendre ce qu'ils ignorent ;
 Loue ton Seigneur, exalte ton Seigneur à
 jamais ;* Alors Mahomed ressentit en lui
 même une joye inconnue, & une si
 grande dilatation de son coeur, que n'en

pouvant supporter l'excès, il retomba à terre sans force & sans mouvement. L'Ange lui répéta les premières paroles, *Prens & lis* ; Et Mahomed répondit ; *Seigneur, je suis pauvre & ignorant, & je ne connois point les lettres, & n'ai jamais sçu lire.* A cet aveu plein d'humilité l'Ange repartit par les magnifiques & célèbres paroles qui sont devenues le formulaire de la Foi de tous les Musulmans ; *DIEU, il n'y a point d'autre DIEU que DIEU, & Mahomed est son Prophète.* Cela dit, l'Ange ne fut plus visible à ses yeux, & il demeura rempli de sentimens inexprimables, mêlez de terreur, d'esperance, & de foi. Cependant étant revenu à lui, il appella le secours de ses femmes, en leur criant, *venez, venez, envelopez moi de couvertures, envelopez moi ; je suis prêt de mourir.* Elles le trouverent en effet dans une sueur extraordinaire, & si foible qu'elles appréhenderent pour sa vie. C'est ainsi que se passa le premier entretien de l'Ange avec Mahomed.

Mais d'autres Auteurs, qui ne se contentent pas de si peu, ajoutent que l'Ange le fondit & refondit jusqu'à trois fois ; tant pour lui donner la connoissance de l'Ecriture, que pour lui communiquer le courage, la patience, & l'intelligence
des

des choses cachées qui étoit nécessaire pour sa nouvelle fonction. Les paroles de cette première conversation se trouvent rapportées au Chapitre 96. de l'Alcoran. Mais elles y sont dénuées de toutes les circonstances que nous apprenons seulement de ceux qui ont recueilli les discours familiers du Prophète, & ses actions particulières : ce qui fait voir qu'en effet l'Alcoran est proprement un Livre dé cousu, dont les versets n'ont aucune connexité ni rapport. Quoi qu'il soit évident qu'on auroit pu leur donner une suite naturelle & raisonnable, soit en vûe des événemens qui en ont été l'occasion, soit en vûe des matières qui y sont traitées. Mais l'on a respecté l'antiquité de la collection qui en fut faite par les ordres du Calife *Abubeker*, aussitôt après la mort de Mahomed ; dans un tems où l'on songeoit seulement à empêcher qu'il n'y en eût de perdus.

Quant à la division des Chapitres, on la tient postérieure de plusieurs siècles à la première collection, & paroît n'être qu'un effet du hazard, parceque leur dénomination n'est jamais prise de la matière qu'ils contiennent, mais bien de quelque mot singulier qui s'y rencontre. C'est aussi un témoignage bien évident que

les Musulmans n'ont pas travaillé à faire connoître ce livre plus beau, plus éloquent, ou mieux composé qu'il ne l'est naturellement: mais qu'ils se sont contentez de l'espèce de sublimité qui s'y trouve au milieu de ce délabrement. Le Chapitre 96. passe, en conséquence des paroles que nous venons de rapporter, pour devoir être le premier de tous. Et l'on juge aussi que le 95. devrait être immédiatement à sa suite, parce qu'il est adressé à *l'homme craintif, enveloppé de nattes, & de couvertures*: Ce qui semble faire allusion à l'histoire précédente. Cependant le Chapitre 94. intitulé *du Décret Divin*, paroît expliquer le 96. d'une manière beaucoup plus claire.

Voici de quelle manière le Seigneur parle. *Nous avons fait descendre du Ciel, dans la profondeur de la nuit que nous avons choisie, l'Ange qui t'a délié la langue, & éclairé l'entendement; & nous t'apprendrons quel est le mérite de cette nuit, préférable à mille autres nuits, à mille jours, & à mille années, puisque c'est le tems de la descente des Anges, Ministres de l'Esprit de Dieu, qui a porté la vérité dans ton coeur, quand ils se sont faits entendre à ton oreille.* L'intelligence de ces paroles est sans doute très facile, si l'on en fait l'application à l'événement cydessus rap-

rapporté. Mais un Interprète célèbre leur donne une autre origine. Il dit que le Prophète, exhortant un jour ses soldats à supporter les fatigues d'une guerre nécessaire, leur parla d'un Israélite qui avoit porté les armes durant mille mois pour le service de Dieu, & la défense de sa Religion; mais qu'un tel exemple, loin de faire impression sur eux, les porta à lui répondre, que la vie est trop courte pour se proposer d'aquerir un semblable merite. Ainsi, plutôt rebutez qu'animez, chacun pensoit à retourner chez soi, lorsque ce nouveau verset fut communiqué au Prophète, qui le répandit aussitôt parmi le Peuple.

MAIS dans la suite on en a fait une application fort éloignée de l'esprit & du sens de Mahomed; puisque l'on a prétendu qu'il signifie, qu'une simple lecture de l'Alcoran est préférable à un service militaire de plusieurs mois, ou de plusieurs années. Or l'on conçoit assez combien un Dogme pareil pouvoit être contraire aux efforts de courage & de perseverance qui étoient nécessaires pour établir cette nouvelle Religion. Aussi ne voit-on pas qu'une telle interprétation aît été suivie jusques au tems, où la piété des Musulmans s'imagina devoir imiter celle des Chrétiens, en ce

que ceux-cy récitent tous les jours certaine partie de leurs Ecritures. Mais elle ne se piqua point de les imiter dans le chant musical, & la variété des airs qu'ils y donnent; les regardant plutôt comme indécents dans la priere, ou comme un obstacle à la méditation que l'on doit faire des Livres saints. Ce furent les *Mollabs*, *Imans*, & autres personnes du Clergé Musulman qui inventerent le mérite de cette lecture de l'Alcoran, dont ils firent une fonction différente de la priere & de la prédication, depuis que les Califes & les Gouverneurs eurent abandonné le Ministère Ecclésiastique, qui étoit autre-fois le premier ressort de leur autorité, & que les nouveaux Ministres des Mosquées furent des hommes vils, dépourvus de tous les talens qui avoient fondé la Religion. Ces Ecclésiastiques ne purent se distinguer, ni aquerir de la considération parmi le peuple qu'en introduisant de nouvelles pratiques de devotion, sous le spécieux prétexte de la spiritualité. Il en est arrivé à peu près autant dans le Christianisme par l'établissement de tant d'Ordres Religieux, qui renferment une infinité de personnes des deux Sexes, dont la plupart seroient inutiles au Monde dans toute autre profession. Ain-

si l'on voit que les Ecclésiastiques ont également profité, dans deux Cultes si contraires, des moyens qui se sont présentés pour pouvoir se séparer des autres Citoyens, & s'établir un mérite distinctif, même devant Dieu. Au reste, cette première apparition de l'Ange fut suivie durant plus de 22. ans d'une si grande quantité d'autres semblables, & de la distribution d'un nombre si considérable de versets, qu'on en a formé un volume que les Musulmans nomment *Coran*, ou *Al-coran* quand on y joint l'*article*, pour exprimer le Livre par excellence, ou le Livre auquel nul autre n'est comparable: puisqu'il contient la pure parole de Dieu, ou l'expression de sa volonté, telle qu'elle a été révélée par l'Ange au Prophète choisi, qui devoit la faire connoître aux hommes, sans mélange d'aucun fait humain, ni d'autre expression étrangère qui puisse en affoiblir l'autorité.

MAIS le terme de *parole de Dieu* ne doit pas être pris au sens, que ce soit une parole sortie de Lui ou de sa bouche, comme le pourroient penser des esprits grossiers pour attribuer un corps & des membres à la Divinité. Les Interprètes ont pris soin d'avertir les Musulmans à cet égard, & de prévenir l'impression

qu'ils pouvoient recevoir du Dogme des Chrétiens qui personnifient cette Parole. Ils disent donc, que c'est une partie du décret éternel qu'il a plu à la bonté & à la justice de Dieu, concurrentes ensemble, de manifester aux hommes par le ministère de Mahomed, pour leur faire connoître le plus parfait usage qu'ils puissent faire de leur raison. Ils ne veulent pas non plus que ce soit une règle, ou une loi occasionnelle qui n'ait commencé d'être vraie que quand il a plu à Dieu de la manifester. Ils la nomment, au contraire, *la justice de tous les siècles*, & assurent que la perfection d'un fidèle, en quelque tems qu'il ait vecû, a toujours été relative à cette souveraine justice, qui a perpétuellement subsisté dans le décret Divin. Mais ce sentiment n'en est pas demeuré à la simple spéculation. Comme les hommes se portent naturellement à rencherir sur la simplicité des opinions qui leur sont proposées, il est arrivé qu'au lieu de renfermer le respect dû à cette Loi, sous l'idée de Parole de Dieu, dans la nécessité absolue de sa pratique, on est venu à disputer sur la dignité de son origine, & à mettre en question, si elle étoit créée ou incréée. Mais pendant que l'on employoit les dernières violences pour l'une ou l'autre thèse,

thèse, selon la proportion du crédit ou de l'autorité de ceux qui les soutenoient, on a totalement négligé d'y conformer ses mœurs.

L'ALCORAN, considéré comme loy suprême en cette qualité de parole de Dieu, fut pris pour arbitre du grand différent survenu pour la succession de Prophète, entre *Ali* son gendre & le Calife *Moa-via*. Mais l'artifice de l'Usurpateur ayant prévalu sur la candeur du légitime héritier, le Public mécontent commença à raisonner sur la maniere frauduleuse dont les Grands s'exemptoient de l'observer. Et comme la succession des *Alides* n'a jamais manqué de partisans, il y eut des Docteurs qui s'échaufferent si fort l'imagination à ce sujet, qu'ils soutinrent, que le préjudice fait à *Ali* n'étoit pas une injustice ordinaire, commise au mépris d'une loi usuelle ; mais qu'elle attaquoit Dieu même, & la vérité de son Etre ; parceque l'Alcoran, qui adjuge aux enfans la succession de leurs Peres, est une loi invariable, & aussi éternelle que Dieu même, dont le décret est essentiel à son Etre, puisqu'il ne peut exister sans sa volonté. Cependant d'autres Docteurs, non moins attachez à la succession des *Alides*, mais qui se piquoient de ne donner que des notions claires & précises, usèrent bientôt de dis-

distinction pour se mettre à couvert de l'autorité despotique des Califes, qui vouloient faire recevoir l'une ou l'autre opinion selon qu'ils l'imaginoient contraire ou favorable à leur autorité; & qui pour cet effet faisoient dresser des formulaires qu'ils contraignoient de signer, sous différentes peines de mort, d'exil, de prison, de privation de biens, &c.

CES Docteurs convenoient que l'Alcoran, considéré comme partie du décret Divin, ne pouvoit être mis au nombre des choses créées, parce qu'étant essentiel à Dieu, il lui doit être coéternel. Mais ils disoient en même tems; que par rapport aux hommes, auxquels il n'avoit pas toujours été connu, on ne pouvoit se dispenser d'admettre un changement, qui avoit rendu manifeste & obligatoire ce qui ne l'étoit pas auparavant; ou bien que ce seroit nier la vérité, & la nécessité de la Mission du Prophète par le ministère duquel cette loi avoit été révélée. Toute-fois comme l'Autorité ne respecte que rarement les bonnes raisons, le Docteur *Abmad Ben Hambal* ne put éviter une correction de 50. coups de fouët, que le Calife *Motasssem* lui fit donner publiquement dans la Mosquée, & même une longue prison, dont il ne fut délivré que par son Successeur,

cesseur, pour n'avoir pû fléchir, contre sa conscience, à la volonté d'un Prince qui n'entendoit pas la question, ou qui du moins ignoroit les conséquences facheuses que sa propre opinion pouvoit avoir.

QUAND je dis que ce Prince n'entendoit pas la question, je veux marquer qu'il lui arriva dans cette occasion ce qui est ordinaire à tous les Princes qui n'étant pas Théologiens, & ne pénétrant pas les motifs, ni les conséquences des disputes, se laissent prévenir par l'un des partis, qui rend toujours l'autre suspect à leur autorité. En effet, c'étoit si peu par zèle pour la maison d'*Ali*, que *Motasssem* s'entêta de cette opinion, qu'il en a été le persécuteur déclaré pendant sa vie, & qu'il en transmit la haine à son Successeur. Mais d'autre part, les Docteurs piquez de voir que tout le fruit qu'ils retiroient de leurs études, & de leurs méditations, n'étoit que de s'exposer davantage aux violences des Princes, ne voulurent plus s'entendre avec la politique mondaine, ni concourir avec elle pour recevoir les opinions dominantes à la Cour, ou jugées nécessaires pour augmenter la soumission des peuples. Et c'est ce qui a perpétué les Sectes qui divisent encore

au-

aujourd'hui la Religion Musulmane ; que l'autorité civile & militaire ont dans la suite également négligées parceque leurs differens sentimens n'influent en aucune maniere sur le Gouvernement, depuis qu'il ne s'agit plus entr'elles des droits de la succession, abandonnée, ou plutôt demeurée vaquante, après un si grand nombre de siècles, & sur tout depuis que l'Empire est passé à des Nations étrangères, telles que les Turcs, les Tartares, Uzbecks, & Mogols.

TELLE est donc l'idée générale que les Musulmans ont prise de l'Alcoran révélé à Mahomed : à quoi ils ajoutent que la composition du livre entier est si sublime, si élégante, & si persuasive, qu'il n'est point de lecteur attentif qui n'en reconnoisse d'abord l'excellence & la divinité. Enfin ils n'oublient pas d'employer, en faveur de ce livre, le même argument dont Mahomed s'étoit si heureusement servi ; en disant, qu'il est au-dessus des forces ordinaires de la Nature, qu'un homme, sans lettres, nourri dans l'ignorance, & dépourvû de toutes les connoissances théologiques, (qu'un Savant auroit pû tirer en Arabie même ; soit des Mages, des Juifs, des Chrétiens ; soit des autres Nations Asiatiques, Indiens, Brachmanes, Mo-

Mogols, Chinois, ou Insulaires ; soit de l'ancien Paganisme des Grecs, & des Romains) aît pû inventer par ses propres forces un sistème de Doctrine capable d'ouvrir les yeux de tout le monde, & d'anéantir ou dissiper, comme par un soufle, tout ce que l'adresse humaine, la fourbe, l'étude, l'interêt, le libertinage, & l'ambition ont pû imaginer, depuis qu'il y a des hommes, pour tromper les simples, & les engager dans des pratiques convenables à leurs différentes vûes. *C'est ici la cause de tous ceux qui ont le coeur droit, dit l'Alcoran, au chapitre 47. Ceux qui n'ont pas l'intention sincère, ou que l'interet de leur propre raison & celui d'une justice universelle ne touchent pas, ceux-là ne doivent rien à nôtre société. Qu'ils nous persécutent, qu'ils nous combattent, Dieu sera pour nous avec le plus grand nombre. Ceux qui ne veulent pas aujourd'hui être vos freres, seront bientôt vos esclaves. Il vous payeront un tribut amer, de leurs biens, de leurs services, de leurs enfans, & de tout ce qu'ils possèdent. Vous les passerez au trenchant de l'épée : vous n'en laisserez vivre que ce qu'il vous plaira, parce qu'ils ont méprisé la Raison & la Vérité, les dons excellens que Dieu leur vouloit partager avec vous.*

CEPENDANT Mahomed donna un si bon ordre à son domestique, que le secret important de ses apparitions ne transpira point dans le public. Pendant deux ou trois années que dura cette précaution, Mahomed parut toujours le même particulier que ses Concitoyens avoient vû & connu jusques-là ; vivant, & conversant avec eux dans une simplicité bien éloignée de ce qui se préparoit. Mais dans l'interieur de sa maison, on le trouvoit & plus sérieux & plus abstrait, & plus retenu avec ses femmes. Il s'en abstenoit assez souvent pendant des jours & des nuits entiers ; en sorte que ses femmes, & principalement *Aiscba*, qui étoit la plus jeune, en conçut de l'inquiétude, dans la crainte que quelque amour nouveau n'en fût le véritable sujet. Toutefois Mahomed ne pensoit alors qu'à s'éloigner de toute sorte de commerce : il se cachoit dans les montagnes voisines de la ville pour s'occuper, ou de Dieu, ou des projets de son ambition, & des moyens les plus propres pour les conduire au succès dont il se flatoit. La montagne de *Thour*, étoit celle qu'il fréquentoit davantage parce qu'elle étoit la plus voisine de sa demeure ; mais il étoit aussi quelque-fois à des distances plus éloignées, & principalement à

à l'*Abucabis* ; où la Tradition porte qu'il a eu ses plus étroites communications avec l'Ange.

CEPENDANT comme l'inquiétude des femmes sembloit exiger de sa prudence quelque précaution particulière, pour conserver la paix, & le silence nécessaire au secret qu'il vouloit garder, il jugea à propos d'appeller dans sa maison *Chadije* sa femme, pour lui confier cet important secret. Elle avoit été veuve assez long temps, & quoique privée d'enfans, elle n'avoit pas voulu se donner à un autre mari duquel elle n'auroit pû attendre une préférence qui flate si sensiblement les femmes les plus vertueuses. Elle avoit d'ailleurs, avec beaucoup d'esprit, un courage au-dessus de son sexe, & un sentiment de piété digne de la famille dont elle étoit sortie. Mahomed éprouva pendant quelque tems la solidité de son caractère ; après quoi ayant jugé y pouvoir prendre une entière confiance, elle fut la première à laquelle il osa déclarer sa vocation Prophétique, avec le détail de tous les moyens qu'il avoit projetez pour rétablir la Religion & le Culte public dans la pureté dont il avoit l'idée.

CHADIGE, pleine d'élévation dans les sentimens, & d'une piété supérieure à celle qui est ordinairement pratiquée chez le sexe tendre, goûta les propositions du Prophète, & conçut avec évidence que le rétablissement de la Religion serviroit, non seulement à délivrer la Nation du joug des Etrangers, mais la mettroit en état d'aspirer à des conquêtes faciles, qui porteroient la gloire & la renommée de son Epoux aussi loin que celle des plus illustres Conquerans. Ainsi *Chadije*, persuadée de l'utilité du projet, ne cessa plus d'exhorter Mahomed à le poursuivre & à vaincre sa propre modestie, qui faisoit seule un si grand obstacle à l'exécution des desseins de DIEU.

Nos Auteurs Chrétiens, qui affectent toujours d'attribuer à l'imposture de Mahomed toute la honte dont il leur est possible de la charger, comparent cette séduction de *Chadije* à celle que fit le Diable dans le Paradis terrestre : prétendant que comme le serpent se servit d'une femme pour porter le premier homme au mépris du commandement de Dieu, Mahomed, pour répondre à son véritable original, avoit dû faire couler le poison de sa mauvaise doctrine par l'organe d'une
autre

autre femme, capable d'adresse, & dissimulation. Cependant les Auteurs Mahométans ne nous apprennent point que *Ghadije* aît jamais travaillé à répandre la Doctrine du nouveau Prophète. Et véritablement, il y a peu d'apparence qu'il eût voulu choisir une femme, que son sexe obligeoit de vivre renfermée, pour en faire le premier Apôtre de sa prétendue Religion. Tout ce que l'on peut présumer de plus, est que *Ghadije*, une fois persuadée, a pû jetter les premières semences de la Doctrine de Mahomed dans le cœur des personnes qui étoient à son service, ou à celui du Prophète.

Le second prosélite de la Religion Musulmane a été *Zeïd*, fils de Hareth, cousin germain & beau frère de Mahomed, duquel il est aussi qualifié *Serviteur*, non seulement parce qu'il s'étoit intimement attaché à sa personne, mais plutôt parceque depuis l'élévation du Prophète à la Dignité de Chef de la Nation Arabe, il a fait la charge de son Ministre : fonction qui en ces tems de simplicité ne donnoit encore à ceux qui en étoient revêtus d'autre titre que celui d'Employé, ou de Serviteur. C'est pourquoi l'Historien Elmacin, qui nomme exactement les *Visirs*, ou Ministres
T des

des Princes dont il a donné l'histoire, ne qualifie ceux des premiers Califes que du nom de *Serviteurs*: ce qui fait voir qu'ils étoient encore éloignez du faste des Rois de l'Orient qui les avoient précédés. Au-reste, ce *Zeïd* est fameux dans cette histoire par rapport à l'injustice que Mahomed commit envers lui par l'enlèvement de sa femme, dont il étoit devenu amoureux, & qu'il l'obligea de répudier pour l'épouser ensuite. Enfin le troisiéme prosélite fut *Ali*, qui fut depuis genere de Mahomed; qui l'aimoit autant que si c'eût été son fils, tant à cause de sa hardiesse surprenante, (qui l'a porté à exécuter des choses comparables, ou superieures à tout ce qu'on lit de plus merveilleux dans l'Histoire, par rapport au courage, & à la force du corps) qu'à cause de sa docilité à se soumettre à la justice & à la raison, malgré l'impétuosité de son temperament. On a dit de lui qu'il étoit aussi véritable & aussi juste qu'il étoit courageux. Mais la simplicité de ses moeurs, & sa constance redoutable aux méchans, les engagea à pratiquer des artifices dont il se méfia trop peu, & qui le priverent de l'Empire lui, & sa posterité. On a dit de lui qu'il étoit Musulman avant que de naître, & qu'ayant empêché sa
mere

mere de se prosterner devant son idole particuliere pendant tout le tems qu'elle le porta dans son ventre, elle le mit au monde dans l'enceinte de la *Kaaba*, où elle étoit allée faire ses prieres. Mahomed disoit lui-même, par raport à cette singularité, *Ali est né pour soutenir la vérité de Dieu comme je suis né pour la publier*. Ces trois sont reconnus sans contestation pour les premiers Musulmans ; mais les six qui les ont suivis dans la même vocation ne sont pas moins illustres.

Le premier d'entr'eux est *Abdollah*, surnommé Abubeker, beau pere du Prophète, & en même tems l'homme de toute l'Arabie qui avoit une plus grande réputation de justice, & de probité. Mahomed se rendit maître de son esprit, & le porta à l'entousiasme dont il étoit possédé lui même, en lui faisant considerer l'état de la Nation Arabe, presque assujettie par les Etrangers ; & si peu attentive à son bonheur & à sa gloire, qu'elle alloit elle même au devant du joug, tantôt vers les Perses, & tantôt vers les Romains, selon que l'un ou l'autre Peuple avoit la fortune favorable. Il lui fit envisager, comme un grand malheur, la faute d'avoir reçu les Juifs dans le sein de la Patrie ; par-

ce que cette Nation n'étoit plus sensible qu'à l'interêt; qu'elle avoit oublié la piété & l'alliance de ses Peres avec Dieu; si ce n'est quand il s'agissoit d'usurper le bien des Arabes, & de s'approprier les plus fertiles endroits de leur Pays; que c'étoit alors qu'ils faisoient valoir leur filiation d'Abraham; mais qu'ils ne reconnoissoient les Arabes pour leurs freres qu'à la condition de calomnier leur origine; & de traiter leur Pere Ismael comme un enfant prosrit, & déshérité. L'esprit Divin, ou plutôt l'enthousiasme, se saisit alors de l'imagination de Mahomed, qui commença un nouveau discours, tel que le peut faire un homme transporté. Il y parla sous le nom d'Abraham, en disant à Dieu, *Seigneur, j'ai placé un de mes enfans dans une vallée stérile auprès de vôtre maison sacrée: Seigneur, donnez protection & immunité à ce Pays, & ne permettez pas que ni moi, ni mon fils adorions jamais des idoles, ni autre chose que vous.* Il fit voir ensuite à *Abubeker* que les malheurs de la Nation Arabe n'avoient d'autres principes que la corruption du Culte de Dieu: Que chaque particulier, & chaque famille avoient des idoles selon leur goût & leur fantaisie: Que cette abomination avoit pénétré jusques dans
le

le lieu Saint, où l'on voïoit, à la honte des Anges, d'Ismael, & d'Abraham, les infames idoles de *Latb* & de *Ozza*, auxquelles on rendoit des honneurs qui n'étoient dûs qu'à Dieu. Ce discours, naturellement susceptible de véhémence, & de traits, fut poussé aussi loin que Mahomed le jugea convenable à son auditeur : puis avec une modestie adroitement ménagée, il feignit de craindre d'en avoir trop dit, & de s'être laissé emporter par son zèle, quoique sans regret, d'avoir ainsi déclaré ses sentiments à un beau pere de la sagesse & de l'amour duquel il étoit assuré. Il vit toute-fois l'effet de son discours, & il eut la joye de s'en pouvoir applaudir ; ayant remarqué que pendant qu'il dura, les larmes coulerent des yeux du personnage qui l'écoutoit.

PEU de jours après *Abubeker* revint visiter Mahomed, accompagné d'*Othman*, fils d'*Affan*, (l'un des plus considérables Citoyens de la Mecque, & qui dans la suite est devenu le troisième Successeur du Prophète ; d'*Abdol-Rahman* fils d'*Aawf* ; de *Zobeïr*, fils de *Awam* beau frere de Mahomed ; & de *Saad* fils d'*Abu-Wakas* ; tous personnages importants, & qui le font encore devenus

davantage depuis leur conversion au Musulmanisme.

ABUBEKER, portant la parole, témoigna à son gendre, par une soumission qui se trouve rapportée au chapitre 46. de l'Alcoran, qu'il avoit été si touché des vérités qu'il lui avoit découvertes dans la conversation précédente, qu'il étoit résolu d'embrasser sa Doctrine ; puis adressant à Dieu sa prière, il dit, comme il est rapporté au même Chapitre 46. *Seigneur, enseigne moi par ton inspiration. Touche moi de la reconnoissance qui est due à tes bienfaits : Eclaire mes Parens qui m'ont donné la naissance ; éclaire mes enfans à qui je l'ai pareillement donnée par ta volonté. Je m'abandonne à toi, & je desire d'être un véritable Musulman ; c'est à dire, de suivre la Religion d'Ismael, & d'Abraham, qui étant nommé Islam, communique le nom de Moslem à ses Sectateurs, d'où nous formons celui de Musulman. Cette profession fut reçue de Mahomed avec applaudissement, comme on peut aisément l'imaginer ; & il y répondit par les paroles qui se trouvent au même Chapitre. Dans lesquelles, après avoir loué l'affection d'Abubeker envers ses parens, par la considération des peines & des soins que l'éducation des*

des

des enfans coute aux Peres & aux Meres pour les conduire jusqu'à la virilité; il assure le nouveau Croyant que tous ceux qui croiront en DIEU, & qui exerceront la justice n'auront ni crainte, ni tristesse, & qu'ils recevront en Paradis une recompense inexprimable & éternelle de leurs bonnes oeuvres. Il y a lieu de douter que le reste de ce Chapitre doive être pris pour la continuation du Discours que Mahomed fit en cette occasion; à cause qu'il y est parlé au verset 10. de la nouvelle conversion d'un Juif, qui est certainement postérieure. Mais on croit au contraire qu'il prononça alors une partie du Chapitre 21 qui est intitulé *les Prophètes*; & qui paroît en effet un Discours neuf, & très propre à toucher des personnes capables de réflexion, ou plus instruits que le commun du Peuple; pour lequel il semble qu'il aît destiné d'autres chapitres qui ne contiennent que des descriptions du Paradis, & de l'Enfer, des exhortations à la guerre; ou la promulgation des loix dont il jugea l'établissement nécessaire. Voici quelque traits de ce Discours.

„ CITOYENS de la Mecque; l'heure
 „ est venue de rendre compte de vôtre
 „ raison & de vôtre courage. En vain
 „ vous les avez reçus d'un Maître tout-

„ puissant, liberal, & bien-faisant, si
 „ vous les traitez avec négligence, & si
 „ vous ne réfléchissez jamais. Je vous
 „ avertis de la part de ce Maître. Je
 „ suis nouvellement chargé de sa légation,
 „ pour vous dire qu'il ne veut plus que
 „ vous abusiez de ses dons précieux, en
 „ passant une vie inutile, & ne les em-
 „ ployant qu'à des amusemens indignés
 „ de lui. Ne laissez plus distraire vos
 „ coeurs par des plaisirs imaginaires:
 „ ouvrez vos ames, & recevez y la vé-
 „ rité. Mais ce Mahomed qui vous
 „ parle, n'est-il pas un homme tel que
 „ vous? Etes-vous venus écouter les
 „ chimères de quelque songe, des vers
 „ rimez par un Poëte adroit, ou de
 „ vieux contes des anciennes histoires;
 „ amusements frivoles des vieillards, &
 „ des enfans? Attendez vous des mira-
 „ cles, ou des prestiges? Hommes A-
 „ rabez, écoutez; c'est Dieu qui va
 „ parler; c'est lui qui a fait le Ciel, &
 „ la Terre, & qui n'ignore rien de ce
 „ qui s'y passe; il connoît le fond de
 „ vos coeurs. *Dis leur* * Prophète, que

* C'est une de ces expressions communes dans l'Al-
 coran, par lesquelles le nouveau Prophète faisoit en-
 tendre à ceux qui l'écoutoient qu'il ne parloit plus
 de lui-même, & que l'esprit de Dieu le transportoit.

„ de toutes les villes qui sont peries
 „ pour la dureté de leurs coeurs, nous
 „ ne leur avons adressé que des hom-
 „ mes semblables aux autres, que nous
 „ avons instruits par la révélation. *Dis*
 „ *leur* ; qu'ils interrogent les familles de
 „ la Loi, & de l'Evangile, & qu'ils ap-
 „ prennent d'elles que ces Envoyés n'ont
 „ point été des Anges, ou des hommes
 „ qui vécutent sans manger. Ils n'ont
 „ point été éternels sur la terre, & n'ont
 „ point prolongé leurs vies au-delà du
 „ terme déterminé. *Dis leur* ; Nous n'en
 „ avons pas été moins fidèles à exécuter
 „ ce qu'ils ont promis de nôtre part ;
 „ nous les avons toujours délivrés, &
 „ nous avons perdu les prévaricateurs
 „ & les endurcis. Et maintenant nous
 „ t'envoyons une parole qu'ils ne peu-
 „ vent par refuser d'entendre. Nous
 „ parlons un langage vulgaire, qui est
 „ à la portée du plus foible, & du plus
 „ fort. Combien avons nous fait perir
 „ de villes injustes, à la place desquelles
 „ nous avons fait naître d'autres géné-
 „ rations ? Quand ces Nations mauvai-
 „ ses sentoient nôtre châtiment, elles
 „ fuyoient avec vitesse des lieux qu'elle
 „ croïoient frappés de nôtre colère. Mais
 „ *dis leur*, que les Anges s'en moquoient,
 „ Ne hâtez point vôtre fuite, Enfans
 „ d'ini-

„ d'iniquité ; retournez à vôte Patrie,
 „ & à vos demeures paternelles : on
 „ vous interrogera fans doute avant que
 „ de vous punir. Oh malhûreux que
 „ nous sommes ! *repondront-ils*, nous n'a-
 „ vons point été auffi méchans que l'on
 „ nous en accufe ; & ils n'ont point ces-
 „ fé de nous reprocher leur punition
 „ comme une injustice, jusqu'à ce qu'ils
 „ aient été détruits & renversez comme
 „ une moisson coupée. *Dis-leur* ; avons
 „ nous tiré du néant le Ciel, la Terre,
 „ & tout ce qu'ils contiennent pour un
 „ divertiffement odieux, fans égard à
 „ la vérité & à la justice ? *Prophète*, fais
 „ évanouir le menfonge, fais difparoître
 „ la vanité, perce les de mille traits ; les
 „ flèches feront la vérité, & ce font les
 „ armes que nous te mettrons entre les
 „ mains. *Dis-leur*, malheur à vous, à
 „ la fauffe opinion que vous avez de
 „ Dieu. Les Cieux, & la Terre, font à
 „ lui, & rien de ce qu'ils contiennent ne
 „ s'est encore lassé de lui obéir. Le so-
 „ leil & les aftres n'ont point dédaigné
 „ leur fervitude : ils n'ont point appelé
 „ d'autres Dieux de la terre pour ref-
 „ fusciter les morts. *Citoyens*, ne voïez
 „ vous pas, que s'il y avoit plusieurs
 „ Dieux égaux en puiffance il se détrui-
 „ roient les uns les autres ? Mais louange
 „ à

„ à DIEU, Seigneur de la Gloire ; Il
 „ est unique, & nul ne lui demandera
 „ compte de sa volonté, ni de l'usage
 „ de son pouvoir. C'est lui qui inter-
 „ rogera les hommes & qui leur deman-
 „ dera raison des Dieux qu'ils se sont
 „ forgez sans raison. C'est l'avertisse-
 „ ment que je vous donne, pareil à ce-
 „ lui des Prophètes qui ont été avant
 „ moi. Il n'y a point d'autre DIEU que
 „ DIEU, & c'est lui seul que vous de-
 „ vez adorer.

J'ARRETE ici cette traduction d'une
 pièce si magnifique, dans la crainte que
 sa longueur ne la rendît ennuyeuse
 malgré la singularité des pensées ; ne
 s'agissant que de lieux communs qui
 sont traitez à peu-près de même maniere
 parmi nous. Mahomed y rapporte en-
 suite l'histoire abrégée des différens Pro-
 phètes, avec des circonstances qui nous
 sont inconnues. Il dit, par exemple,
 qu'Abraham, étant encore enfant, s'in-
 struisit de la vérité de Dieu par la con-
 templation du Ciel ; Qu'il demanda à
 son Pere la raison du Culte qu'il rendoit
 à ses idoles, & que le Pere ne lui en
 donna d'autre que l'imitation de la Reli-
 gion de ses Ancêtres, qu'ils avoient
 pratiquée jusqu'à la mort : Qu'Abraham
 lui en avoit montré l'erreur sans autre
 fruit

fruit que d'exciter sa colère ; ce qui avoit réduit le jeune enfant à la nécessité de former le dessein de briser ces idoles à la première occasion que l'absence de son Pere lui pourroit procurer. Il ajoute qu'en effet cet enfant les brisa toutes, à la réserve de la plus grande ; & que le Pere étant revenu, surpris de cette destruction, en demanda la cause à son fils ; qui répondit, que puisque c'étoient des Dieux, il pouvoit les interroger eux mêmes, & qu'ils en diroient mieux la vérité. Surquoi le Pere s'irritant davantage, le fils osa lui reprocher qu'il servoit des Dieux qui ne pouvoient ni parler, ni se défendre. On le condamna pour ce sujet à mourir dans une fournaise ardente, de laquelle Dieu le délivra, comme il délivra depuis de pareils ennemis Loth, Moïse, & tous les Prophètes jusqu'à JESUS CHRIST, fils de Marie, né d'une Vierge, & conçu par le souffle du Très HAUT, pour être un prodige à toutes les Nations.

„ Pour vous, Arabes, reprend Ma-
 „ homed, au verset 92. du même Chapi-
 „ tre 25. vous n'êtes qu'un Peuple. Je
 „ ne suis qu'un seul Dieu votre Sei-
 „ gneur ; & vous ne devez servir que
 „ moi. Les Chrétiens & les Juifs ont
 „ eux

„ eux mêmes divisé leur foi, & ils en
 „ rendront compte au dernier jour ;
 „ Jour terrible ! où les méchants seront
 „ rappelés du néant, non pour vivre
 „ comme la première fois sur la
 „ terre, mais pour être des tisons de
 „ l'Enfer, dans un lieu si profond que
 „ leur cris épouvantables ne seront en-
 „ tendus d'aucun endroit ". Ceci nous
 représente un échantillon des autres Dis-
 cours de Mahomed ; dans lesquels on
 trouve par-tout la même force, mais
 non pas la même nouveauté ; puis qu'il
 est sujet aux dites & redites, & aux de-
 fauts de composition ordinaires à ceux
 qui n'ont point assez rectifié, par l'usage
 de l'éloquence, ou par une étude mé-
 thodique, les talens naturels qui remplis-
 sent leur imagination de figures, &
 leurs bouches d'expressions, les unes mi-
 eux choisies que les autres.

L'EFFET de ce Discours fut de per-
 suader les cinq Auditeurs nouveaux
 qu'Abubeker avoit conduits au préten-
 du Prophète : lequel, de sa part, touché
 d'un succès qui lui avoit soumis une
 partie des plus renommez Citoyens de
 la première Ville de l'Arabie, prit plus
 de confiance à la vocation qui lui avoit
 été manifestée, & ne fit plus de diffi-
 culté de parler en Public. Ce fut d'a-
 bord

bord en sa maison, où les Curieux le venoient entendre ; ensuite dans les Places de la Ville, où le peuple s'assembloit pour l'écouter ; enfin dans le Portique du Temple, où les Pélerins & les Devots de profession se trouvoient en plus grand nombre. Il ne paroît pas cependant que ses discours fissent d'abord un grand effet. On étoit bien aise de l'entendre parce qu'il débitoit des histoires inconnues, & qu'il les narroit d'une maniere agréable ; mais les peintures qu'il faisoit du Paradis, & de l'Enfer touchoient peu ses Auditeurs, parceque la Résurrection étoit pour les Arabes un Dogme étranger, dont ils n'avoient jamais oui parler, & qui leur parut tellement incroyable, quand il leur fut proposé, que la plus-part s'en moquerent, ou le mépriserent comme une puérilité. Il gagna donc très peu de monde dans ces premiers commencemens, mais on s'apperçut néanmoins que ses opinions n'avoient pas laissé de se répandre, & de faire impression sur les esprits, sinon jusqu'au point de les soumettre totalement, au moins jusqu'à celui de former des scrupules dans leurs consciences & d'animer leur courage à l'amour de la liberté, &

& à la haine des Etrangers. Mahomed se servit avantageusement du consentement que les Juifs & les Chrétiens donnoient au dogme de la Résurrection ; car il renvoyoit toujours les Arabes à leurs Livres, dans lesquels il supposoit que les premières vérités avoient été fidèlement écrites, quoi qu'elles eussent depuis été corrompues en divers endroits par des motifs d'intérêt & de malice, dont il les accusoit.

IL imputoit aux Juifs la corruption du Texte de la Loi par principe de haine contre les autres Nations, ou par le motif de l'orgueil & de la vanité avec lesquels ils se préféroient à tous les Peuples du Monde ; & par celui de l'avarice qui les portoit à des usures énormes pour dépouiller les autres hommes de leurs biens, loin d'exercer la charité, & la compassion qui sont les vertus les plus nécessaires à la Société, & qui leur avoient été si recommandées par la Loi. Pareillement il imputoit aux Chrétiens la corruption du Texte de l'Evangile, par le principe des divisions extraordinaires qui régnoient entr'eux, & dont le premier effet, après les persécutions réciproques, (qui contentent les passions particulières,) avoit été l'alteration d'un Livre,

vre, qui n'enseignant que des véritez très simples, & ne recommandant que la paix & l'union, condamnoit également les animositez & les opinions extrêmes de tous les partis.

AINSI après bien de prédications, & au bout de trois années, Mahomed ne se trouva gueres plus avancé que le premier jour. Il ne comptoit encore au nombre de ses véritables disciples que 39. personnes, entre lesquelles il y avoit trois femmes, avec le nommmé *The-la*, qui prétendoit avoir été présent à l'avanture de l'Abbé de *Bofra*, cy devant rapportée, & un autre fils d'*Abucaab*, que *Nophail* fils de *Haeulab*, qui se trouva Prince des Coreïshites fit mettre en prison sous prétexte qu'il avoit excité quelques troubles dans la Ville. Mahomed avoit de grands ennemis parmi les Coréïshites, car outre que le Peuple, (qui ne se départ que difficilement des usages pratiquez depuis long-temps,) lui étoit opposé, parce qu'il vouloit conserver ses Dieux, & continuer le même Culte & la même habitude de vie; les Chefs de leur côté, qui vouloient gouverner cette espèce de République, avoient un intérêt sensible à prévenir les desseins de Mahomed; qui sous prétexte d'une refor-

réforme dans la Religion, tendoient manifestement à le rendre maître de tous les esprits, pour les conduire à des fins ignorées, mais qui les excluroient infailliblement du Gouvernement. Entre ces Chefs de la Ville l'on comptoit *Abu-Sophian* fils de *Haub*, Chef des enfans d'*Ommias*; *Abu-Taleb* Chef des *Hasbémites*, & Oncle de Mahomed; *Abulabab*, & *Abugebel*, frere puis-né d'*Abutaleb*, & par conséquent oncle du Prophète; & *Omar*, fils d'*Alchattab* homme d'une extrême considération parmi le Peuple; prévenu contre les nouveautés; mais d'ailleurs judicieux, d'une inviolable fermeté pour la justice, & très accessible à tout ce qui pouvoit se présenter à lui sous le titre de vérité. Cet *Omar* eut un jour quelques paroles avec Mahomed, & les suites en furent si facheuses que le premier tira son poignard pour en frapper le Prophète, ce qu'il auroit fait s'il n'avoit été arrêté par *Naim*, fils d'*Abdallah*, qui se jetta au milieu d'eux, & les empêcha de s'approcher. L'occasion de cette querelle fut qu'une soeur d'*Omar*, & le fils unique qu'elle avoit, ayant embrassé la Religion du nouveau Prophète, *Omar* lui reprocha leur changement comme l'effet d'une séduction, de laquelle il se te-

U

noit

noit offensé. Cependant cette même conversion devint l'occasion de la sienne, qui se fit de la manière suivante. Omar ayant un jour trouvé son neveu lisant un livre à lui inconnu, dont le titre étoit *Thab*, il le lui arracha des mains, en supposant que c'étoit quelque ouvrage de l'imposteur qui lui avoit troublé l'imagination. Mais quand il l'eut en sa possession, il ne put s'empêcher d'y jeter les yeux, qui tombèrent sur ces mots. *Nous ne t'avons point adressé la parole pour affliger la nature ni te rendre misérable; c'est un avertissement de miséricorde que donne aux hommes celui qui a créé la terre qui les porte, & les Cieux qui les éclairent.*

OMAR, frappé de ces magnifiques paroles, s'informa de l'Auteur du Livre, & apprit que c'étoit en effet un Discours de Mahomed, qui se trouve aujourd'hui le 20 chapitre de l'Alcoran. Il le lut en entier, & fut autant surpris de la force des raisons qu'il crut y découvrir, que de la douceur, & des charmes de l'expression. Cependant comme il ne vouloit point se prévenir, il prit le dessein de communiquer cet ouvrage à *Valid*, fils de *Mogehirab*, Poète de son métier, & qui passoit dans la Ville pour le plus fin connoisseur
en

en matiere d'éloquence, & d'érudition. L'Histoire remarque que ce *Valid* étoit natif d'*Jamamah*, où le peuple emploie quelque expression en un sens différent de celui qu'on lui donne dans la langue polie : ce qui fit que le Poëte se mit à rire immoderément à la seule lecture du titre, qui ne contient cependant autre chose que la formule ordinaire qui se voit à la tête de tous les Chapitres de l'Alcoran. *Au nom de DIEU très Clément & misericordieux.* Cette indiscretion, causée par quelque idée ridicule qui vint à la tête du Poëte en cette occasion, impatienta *Omar*, qui ne voulut pas lui en laisser lire davantage ; ainsi la chose en demeura là pour cette fois.

MAIS *Valid* ayant fait ses réflexions, alla lui même trouver Mahomed, & le pria de lui montrer quelque chose de ses compositions. Le Prophète n'en fit point de difficulté, & lui récita le Chapitre intitulé l'*Adoration*, qui se trouve aujourd'hui le 41. de l'Alcoran. Le Poëte l'écouta sans émotion. Il admira la vive peinture que Mahomed lui fit du peu de charité qui se trouve d'ordinaire parmi les superstitieux, & les associateurs ; dont la Religion, toute personnelle, n'imagine, dit Mahomed, des

Intercesseurs auprès de Dieu, ou des Puissances qui lui sont collaterales que dans la fausse esperance de gagner leur protection par des hommages & des devotions faciles; parceque leur propre conscience accuse leur dureté & leur avarice, devant le Dieu de tous les hommes, qui n'a voulu suplérer a l'inégale division des richesses que par l'humanité & la liberalité, qu'il a tant recommandées en faveur des pauvres. Mais quand il en vint à ces paroles des Versets 13 & 14. du même Chapitre. *C'est la disposition de celui qui voit tout, & qui fait tout; de celui qui m'a commandé d'avertir les Citoïens de la Mecque.* Dis leur, Prophète, qu'il n'y aura bientôt plus que des supplices, & des supplices sans compassion, comme ceux d'Aad & de Zhemud. A ces mots le faïssissement & l'horreur s'emparerent du Poëte; ses cheveux se dresserent sur sa tête, & son coeur étonné, ne lui fournissant que des soupirs & des larmes, il tomba aux pieds du Prophète, qui le releva en lui disant ces paroles pleines de consolation, qui se trouvent dans un autre Chapitre. *Dieu ne commande aux hommes que justice & charité, afin que le prochain ne soit pas abandonné: il vous défend les choses honteuses, l'injustice, & la violence.*

MAHOMED. 29;

*Ces menaces ne s'adressent qu'aux endurcis,
& je ne suis envoyé que pour avertir le
monde des moyens d'éviter la punition.*

CEPENDANT *Valid* devint Musulman, & *Omar* en apprit la nouvelle avec beaucoup de surprise. Il en voulut savoir le motif de la bouche même du nouveau converti: & le récit qu'il lui en fit ébranla sans doute ce courage, dont la fermeté devoit être bientôt le principal appui de la nouvelle doctrine. Vers la fin de la troisième année de la vocation du Prophète, un jour d'hiver, où le Peuple se promenoit au soleil sur la place de la Ville; Mahomed, qui y passa, apperçut *Omar* & *Abulabab* son Oncle se promenant ensemble séparément du reste des Citoyens. Il pensa d'abord que ces deux hommes, qu'il savoit être ses ennemis, s'entretenoient de lui, & complotaient quelque chose à son desavantage. Mais loin de s'en irriter, il sentit son coeur touché de compassion pour leur aveuglement; en sorte que portant sur ses yeux & sur son visage une partie de sa robe, pour dérober sa contenance aux spectateurs, il pria Dieu ardemment & jusqu'à l'effusion de quelques larmes pour la conversion de ces deux hommes, ou pour celle de l'un des deux qu'il plairoit toucher de

sa grace. Il passa de la place dans sa maison, où il arriva vers l'heure de la prière, dont il s'aquita avec un souvenir assez vif de celle qu'il avoit faite au sujet de ses ennemis : après quoi il s'endormit sur des carreaux, ou *Sophas*, qui se trouverent sur son estrade.

Quo r qu'il ne dormît que d'un sommeil léger, il rêva dans ce moment qu'il se trouvoit transporté dans un jardin délicieux, rempli de fleurs & de fruits, qu'on lui dît être le Paradis. Il fut toutefois surpris d'y voir une espèce de sceau qui sert à tirer l'eau des Puits, & crut demander à quoi ce meuble pouvoit servir dans le Paradis, & à qui il appartenoit. Sur quoi il lui fut répondu qu'il étoit à son Oncle *Abulabab*, à laquelle réponse il s'écria : *Eh Seigneur ! Qu'est ce qu' Abulabab peut avoir de commun avec le Paradis ?* Il fut alors réveillé par un bruit que l'on fit à sa porte, & qui l'obligea de se lever. Mais il fut en même tems bien étonné d'entendre dire que c'étoit *Omar* qui le venoit visiter, accompagné d'*Achiamab* fils de son Oncle *Abulabab*. *Omar* étant entré le salua par ces paroles tirées d'un Chapitre de l'Alcoran ; *J'ai rendu la vie à celui qui étoit mort : & Mahomed* lui répondit par ces autres paroles qui se trou-

trouvent dans le Chapitre 34. intitulé *Saba*. Voilà le signe que Dieu donne à celui qui se convertit à lui. S'il aime l'élévation il trouvera en lui toute sorte de grandeurs, il te donnera l'Empire du Monde si tu lui demeures fidèle ; mais l'Univers est peu de chose, & tu le mépriseras. Ces paroles semblerent percer le coeur d'Omar. Il versa beaucoup de larmes, qui interrompirent sa profession de foi : pendant laquelle *Achiamab* embrassoit les genoux du prétendu Prophète. Alors l'idée du songe, & son explication s'étant tout à coup présentées à l'esprit de Mahomed, il s'écria en s'adressant à ce dernier ; Pleure à jamais ton Pere, il est perdu, Dieu ne sauvera que ceux qu'il lui plait d'éclairer.

C'EST ainsi que se fit la célèbre conversion d'Omar & d'*Achiamab*, dont le bruit, s'étant bientôt répandu dans la Ville, combla d'abord *Aboulqabab* de douleur, & de rage, & tous les Coreishites d'étonnement, & de crainte. Mahomed se trouva par le moyen de cette dernière augmentation du nombre de ses Disciples à la tête de 42. personnes, qui reconnoissoient sa vocation & son ministère. C'est l'état où il avoit pu conduire sa fortune pendant trois années de peine, & de travail assidu : ce

qui fait sentir combien les grandes entreprises rencontrent de difficultez dans leurs exécutions, malgré les idées de possibilité dont l'imagination les revêt avant de les commencer: Mais, d'un autre côté, il y avoit de quoi s'applaudir par rapport à la distinction personnelle de ses Disciples; qui se trouvoient, non seulement les plus illustres de la Ville, mais en même tems les plus vertueux & les plus capables, par leur caractère, de contribuer au succès de son entreprise. Cependant, comme la conversion de la multitude étoit le point capital, il résolut de faire effort pour la gagner, en redoublant ses instructions publiques, & ne refusant à personne les entretiens particuliers que l'on vouloit avoir avec lui. Ce fut à cette occasion qu'il renouvéla dans ses discours les descriptions les plus vives de l'Enfer, & du Paradis, qu'il jugeoit être propres à toucher les coeurs timorés. Mais peu après il éprouva qu'il avoit une ressource bien plus certaine dans les discours qui recommandoient la compassion & la libéralité envers les pauvres: parce qu'ils flatoient également les riches, & les indigens; les uns par le sentiment de la vérité, & les autres par celui de l'intérêt. Toutefois il ne jugea pas que
de

de simples paroles fussent suffisantes pour porter la conviction de sa Doctrine aussi loin qu'il le desiroit. Il y joignit la pratique réelle d'une extrême libéralité, tant par lui même que par ceux d'entre ses Disciples qui se trouverent en état de l'exercer. Enfin, dans le dessein de la rendre perpétuelle parmi ceux qui embrasseroient sa Religion, il en fit un précepte obligatoire; portant que tout Musulman seroit tenu de distribuer libéralement aux pauvres, ou indigens, la dixième partie de ses biens, soit qu'ils consistassent en argent, en récoltes, en revenus, ou en autres profits.

ON lui reproche néanmoins que ce précepte est conçu en des termes un peu équivoques, & qui semblent favoriser le relachement qui s'est introduit dans la suite, de ne donner en aumone que le dixième des fruits & revenus de son bien, sans toucher au capital. Mais on ne peut pas dire aussi que ces termes excluent le sentiment des Rigoristes, qui y soumettent tout ce que l'on possède; & même, de quelque maniere qu'on le prenne, on ne trouve pas que le Christianisme, ni aucune autre Religion aît jamais pris une précaution si formelle pour le soulagement des malheurs.

heureux, que l'a fait Mahomed : puis-
que sans s'arrêter à une charité vague
& indéterminée, (qu'il ne recommande
pourtant par moins que les autres Lé-
gislateurs,) il a donné le commandement
positif de distribuer le dixième de son
bien dans toutes les années de sa vie.
C'est donc à ce tems, où la force & la
vigueur de ses idées se peignoient faci-
lement à ses Auditeurs, & où la conten-
tion de son esprit devoit être la plus
grande par rapport à la nécessité où il
se trouvoit, ou de perir bientôt, ou de
parvenir promptement au succès dont
il s'étoit flaté : C'est, dis-je, à ce tems
que se doivent rapporter les compositi-
ons qu'il a le plus travaillées, soit pour
les matieres historiques qu'elles conti-
ennent ; soit pour l'application qu'il en
fait toujours vivement aux erreurs, &
aux vices de son tems ; soit enfin pour
l'exposition de sa Théologie, laquelle,
quoique très simple, a pû donner beau-
coup d'exercice à son esprit par rapport à
la déduction des preuves, & la mani-
ere de les proposer ; non-seulement à
cause de son peu d'usage dans la mé-
thode de suivre un raisonnement jusqu'à
la démonstration ; mais aussi à cause de
l'extrême ignorance du Peuple Arabe
sur de pareilles matieres : lequel, d'ail-
leurs

leurs, avoit la délicatesse la plus incommode pour juger de l'éloquence, & des expressions d'un Orateur ou d'un Poëte.

MAIS puis que nous parlons ici de la Théologie de ce nouveau Prophète, il est nécessaire de remarquer encore que c'est à ce même tems qu'il en faut rapporter la fixation à trois points capitaux, qu'il est important d'indiquer ici.

LE premier est de *croire la vérité*, c'est-à-dire l'existence, & l'unité de Dieu; exclusivement de toute autre Puissance qui puisse être imaginée partager, ou modifier son pouvoir & sa volonté: ce qu'il rejette en général, sous le nom d'*association*, comme l'idée la plus basse, & la plus indigne que l'on puisse avoir de la Divinité. Le second est de croire que DIEU, Créateur universel, est connoissant, puissant, & juste, pour *recompenser* la vertu & *punir* le vice, le bien & le mal; non seulement en cette vie, mais encore après la mort; parce que tous les hommes ressusciteront & comparoîtront devant lui, pour recevoir le jugement très équitable qu'il portera de leurs actions. Le troisième de croire que DIEU, pitoyable envers les hommes qui se perdent par
de

défaut d'instruction qui pourroit les retirer du vice, & leur faire connoître la vérité, a dans les derniers tems, spécialement, & personnellement suscité *Mahomed*, pour être son *Prophète*, ou son *Envoyé*; duquel ils doivent apprendre les moyens de lui plaire, & de parvenir à la récompense des bons, & d'éviter la punition des méchans. C'est à quoi se réduisoit alors la Théologie de ce Prophète; & même l'on ne voit pas qu'il l'ait étendue davantage dans la suite, si ce n'est par rapport aux Anges, & à la construction du Ciel, dont il n'a parlé que très grossièrement, & très insuffisamment. Quant aux préceptes particuliers du système de morale, affirmatif & négatif, desquels il a composé sa nouvelle Loi; il y a beaucoup d'apparence qu'il ne s'en est avisé que successivement, & à mesure que les occasions de les établir se sont présentées.

Si la conversion d'Omar avoit fait un grand éclat parmi le peuple de la Mecque, la conduite franche & sincère avec laquelle il rendoit compte aux grands, & aux petits des motifs de son changement, & les libéralitez qu'il faisoit avec une espèce de profusion, ne firent pas un moindre effet pour justifier la

la nouvelle Religion. Le nombre des Disciples s'augmenta même si considérablement que vers le milieu de l'année 615. de JESUS CHRIST, qui étoit la 5. de la vocation de Mahomed, on en comptoit 114. Ce fut alors qu'*Abusofian*, *Aboulahab*, & *Nophail*, Prince des Coreishites en cette année, plus irrités que jamais d'un progrès qui leur faisoit craindre de se voir bientôt soumis à un homme qu'ils accusoient hautement d'imposture, ou de tomber nécessairement dans le malheur d'une guerre civile, se déterminèrent à convoquer une assemblée générale du peuple, pour y prendre en commun les résolutions qui seroient jugées les plus convenables au peril qui menaçoit la Patrie. Les Auteurs Arabes qui ont écrit la vie de Mahomed ont beaucoup parlé de la délibération de cette Assemblée, & ne manquent pas d'en attribuer le succès à la disposition singulière de la Providence, qui fait avorter, quand il lui plait, tous les efforts de la politique mondaine quand elle s'oppose à ses desseins. En effet, quoi qu'*Abutaleb* chef des *Haschémites*, & oncle de Mahomed, y eût déclaré qu'il n'embrasseroit jamais la doctrine de son neveu, & qu'il étoit résolu de perséverer dans les pratiques & dans les usages où il

il avoit constamment vécu, (lesquels il tenoit d'un Pere que toute la Nation avoit respecté jusqu'à sa mort,) il ne laissa pas de défendre avec chaleur les intérêts de Mahomed; en soutenant qu'il s'étoit toujours conduit en bon Citoïen; qu'on ne pouvoit lui reprocher qu'une particularité d'opinions, dont on ne connoissoit encore ni le crime ni le mérite; mais qu'à en juger par la conduite de ceux que l'on disoit les avoir embrassés, il n'étoit pas possible de les condamner, puisque l'on ne remarquoit en eux qu'une augmentation des bonnes qualitez & des vertus qui les avoient fait cy-devant estimer à tout le monde. Enfin, il insista sur la nécessité de garder à l'égard de ce Citoïen les règles ordinaires de la justice, qui ne permettent pas de condamner personne sans l'entendre.

Au contraire *Abusophian*, soutenu par un vieillard inconnu que les Auteurs posterieurs ont imaginé avoir été le Diable, déguisé sous cette forme, prétendit prouver que Mahomed s'étoit rendu coupable de mort en attaquant la Religion commune du Pays; en tenant des assemblées particulieres; & en s'efforçant de soulever le Peuple par des harangues publiques, & des écrits séditieux qu'il

qu'il répandoit : lesquels ne contenoient que des menaces propres à répandre la terreur, & à troubler la Société. Ces deux avis partagerent l'Assemblée, jusqu'à ce qu'*Abulabab*, frere puîné d'*Abutaleb*, désespérant de voir passer le plus rigoureux, proposa l'exil comme la seule précaution qui pût être prise pour la sûreté, & la tranquillité de la ville, au défaut de la condamnation capitale. Le vieillard inconnu soutint, au contraire, que la mort de Mahomed étoit le seul moyen qui pût garantir l'Arabie des troubles, & des guerres civiles qui étoient inévitables s'il avoit la liberté de répandre sa pernicieuse doctrine en d'autres lieux. Cependant la grande considération que l'on avoit pour *Abutaleb*, l'emporta dans la délibération. L'on n'y résolut autre chose, sinon qu'il seroit fait une députation à Mahomed pour l'interroger sur quelques faits ; & une autre aux Juifs de *Chaïbar*, pour leur demander l'usage qu'ils faisoient de certains points de doctrine que Mahomed prétendoit établir par l'autorité de leur Loi.

D'AUTRE part, *Abutaleb*, frappé du péril que son neveu avoit couru dans cette rencontre, jugea lui devoir un avertissement particulier ; & comme son âge
&

& sa qualité d'ancien tuteur de sa jeunesse lui donnoient un droit évident sur sa personne, il l'envoia chercher. Mahomed, présent devant son oncle, défendit sa doctrine, & s'engagea de prouver qu'il étoit plus raisonnable d'obéir à Dieu qu'aux hommes, sur-tout à l'égard d'une révélation qui l'obligeoit d'agir, & de parler, par une force invincible. Il la compara à une évidence d'une vérité proposée, qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de rejeter contre le sentiment interieur de sa conscience. Sur cela *Abutaleb* prétendit l'intimider par une menace de l'abandonner à la discrétion de ses ennemis; disant qu'il étoit aussi plus raisonnable de se rendre aux sentiments communs, que de soutenir opiniâtrément des imaginations déréglées; que non content de se montrer inflexible aux remontrances de ses amis, il vouloit perdre tous ses compatriotes, en les entêtant du même caprice. Ce fut alors que Mahomed, par un trait de générosité auquel les Historiens donnent les plus grands éloges, répondit à son oncle, qu'il choisiroit plutôt la mort, que de s'engager envers lui par une promesse téméraire, qu'il ne dépendroit pas de lui d'accomplir, ne pouvant manquer à Dieu, qui l'avoit choisi pour le Ministère qu'il accomplissoit. CET

CET entretien dégénérant en contestation, Mahomed se retira : mais peu après *Abutaleb* le rapela, & lui promit que malgré les efforts de ses ennemis, il le défendrait toujours de leurs poursuites, & de leurs violences. Cette dernière partie de la conversation ne se passa pas sans larmes, qui furent les témoignages réciproques de l'amitié qui étoit entre l'oncle & le neveu. Cependant *Aboulabab*, n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit détacher son frere aîné de l'amitié qu'il portoit à Mahomed, l'attaqua par un autre endroit, qui fait connoître combien les moeurs communes des Arabes étoient corrompues, & que ce n'est pas sans sujet que le Prophète a si souvent rebatu dans l'Alcoran l'histoire de *Lot*, & des cinq villes criminelles qui perirent par le feu. Il y avoit à la Mecque un jeune garçon, nommé *Emarat*, fils de *Valid*, qui passoit pour le plus beau & les plus accompli de l'Arabie. *Aboulabab* le fit offrir à son frere pour la recompense du sacrifice qu'il lui feroit de la personne de Mahomed : mais *Abutaleb* ne se trouva point accessible à une corruption si indigne, & il n'en fut que mieux persuadé de l'injustice de la haine & de la passion de son frere.

REVENONS maintenant à la députation des Mecquois vers le prétendu Prophète, & aux remontrances qui lui furent faites de leur part touchant le trouble qu'ils l'accusoient de mettre dans la ville, entre ses compatriotes, & ses freres. On lui reprochoit aussi qu'il enseignoit un Culte nouveau, contraire à la pratique immémoriale des Arabes; qui avoient toujours joint à l'adoration de Dieu celle du Ciel, & de tous les Astres dont il est orné, ainsi que celle des images. Ils disoient qu'on conservoit ces simulacres dans les Temples publics & dans les maisons particulières, parceque l'on n'avoit jamais douté qu'une partie de la vertu, & de la puissance des Astres n'y fût renfermée; soit comme une grace faite, avec connoissance, en faveur de la nature humaine; soit comme un effet de la science de ceux qui les avoient ou fabriquées ou consacrées dans des moments propres à multiplier & à retenir leur influence, (laquelle idée est à peu près semblable à celle qu'on a aujourd'hui des Talismans.) Ils ajoutoient encore que la doctrine de la Résurrection, qu'il prétendoit établir, étoit non seulement inouïe mais absolument incroyable, contraire à l'expérience de tous les siècles; pendant la durée desquels on n'avoit ja-
mais

mais vû de morts ressusciter. Que l'opinion d'un Jugement futur & général des actions de tous les hommes étoit plus propre à les intimider qu'à les conduire : l'utilité commune, & le respect dû à la Société étant des motifs suffisans pour porter les Citoïens à remplir leurs devoirs, sans y joindre des fables & des inventions puisées chez des Nations étrangères accablées de superstitions. Ils lui dirent enfin que ses liberalitez, & celles de ses Disciples justifioient son intention, à l'égard de ceux que leur naturel portoit à penser favorablement des actions exterieures, mais qu'elles étoient aussi fort suspectes à ceux qui les regardoient comme une espèce de corruption, pratiquée pour surprendre les suffrages de la populace. Qu'ainsi, la conduite la plus convenable à un homme sage, tel qu'il s'étoit montré jusqu'alors, étoit celle qui donneroit le moins d'occasion au scandale de ses Concitoyens, & aux accusations de ses ennemis, à moins qu'il n'entreprît de faire des miracles publics, suivant l'exemple des Prophètes précédens qui n'avoient point refusé aux differens peuples, vers lesquels ils avoient été envoyez, cette espèce de démonstration des véritez qu'ils leur annonsoient. Ensorte que s'il pré-

tendoit enseigner la même doctrine, il devoit employer les mêmes preuves ; qu'autrement il encourroit, avec justice, l'indignation générale, & peut-être, encore plus malhûreusement, les suites d'une accusation capitale devant ses propres Concitoyens.

ON voit aussi par ces propositions, de même que par les réponses qui vont suivre, que la difficulté, que se formoient alors les Arabes, n'a jamais regardé l'impossibilité d'un Jugement général des actions humaines, considérée par rapport à l'équité, à la connoissance, & au pouvoir de celui qui le doit faire ; mais que n'ayant aucune notion de la spiritualité de l'ame, ni de sa difference essentielle d'avec le corps, ils ne concevoient pas que ce Jugement pût s'accomplir sans la restitution des corps dans leur intégrité : enforte que les mêmes hommes, qui d'une part étoient supposez ne plus exister, puis qu'ils étoient morts, & même réduits en poussiere depuis plus ou moins de tems, fussent d'autre part supposez rétablis dans leur existence propre, pour rendre compte du bien & du mal qu'ils auroient fait pendant leur vie ; ce qui leur paroissoit également incroyable, & impossible. On voit au Chapitre 17.
de

de l'Alcoran, intitulé *le Voyage*, que les miracles qu'ils demandoient, pour fonder leur approbation de la nouvelle Doctrine, étoient, ou la naissance subite de quelque fontaine sur les montagnes voisines de la Mecque ; ou la structure de quelque jardin délicieux dans le desert ; ou la chute de quelque morceau de la voute du Ciel ; qu'ils jugeoient être solide, n'ayant pas de meilleure idée touchant la construction de l'Univers, qu'ils en avoient d'eux mêmes & de leur propre nature. Ils demandoient encore l'apparition d'un Ange, ou de quelqu'autre substance invisible ; ou bien que le Livre sublime que Mahomed se vantoit de recevoir par les mains d'un Ange leur fût adressé à eux mêmes, afin qu'ils pussent être assurez de la vérité d'une telle révélation.

Les réponses que le prétendu Prophète fit à ces demandes se trouvent répétées en diferens versets de l'Alcoran : mais il n'y en a aucune qui paroisse si précise & si solide que celle qui est rapportée au Chapitre 6. au verset 105. & suivants, *Ils ont juré, dit-il, par le serment le plus sacré que s'il se faisoit l'un de ces miracles en leur présence, ils croiroient au Livre qui t'est adressé. Réponds ; Certes les miracles sont au pouvoir de Dieu ; il est le Maître*

de la Nature quoique les Infidèles ne le comprennent pas. Dis leur, Celui qui fait croître les moissons sur la terre avec quelques gouttes d'eau qu'il y répand des Cieux ; celui qui nourrit l'homme avec du pain dont il fait de la chair & des os, n'est-il pas tout puissant pour planter un jardin dans le desert, ou pour faire couler les eaux du sein des montagnes ? Ouy certes ; il est tout puissant, car il renverse la raison des infidèles, & frappe leurs yeux d'aveuglement, afin qu'ils perseverent dans l'erreur qu'ils ont choisie, l'erreur qu'ils ont préférée à la vérité. Dis leur Prophète, que quand ils verroient descendre les Anges, que quand les morts leur parleroient, & qu'ils verroient toute la Nature découverte sous leurs yeux, il ne croiroient que par le bienfait de Dieu. Peuples, vous en voyez assez pour vous convaincre ; nous n'avons employé les prodiges que pour la terreur ou la punition des Incrédules. Ne choisissez pas votre perte comme ont fait les Associateurs. Louange soit à DIEU. Ne suis-je pas un homme tel que les autres ? M'a-t'il confié le pouvoir de faire des miracles ? Je ne suis envoyé que pour vous inviter à choisir le bien qui vous est offert, & à craindre le mal qui fera punir les méchans. Je ne vous dis que ce qui est enjoint, ce que je dois crier à force de

de voix à ceux qui voudront m'entendre, & à ceux qui refuseront de m'écouter.

Avec cette réponse, qui fait assez connoître que Mahomed ne s'attribuoit point le pouvoir de faire des miracles, & qu'il s'en tenoit à prouver sa Doctrine par un raisonnement solide, n'ayant d'ailleurs à combattre que des erreurs d'habitude, ou d'opinion; Avec cette réponse, dis-je, les Députés retournerent à leurs Chefs, qui virent bien que tant de fermeté de la part du prétendu Prophète, & si peu de vérité à lui opposer de leur côté, leur annonçoit que la Ville, & peut-être l'Arabie entière se tourneroit bientôt en sa faveur. C'est pourquoi revenant à l'exécution du résultat de l'assemblée générale précédente, ils résolurent de consulter les Juifs pour apprendre d'eux, par le moyen des livres anciens qu'ils avoient conservés, si les Prophètes qui avoient paru dans leur Nation avoient tellement enseigné l'unité de Dieu, qu'ils eussent positivement défendu de n'adorer, ou d'invoquer aucun autre objet. On devoit aussi s'informer de leur Doctrine & de leur sentiment touchant la Resurrection des morts: enfin on devoit leur demander à quel signe on reconnoissoit les Prophètes, & s'ils n'étoient pas obligez

gez de prouver leur mission par des miracles. Cette consultation, qui devoit être faite aux Juifs de *Chaïbar*, fut renvoyée à ceux de *Medine*, que l'on jugea plus savans, & plus capables de donner de justes solutions à de telles difficultez. Les Envoyés des Mecquois furent *Al-Nadar* fils d'*Al-Hareth*, & *Al-Abas* fils d'*Abumaach*, tous habiles, & capables de rapporter les instructions suffisantes sur ces importantes matieres.

LES Juifs, ou plutôt la Sinagogue de *Medine*, répondit à la premiere demande ; Que la Loi prononce qu'il n'y a qu'un seul Dieu, auquel appartient toute gloire, honneur & puissance ; Qu'elle défend d'adorer d'autres Dieux, parce que ceux que les Nations se font eux mêmes forger sont des Demons, ou autres créatures incapables de leur procurer aucun bien. Sur le second Article elle répondit ; Que le dogme de la Résurrection, & celui d'un Jugement final de toutes les actions des hommes ne se trouvoient point dans le texte de la Loi ; mais qu'on ne les en croyoit pas moins véritables, parce que c'étoit une tradition des Peres, qui ne contenoit rien que de conforme à la justice, à la sagesse, & à la puissance de Dieu. Enfin, sur la demande particuliere que firent
les

les Députez touchant le caractère propre qui devoit faire connoître les Prophètes, ils répondirent ; Que de tous ceux qui avoient paru chez leur Nation, il n'y en avoit que cinq qui eussent possédé le don des miracles ; Que les autres pouvoient l'avoir, mais qu'ils ne l'avoient pas exercé ; qu'ils s'étoient contentez d'annoncer aux hommes des vérités oubliées par laps de tems, négligence, ou distraction : Qu'aucun de ces Prophètes n'avoit rien changé à la loi écrite, ni à la Doctrine révélée ; Qu'ils en avoient, au contraire, demandé l'exécution avec un très grand soin, en menaçant les prévaricateurs de la colère de l'Eternel : Que c'étoit la pierre de touche, & la marque certaine qui les avoit toujours distinguez des Prophètes des fausses Divinités, lesquels ont employé, en certaines occasions, jusques aux prestiges & aux miracles apparents pour empêcher les fidèles d'acquiescer à la vérité.

Ces réponses, très justes, & très convenables à des témoins si anciens de la vérité révélée, furent suivies d'un avis particulier que la Sinagogue de Médine donnoit aux Mecquois, pour sonder l'étendue des connoissances de Mahomed, & pour éprouver la vérité des révélations qu'il

qu'il disoit lui être si familières. C'est *Abmed*, fils d'*Abdal Ali*, qui en a conservé la tradition, qui se trouve rapportée dans son Apologie pour le Musulmanisme, citée par Maracci dans son Prodrome. Cette épreuve consistoit en trois interrogations qui lui devoient être faites publiquement, & auxquelles il falloit l'engager de répondre dans un espace fort court. La première contenoit la vérité de l'histoire des *jeunes témoins*: Ce que l'Interprète explique de l'histoire des sept dormans, qui étoit aussi cachée, dit-il, & aussi ignorée avant la révélation qui en fut faite au Prophète, qu'elle paroît présentement admirable depuis qu'il l'a renduë publique par un Discours qui suivit cette interrogation.

MAIS, pour entendre ce fait, il faut savoir que les Chrétiens de l'Orient avoient, dit-on, une tradition confuse d'une histoire de certains freres, natifs de la ville de Smirne; qui après avoir confessé l'Evangile devant le Magistrat, & avoir été renvoyez chez eux, s'étoient ensuite retirez dans une caverne éloignée, par la crainte des tourmens que l'on faisoit alors souffrir à ceux qui perséveroient dans la profession du Christianisme: Qu'ils s'étoient miraculeusement endormis dans cette caverne, & ne s'é-

toient

toient réveillés que long-temps après que les persécutions eurent cessé: en sorte que quand ils revinrent dans la ville de leur naissance, ils trouverent non seulement d'autres hommes, mais un autre langage, un autre monnoye, & un si grand changement dans tous les objets, qu'ils se crurent transportés dans un autre Monde. Or l'on ignoroit par rapport à cette histoire, 1°. si elle avoit quelque fondement de vérité; 2°. le nombre de ces frères dormans; 3°. la durée de leur sommeil. 4°. le nom de la caverne & du Pays où cet événement s'étoit passé. Mahomed répondit, comme nous l'allons voir, affirmativement & hardiment à tous ces faits; sur lesquels il ne pouvoit être démenti: & l'on ne sauroit disconvenir que cette effronterie ne soit préjudiciable à l'estime que ses autres grandes qualitez pouvoient mériter. Mais il falloit être Prophète, ou passer pour tel à quelque prix que ce pût être, & sur-tout ne pas demeurer court dans une action publique telle que celle-cy.

LA seconde interrogation rouloit sur l'Histoire du *Conquerant voyageur*, auquel l'Orient, & l'Occident ont été également soumis. L'Interprète applique cette question à Alexandre le Grand,

Con-

Conquerant de la Perse & de l'Inde, qui pourtant n'a jamais rien possédé dans l'Occident. Mais il le fait sans doute parceque Mahomed, dans sa réponse, semble en avoir fait la même application, quoique sous un nom différent; puisqu'il le nomme *l'homme aux deux cornes*; vraisemblablement en conséquence de ce que ce Prince se trouve ordinairement coëffé, dans les effigies qu'on en fait, de deux cornes de bellier, depuis qu'il eût pris la fantaisie de vouloir se dire fils de Jupiter Hammon: ce qui n'arriva qu'après qu'il eût fait la conquête de l'Egypte, & après qu'il eût visité son Temple; dont le Prêtre, interprète de l'Oracle, le reconnut pour fils de la Divinité qui y étoit adorée. D'autres rapportent differens motifs de cette appellation, qui est généralement en usage dans tout l'Orient, pour signifier Alexandre Conquerant de l'Asie. Il y a pourtant encore un autre sentiment qui suppose un autre Conquerant du même Pays, plus ancien qu'Alexandre, & qui pourroit bien être le célèbre *Sesostris* Roi d'Egypte. Mais, comme ce qu'en dit Mahomed ne convient pas mieux à l'un qu'à l'autre, parce qu'il en rapporte des choses incroyables & hors de raison; cette supposition ne peut être d'aucun usage

sage pour éclaircir la difficulté. Quoiqu'il en soit, on peut assurer qu'il n'y a rien de plus absurde que la réponse de Mahomed touchant l'histoire de l'un, ou de l'autre de ces Héros. Car sans dire un mot de ce que tout le monde connoit de leurs actions, il se contente de rapporter qu'Alexandre, qu'il nomme *Dulcarnaim*, étant parvenu à l'extrémité de l'Occident, trouva que le soleil s'enfonçoit dans un lac de bouë noire, & qu'à l'Orient il trouva qu'il s'y levoit sur des peuples qui n'avoient aucun abri pour se garantir de sa chaleur; étant d'ailleurs exposez aux ravages, & aux incursions de deux autres peuples nommez *Jugug* & *Magug*, qui passaient entre deux Montagnes fort élevées pour venir du Nord tourmenter leurs malheureux voisins. Que l'homme à deux cornes, touché de compassion pour leurs misères, bâtit entre ces Montagnes une muraille de fer, de la hauteur de mille coudées, & leur ferma par ce moyen le passage, qui ne sera ouvert qu'à la fin du monde, où cette muraille sera soudainement réduite en poussière.

ENFIN, la troisième question se devoit faire sur l'origine de l'ame spirituelle, & sur les moyens par lesquels elle peut animer un corps matériel, se rendre sensible,

ble, & capable de communiquer son sentiment, & sa raison aux autres par l'organe de la parole. Or l'on voit à l'occasion de cette demande, que Mahomed pouvoit éclaircir par la force de son propre jugement, & faire entendre aux autres avec le talent de la parole qu'il possédoit si éminemment : on voit, dis-je, qu'autant qu'il a employé de hardiesse, & même de témérité pour suppléer à son ignorance par rapport aux autres questions ; autant il s'est ménagé à l'égard de celle-ci, n'ayant puisé que dans son bon sens, & dans sa raison la réponse qu'il y devoit faire, comme je le montrerai incontinent.

TELLS furent donc les trois réponses que la Sinagogue de Médine rendit aux Députés des Mecquois, & les avis dont il accompagnerent leurs réponses, pour témoigner le desir qu'ils avoient de contribuer à l'éclaircissement de la vérité, par rapport à l'apparition inattendue d'un nouveau Prophète. Aureste les *Receils des Traditions Musulmanes* de *Bockari* & de *Moslem* rapportent le fait avec quelque différence, surtout à l'égard des interrogations que les Juifs conseilloyent de faire au prétendu Prophète ; mais, comme ces réponses, qui sont conservées dans l'Alcoran, ont

un raport évident à la narration d'*Ab-med* je n'ai fait aucune difficulté de le suivre par préférence.

CEPENDANT les ennemis de Mahomed, plus irrités que surpris du succès de cette légation, par rapport aux réponses principales, s'imaginèrent que du moins, il leur seroit aisé de le surprendre par les trois questions que les plus subtils d'entre les Docteurs de Médine avoient bisarement imaginées. Ils les proposerent solennellement un soir du septième mois, sous la condition que Mahomed y répondroit publiquement le lendemain avant l'heure de midi. Le même jour, le Peuple assemblé en très grand nombre dans le Portique de la sainte Maison entendit le Discours qui fait aujourd'hui le 18. Chapitre de L'Alcoran, & qui est intitulé *de la Caverne*. Ce Discours, que l'on peut soupçonner d'avoir été composé avec précipitation à cause des mauvaises solutions qu'il y donne aux deux premières questions, n'est pas d'ailleurs dénué de grace, & de la véhémence ordinaire à ses autres prédications. Il commence par les actions de grâces qu'il rend à l'Etre tout puissant, de ce qu'ayant résolu de l'employer à son service, & d'envoyer aux hommes une nouvelle révé-

révélation par son ministère, il ne l'avoit chargé d'annoncer que des choses si conformes à la raison, que ses plus grands ennemis n'avoient pû lui refuser un témoignage approbatif. Il s'encourage ensuite lui même pour résister aux assauts de la contradiction. Puis passant à l'invective contre les Juifs & les Chrétiens, il les accuse d'une ignorance profonde, qui leur cache la véritable interprétation des Livres saints; & d'une jalousie criminelle qui les a portez à les corrompre. Il touche quelque chose de la honte qu'il trouve dans l'opinion de ceux qui admettent une génération dans la Divinité, & qui donnent un fils au Créateur de toutes choses.

DE là venant à la premiere question, il déclare qu'elle regarde de jeunes gens qui vivoient au tems passé; lesquels ayant rendu un témoignage public à la vérité, se retirèrent ensuite dans une caverne spacieuse, nommée *Abraham*, où ils s'endormirent par la volonté de Dieu jusqu'à ce que le tems des persécutions fût accompli : Que leur sommeil étoit tel que des gens extasiés, parce qu'ils avoient les yeux ouverts. Il ajoute que leur chien, qui étoit couché à l'entrée de la caverne, paroissoit vouloir la défendre contre ceux qui s'y feroient

seroient présentés, quoi qu'il fût aussi réellement endormi que ses Maîtres: lesquels étoient au nombre de sept, non compris le chien, qui faisoit le huitième vivant; & il en termine l'histoire en assurant que leur sommeil avoit duré 309 Ans, ce que les Interprètes expliquent d'années lunaires. Toute cette narration est chargée de figures propres à faire comprendre aux Auditeurs que la vérité de ce fait, étant totalement ignorée des hommes, lui avoit été révélée pour leur conviction.

IL passe ensuite à l'histoire de la formation de l'homme; qu'il dit avoir été créé d'un peu de poussière, & se perpétuer sur la terre par une semence, de laquelle la volonté de Dieu fait tirer un Sexe parfait selon son espèce. Il ne distingue point l'ame du reste de la substance materiele, si ce n'est en supposant que Dieu l'a rendue vivante & capable de toutes ses fonctions animales & raisonnables. Il s'étend ensuite sur la liberalité plus que magnifique dont la bonté de Dieu a usé envers les hommes, en leur abandonnant la terre avec toutes ses commoditez, & ses richesses, pour être leur séjour, & leur héritage de pere en fils. Il dit que malgré cela toutes les Nations se sont égarées, &

Y

qu'el

qu'elles méconnoissent les titres essentiels de la Divinité : les unes lui ayant donné des compagnons, les autres des fils, & des filles ; comme si son pouvoir n'étoit pas infini, ou que son existence éternelle eût besoin d'être pépétuée par la génération. Il relève ce discours par des paraboles & des allégories, qui dépeignent vivement l'inquiétude naturelle des hommes : laquelle les porte toujours à abandonner la vérité pour courir après des fictions, que le dérèglement de l'imagination fait naître au domage de la Raison.

PROPOSE leur, dit-il au verset 46. *l'exemple de leur propre vie : elle est comme l'eau qui tombe du Ciel, qui se joignant aux germes de la terre la rend verte & agréable aux yeux pour un peu de tems ; car quand la moisson est passée, il n'y reste que des pailles sèches que le vent dissipe comme si elles n'avoient jamais été. Dis leur ; Les richesses & les enfans sont la verdure de la terre, ils sont l'ornement de votre vie ; mais les bonnes oeuvres en sont la moisson : elles vous assureront le prix éternel qui est destiné à ceux qui cherchent la vérité, & elles vous conserveront dès cette vie, par l'esperance dont vous serez remplis en ce jour, où nous ferons marcher les montagnes pour se précipiter dans la mer ; En ce jour,*
où

où la terre applanie n'aura rien qui puisse vous mettre à couvert de nôtre indignation. Vous paroîtrez dépouillez de toutes choses comme au jour de vôtre premiere naissance, & vous n'aurez de Protecteurs que vos propres actions. Au Verset 55. il ajoute ; Nous vous peignons la vérité telle qu'elle puisse vous étonner, ou vous plaire ; mais les hommes aiment les disputes, ils recherchent l'agréable, & se munissent contre la crainte ; Puissiez vous toute fois la connoître cette vérité & vous en laisser toucher ! Direz vous qu'elle n'est point venue jusqu'à vous, que l'on vous a arrêté lorsque vous vouliez l'embrasser ? Dites plutôt que vous rejettés le pardon qui vous est offert, & que vous attendés avec tranquillité la punition dont les méchans sont menacez. Dis leur encore ; que nous n'envoyons des Prophètes aux hommes que pour les inviter par la douceur & l'esperance. Les menaces ne regardent que les méchans ; les Disputeurs, qui par de vaines subtilitez cherchent à faire disparoître la vérité, & ceux qui prennent nos avertissemens en dérision. Y-a-t-il en effet des hommes plus injustes que ceux qui ayant bien compris ce qui leur est proposé touchant la vérité de Dieu, s'obstinent à la combattre, ou s'en font un sujet de raillerie ; Ils périront &c.

IL reprend ensuite l'allégorie, & raconte un voyage supposé de Moyse avec un Prophète inconnu ; lequel mit à bout la patience du premier par des actions dont l'apparence n'avoit aucune raison ; mais qu'il justifia dans la suite par l'exposition du motif qui en avoit été le principe ; après quoi il entame l'histoire d'Alexandre en la maniere dont nous l'avons rapportée ci dessus, & finit ce long discours par le verset 110. qui porte ces mots. Enfin dis leur, Prophète, *que tu es un homme comme eux, & que tu ne leur rapportes que ce qui t'a été révélé ; savoir, que DIEU est UN ; qu'il n'a jamais eu de compagnons dans le gouvernement ni la formation de l'Univers, & qu'il n'en doit point avoir dans le culte de ses créatures.*

C'EST ainsi que Mahomed se tira, en partie par sa hardiesse, & en partie par son bon sens, du piège dangereux que les Juifs, concourans avec ses ennemis, avoient tendu à sa prudence, sur le pié qu'il n'employoit qu'un artifice facile à démasquer par des demandes imprévûes qui l'obligeroient d'avouer son ignorance, ou le défaut de sa révélation. Mais il en arriva tout au contraire, puis qu'elles donnerent occasion au discours que nous venons de rap-

rapporter, dont l'effet augmenta la réputation & le succès du nouveau Prophète, jusqu'à doubler & tripler le nombre de ses Disciples, & à lui en procurer encore d'autres dans la Ville de Médine, soit parmi les Juifs, soit parmi les Arabes, qui eurent connoissance de ses réponses.

M A I S quelque respect que les Musulmans conservent encore aujourd'hui pour le Chapitre où elles sont contenues, & quelque réputation qu'elles ayent procurée à leur Auteur, on peut assurer avec certitude que c'est la partie la plus foible de l'Alcoran, & qu'il n'y a que la profonde ignorance où vivoient les Arabes qui puisse excuser la bizarre vénération qu'ils ont prise pour des contes aussi frivoles que l'histoire des *Sept Dormans*, ou que celle de la *muraille batie* par Alexandre pour renfermer les peuples chimeriques de *Jujug* & *Magug*. Mais en recompense, il faut avouer que la maniere dont il y traite la question de *l'origine de l'ame*, est non seulement fine & délicate, mais qu'elle est encore très physique, & convenable aux tems où l'on ne distinguoit point les propriétés de l'esprit de celles de la matiere.

EN cette même Année 615 de JESUS CHRIST, & la 5. de la vocation du prétendu Prophète, il lui arriva une autre aventure digne d'être rapportée avec toutes ses circonstances. *Kofrou* Roi des Perses, duquel nous avons déjà parlé, poursuivant contre l'Empereur *Heraclius*, Successeur de *Phocas*, la vengeance de la mort de son beau-père *Maurice*, conquit toute la Syrie contre les Romains; se rendit Maître d'Antioche Capitale de l'Orient; d'où se rabatant sur la Ville de Jérusalem, il en ruina & profana les Eglises, à la sollicitation des Juifs de Tiberiade, & de *Rabma*. Il enleva l'arbre ou le tronc de la Croix, qui y étoit révééré depuis longtemps, dont, par les soins de l'Imperatrice *Helene*, on avoit fait la découverte sous le Règne de *Constantin* son fils. Ces nouvelles parvinrent jusques en Arabie, à la honte & au dommage des Chrétiens, & des monasteres, qui se trouverent, à cette occasion, insultez par les Juifs en differens lieux du Pays. Mahomed lui même en fut ému, & jugea peut-être avec trop de précipitation qu'il pourroit amener le Prince victorieux à la foi des véritez qu'il annonçoit : ce qui donneroit à sa nouvelle Religion tout l'éclat

l'éclat qu'il desiroit lui procurer, & la rendroit vrai-semblablement maitresse de tout l'Orient. Il résolut donc de tenter fortune à cet égard, & de se servir du prétexte d'une félicitation sur la victoire récente du Persan, pour lui faire entendre que le moyen le plus réel de conserver ses grands avantages, étoit de mériter la protection céleste, en procurant à l'Etre suprême un Culte pur, exempt de toutes les superstitions qui défiguroient la Religion dans toutes les Contrées Orientales. Il semble donc qu'il abandonna pour lors son ancien dessein, d'employer sa propre Nation à la ruine des deux Empires ; & qu'il imagina que celui des Romains, étant sur le point d'être détruit par les Persans ; la force de ceux cy alloit tellement devenir supérieure aux autres Puissances de l'Orient, que le projet de les soumettre ne pourroit plus s'exécuter que par le moyen de la Religion, qui captive aussitôt les Victorieux que les Vaincus.

Pour parvenir à cette fin, il écrivit une lettre à Kosrou, & pensant la lui faire tenir à Jerusalem, ou du moins dans la Syrie pendant qu'il y goûtoit le fruit de ses victoires ; celui qu'il en avoit chargé trouva que ce Prince

s'étoit déjà retiré à Madajem, Capitale de son Empire pour y faire triompher la belle *Schirein* son épouse, à l'occasion de laquelle il avoit entrepris cette guerre ainsi que nous l'avons dit plus haut. On remarque que Mahomed eut dessein de confier sa lettre & cette négociation à la capacité d'Omar fils d'Al-Chattab, dont il imagina que la hauteur, & l'inflexibilité de courage pourroient faire plus d'impression sur le Conquerant; mais qu'Omar lui même s'en excusa par le peu d'esperance qu'il conçut de cette entreprise, & qu'il conseilla d'y envoyer plutôt Saad fils d'Abuacas, qui fut celui dont il plut à Dieu de se servir dans la suite pour la ruine totale de cet Empire.

^a QUOI qu'il en soit, la lettre fut rendue à Kosrou dans un tems auquel, enyvré de sa prospérité, il n'étoit gueres en état de faire réflexion à la grande incertitude des fortunes humaines. Il méprisa l'Arabe qui la porta, & celui qui l'avoit écrite; desorte qu'ayant demandé fierement *quel étoit ce Mahomed qui avoit osé lui écrire, & appris qu'il étoit fils d'un homme pour lequel Nouschirvan son Ayeul avoit témoigné beaucoup d'estime dans un voyage qu'il avoit fait en Arabie*, il parcourut la lettre des yeux, assez

sez légèrement, & la déchira sans y faire d'autre réponse. Le Prophète fut instruit & touché de ce mépris, mais il se contenta de dire à ses amis; *Notre entreprise auprès du Monarque des Perses n'a point réussi: il a rejeté une grande grace. Louange soit à Dieu, qui n'abandonnera point la vérité, & déchirera son Empire comme il a déchiré ma lettre.* Toutes fois le bruit de ce méchant succès ne laissa pas de se répandre dans la Ville de la Mecque. Ses ennemis en firent valoir les conséquences; comme si le Persan eût dû en cette occasion envahir bientôt toute l'Arabie, & que l'on vît déjà les coureurs de son Armée désoler les campagnes des environs. Surquoi Mahomed, croyant devoir une instruction au Public, capable de diminuer ses alarmes, en lui découvrant le secret de l'avenir, prononça à ses amis, & répandit dans la Ville un Discours qui se trouve aujourd'hui le 30. Chapitre de l'Alcoran, lequel est intitulé *les Romains.*

C E Chapitre paroît véritablement contenir une Prophétie évidente d'un événement futur, & peu croyable au tems où il avoit été annoncé: & il feroit aujourd'hui le sujet d'une controverse importante entre les Chrétiens & les Mu-

Musulmans, si ceux-cy n'étoient avertis par le texte même de ne point disputer avec les Chrétiens & les Juifs. Cependant les Chrétiens, portez par un penchant naturel à contredire l'idée qui suppose que l'Alcoran contient des vérités prophétiques, & singulièrement l'Abbé *Maracci* qui en a publié une réfutation complète, n'ont pas manqué d'attaquer cette Prophétie, peut-être avec plus de véhémence que de valables argumens. Les Musulmans, de leur côté, évitant la dispute, ainsi qu'il leur est ordonné, sont demeurés dans le silence, parce qu'en effet ils s'embarassent peu de ce que nous pouvons penser sur un sujet, dont les preuves demeurent entières à leur égard. C'est aussi pour-quoi nous ne trouvons que d'anciens Interprètes de l'Alcoran, tels que *Galleddin* & *Zamafchari*, qui ayent fait valoir cette Prophétie comme un titre justificatif de la Mission de Mahomed. Mais d'ailleurs ils sont tombez à ce sujet dans une faute trop ordinaire à ceux qui défendent une opinion par préjugé ; ne s'étant point embarassés de faire connoître la conformité de l'événement avec la promesse, & s'étant contentés de supposer que, puisque c'est une Prophétie,

phétie, elle a dû avoir un accomplissement nécessaire.

C'EST à peu près par l'effet d'une semblable prévention que nous demeurons nous mêmes dans l'ignorance de plusieurs vérités par rapport à l'accomplissement d'un grand nombre de Prophéties qui se trouvent dans les Livres Saints, desquelles la juste application seroit aussi utile pour la confirmation de ce que nous devons croire, que pour faire connoître le véritable usage que Dieu vouloit que les hommes fissent alors de la Prophétie: lequel tendoit peut-être moins à soutenir une Religion déjà formée par une Loi positive, & par une pratique de plusieurs siècles, qu'à corriger les mœurs contraires qui se glissoient dans la Société. Mais l'ignorance de l'Histoire ancienne, & la paresse qui nous éloigne des recherches qui pourroient l'éclaircir, dans un autre goût que celui des controverses, seront toujours des obstacles supérieurs au desir que l'on peut former sur ce sujet. De plus, il faut reconnoître, que si les Musulmans se sont mis si peu en peine de justifier l'accomplissement de cette Prophétie, les Chrétiens, de leur côté, n'ont pas eu plus d'empressement pour faire voir qu'elle est véritablement
de-

demeurée sans effet. Ils se sont contentez d'en parler avec dérision, sans approfondir s'il y avoit eû pour lors des guerres effectives entre les Grecs & les Perses, comme l'Alcoran le suppose. C'est pourquoi je pense qu'avant d'aller plus loin dans ce récit, il est important d'examiner, & les expressions de cette prétendue Prophétie, & les diverses circonstances chronologiques qui peuvent servir à l'éclaircir.

A l'égard de la Propétie, voici précisément ce qu'elle porte. *Les Romains ont été vaincus dans notre voisinage, mais après leur défaite ils vaincront à leur tour, dans l'intervalle de 20 années Les succès réciproques des deux ennemis seront l'ouvrage du Tout puissant, avant ou après le terme marqué en ce jour. Les fidèles se réjouiront, parce qu'ils savent que la victoire n'est donnée que par le secours du Très haut, Puissant, Miséricordieux, & juste. Ab Promesse de Dieu! Vous serez toujours infallible, & vous ne trouverez de résistance ou de contradiction que dans l'impuissance des méchants.* Le reste du Chapitre est extrêmement Prophétique, & est même singulier pour le choix & la force des expressions, la beauté des figures, la variété & la dignité des pensées. Mais comme il n'a presque aucun rapport avec les 7. premiers

miers versets, que l'on regarde comme Prophétiques, & que d'ailleurs l'Auteur n'y employe que des lieux communs, ordinaires dans les discours préparez pour animer la piété & la Religion, il ne fera pas nécessaire d'en dire davantage.

QUANT aux faits historiques du même tems, voici ce que l'on peut recevoir des meilleurs Ecrivains, Grecs, Syriques, & Arabes : quoique ces derniers, tels qu'*Abulfarage* & *Eutichius* ne s'accordent pas avec les autres dans toutes les particularitez de leur narration. On compte le commencement du Règne de *Kofrou* Monarque des Perses de l'an 589. de JESUS CHRIST : mais il ne fut paisible dans la possession de ses Etats que dix ans après ; & l'Empereur *Maurice* son beau-pere fut dépouillé par *Phocas* dès l'an 603. au mois de novembre. *Kofrou* commença la guerre contre les Romains en 604. Il reprit sur eux la Mésopotamie, tout ce qu'ils possédoient en Armenie, avec les Villes de *Dara*, *Amida*, & d'*Alep*, qui étoit l'ancienne *Beroé*. Il continua cette guerre après la mort de *Phocas*, qui arriva en Octobre 609. & conquit la Syrie en l'année 615. de JESUS CHRIST, que l'on compte la 27. du Règne du même *Kofrou*. Cette

con-

conquête le rendit Maître d'*Antioche*, ancienne Capitale de l'Orient, d'*Ephese*, de *Balbeck*, ditte auparavant *Heliopolis*, de *Damas*, alors la plus grande & la plus riche Ville de l'Empire ; de *Cezarée*, & enfin de Jérusalem ; d'où il transporta la précieuse relique de la Sainte Croix de JESUS CHRIST. Il y a donc beaucoup d'apparence que c'est de cette victoire célèbre, qui jeta la terreur dans toute la Chrétienté de l'Asie, & qui se passa dans le plus proche voisinage de l'Arabie, que Mahomed a voulu parler dans le commencement de ce Chapitre, comme d'un événement qui causoit une égale surprise chez tous les Peuples, & qui les menaçoit d'un changement absolu de domination ; ce qui pourtant ne devoit pas arriver, comme il le témoigne en ce lieu.

L'année suivante l'Empereur Heraclius ne croiant pas qu'il lui fût possible de conserver l'Égypte, ni ce qui pouvoit rester au de-là de la Cilicie, songea à en retirer le plus d'argent qu'il pourroit. Plusieurs Villes se racheterent de sa domination pour se donner aux Perses ; & de tout ce qu'il ramassa en or, ou en marchandises précieuses, il chargea une flotte dans les Ports d'Égypte ; qui devoit porter à

Conf-

Constantinople cette considerable partie des richesses de l'Orient. Mais la Providence en disposa bien autrement. Les vaisseaux furent surpris d'une tempeête qui les jeta tous à la Côte de Syrie, où ils furent dépouillez de leurs différentes charges; les soldats & mariniers réduits en esclavage, & les trésors portez dans la superbe Capitale de la Perse. Ce trésor, dû à la tempeête, fut appelé par les Perses *Badaverd*, qui signifie à la lettre *un don fait par le vent*. Il fut enfermé, sous ce titre, dans l'une des cent voutes du Palais de *Madajem*; & l'on dit qu'il consistoit principalement en une grande quantité d'or ployable, & maniable, comme de la pâte; ce qui a fait imaginer aux Chymistes que c'étoit de l'or artificiel, fabriqué en Egypte, où le secret d'en faire, qui y étoit autre-fois commun, ne s'est perdu que par les précautions que Dioclétien avoit prises pour en éteindre la connoissance; en faisant brûler tous les livres qui y avoient quelque raport. C'est peut-être en vûe de la conquête que les Musulmans firent de ce trésor, & de la Ville même de *Madajem*, environ 20. ans après cet événement, que Mahomed annonce la réjouissance des fidèles, qui
devoit

devoit arriver en un certain jour qu'il n'exprime pas.

EN l'année 618. *Cofrou* ayant renouvelé ses Armées, & l'Empereur Grec ne lui opposant aucune défense, il se rendit maître des Clefs de l'Egypte. On appelloit ainsi trois Places situées le long des canaux qui avoient été tirez depuis *Damiete* jusqu'au célèbre Port de *Suès* qui est à l'extrémité de la Mer Rouge. Après quoi il s'empara de *Babilone* ; puis d'*Alexandrie* avec la même facilité ; *Héraclius* n'ayant point secouru cette ville par mer comme il le pouvoit faire, le Persan n'ayant point de Vaisseaux, ni aucune connoissance de la Mer. Enfin les Conquêtes venant de plus en plus faciles à ce Prince victorieux, il entra dans la *Pentapole* ; & suivant le rivage de la Mer, il parvint jusques au Golphe de la grande Syrte ; ayant chassé les Romains, & les Grecs de tous les lieux qu'il occupa. Ainsi c'est proprement à ce Prince qu'il faut rapporter la désolation & la ruine des superbes Villes qui se trouvoient autrefois le long de cette Côte, dont il ne reste plus que de tristes vestiges qui témoignent ce qu'elles étoient.

EN 619 *Cofrou* revint de cette expédition au travers des sables de la Nubie,
com-

comme pour imiter Alexandre. Il ne songea qu'à rétablir ses troupes ; & par ce moyen se trouva l'année suivante à la tête de trois Armées : lesquelles agissant ensemble, quoi qu'en des lieux bien diférens, forcerent les passages de la Cilicie, & ceux des Rivières qui couvroient la basse Asie ; de sorte que tout le Pays lui étoit ouvert. Il s'avanca jusqu'au Bosphore, ayant occupé toutes les grosses Villes, & pris celle de Calcédoine sous les yeux même de l'Empereur, qui renfermé dans Constantinople se trouva réduit à subir les conditions les plus dures de la paix que le Conquérant voulut bien lui accorder ; à la charge cependant d'un tribut de mille talens d'or pour l'avenir, & de payer comptant, pour les frais de la guerre, une somme immense à certains termes. Mais comme le recouvrement en étoit infiniment difficile, *Constantin*, fils aîné de l'Empereur, & son Collègue, obtint la liberté de parcourir les Villes d'Asie, de Syrie, & d'Arménie pour les engager à contribuer, chacune selon son pouvoir, aux payemens stipulez. Cependant, au lieu d'exécuter un semblable Traité, que la seule nécessité avoit forcé les Grecs de conclure, il ne pensa qu'à lever des troupes, & à former une bon-

ne Armée pour porter lui-même la guerre dans la Perse.

MAIS comme ce n'étoit pas une entreprise qui pût s'exécuter en peu de temps, le Persan demeura trois ans entiers à Calcédoine, attendant tranquillement son retour; & pendant cet intervalle, *Héraclius* paya exactement, du revenu de ses autres Etats, le tribut convenu : duquel *Cosrou* se servit pour faire subsister ses troupes. Toutes-fois s'étant à la fin lassé, & ayant eû quelques avis de ce qui se tramoit contre lui, il reconnut la faute qu'il avoit faite de ne s'être pas pourvû de Vaisseaux pour transporter son Armée dans la Grèce, & de ne s'être pas rendu maître de Constantinople, & de la personne même de l'Empereur. Il voulut donc la reparer, en se saisissant de la Ville, ou de l'Isle de *Rhodes*, où toutes les forces navales de l'Empereur étoient renfermées. Mais il étoit trop tard; car les nouvelles de l'irruption des Romains dans la Perse, & des grands succès qu'ils y avoient obtenûs, obligèrent *Cosrou* d'abandonner ses conquêtes, & d'aller au secours de ses Etats de Perse. Son fils aîné s'étoit même tourné du côté des ennemis de son Pere, sous prétexte que *Cosrou* avoit mal admi-

ministéré le Gouvernement de Royaume, & qu'il avoit abandonné ses sujets aux incursions de l'Etranger. Mais la principale vuë de ce fils dénaturé étoit de hâter le tems d'une succession après laquelle il aspirait. Cet infortuné Prince s'efforça donc de regagner la Perse à grandes journées, mais suivi par Héraclius, & coupé par Constantin, il se trouva dans la nécessité de combattre deux ennemis fort animez. Il perdit la bataille précisément en l'an 15. d'Héraclius, qui revient à l'an 625. de JESUS CHRIST; justement dix ans après la Prophétie qui avoit assuré la victoire aux Romains. Ce Monarque chicana encore deux ans contre la fortune, jusqu'à ce qu'ayant encore été arrêté par les ordres de son propre fils, il fut massacré dans sa prison, en la 38. année de son Règne, qui tombe en l'an 626. ou 27. de l'Ere Chrétienne. Les Orientaux le regardent aujourd'hui comme l'un des plus rares exemples de la bizarrerie de la fortune; puis qu'aucun Monarque n'a éprouvé tant d'adversité au commencement & à la fin de son Empire; ni qu'aucun n'a pareillement porté si loin la splendeur des richesses immenses dont il s'est trouvé le maître.

TELS ont donc été les événemens des deux Monarchies, Persanne & Romaine, qui paroissent avoir quelque rapport avec la prétendue Prophétie dont il est icy question. J'ai cy devant montré que les Chrétiens, & les Musulmans, sans s'accorder dans l'opinion qu'ils en ont, (puisque ceux-cy la croient très véritable, & que nous au contraire la disons, & voulons croire très fausse,) s'accordent en cecy ; c'est que ni les uns ni les autres n'ont fondé leurs différentes opinions sur la moindre espèce de preuves. *Zamascari* dit avec raison qu'il n'y a qu'un Prophète inspiré qui aît pû connoître un événement futur, si contraire à l'attente des hommes, & à l'apparence probable des succès qu'ils esperoient : mais il ne dit point quel a été cet événement. *Gélaledin* dispute sur le lieu où les Romains ont été défaits, & veut prouver, par la propriété des termes de la Prophétie, que le combat a dû se faire en Arabie. *Ebn-abbas* prétend, au contraire, que ces mêmes termes doivent s'entendre des bords du Jourdain, c'est à-dire, de la Palestine, ou du moins du Pays de Damas. Un quatriéme Interpréte en exalte les termes, parce qu'ils sont sans équivoque, & parfaitement intelligibles quant

quant aux faits, & aux dattes de l'événement promis. Cependant un autre les explique du Combat de *Hadil*; & un autre encore les applique à la guerre de *Bedr*; qui sont des actions particulieres de Mahomed, & qui n'ont aucun rapport, ni aux paroles de cette Prophétie, ni aux dattes qui y sont exprimées, ni moins encore aux affaires des Romains ou des Perses. Ainsi l'on peut justement conclure que c'est l'ignorance de l'Histoire, & de la véritable application que l'on pouvoit faire de cette Prophétie à un événement certain, & toutes fois inconnu à ces Auteurs, qui est la cause de la contrariété de leurs opinions.

TOUTES fois *Maracci* n'a pas attaqué leurs sentimens avec plus de connoissance, que de bonne foi. Entêté du préjugé de la plûpart des controversistes, qui croient que ce seroit faire préjudice aux véritez Chrétiennes & Catholiques, que d'accorder la moindre probabilité aux opinions de leurs adversaires; il n'a songé qu'à prendre avantage de la diversité qu'il a trouvée parmi celles des Interprètes, & n'a pas manqué d'en conclure que si cette Prophétie contenoit quelque vérité, on ne seroit pas incertain de son application. J'a-

voueraï néanmoins que ce raisonnement ne me persuade en aucune façon ; parcequ'il s'agit bien moins, dans une discussion pareille, de fermer la bouche à des adversaires, que d'examiner la vérité effective, qui doit déterminer nôtre jugement. Ainsi je me suis cru obligé d'entrer dans le détail des faits historiques, qui seuls pouvoient faire connoître l'application légitime des paroles de Mahomed. Or l'histoire nous apprend, ainsi que l'on l'a vû, que les Romains, ayant été continuellement battus par les Perses depuis l'an 615. de J. C. jusqu'à l'an 625. ils regagnerent alors leur première supériorité, & devinrent les Vainqueurs de leurs redoutables ennemis, par un coup tellement inespéré que la mémoire des hommes n'en conserve point de pareil. Il est encore remarquable que l'intervalle de dix années, marqué par Mahomed, entre la défaite & la victoire, se trouve justement rempli entre 615. & 625. Partant il faut reconnoître, que si le 30. Chapitre de l'Alcoran a été réellement composé, & rendu public en 615 ; on ne sauroit disconvenir de l'accomplissement de la Prophétie qui y est contenue.

CEPENDANT je suis bien éloigné d'accorder à Mahomed, en conséquence
de

de cet aveu, un don de Prophétie, qui puisse servir à autoriser sa prétendue Mission. Car premierement, il ne s'agit ici que d'une expression hazardée, qui, n'étant point soutenue dans le même livre par d'autres Prophéties de même nature, ne peut faire de preuve intégrale. Secondement, il n'est pas extraordinaire qu'une imagination très vive, capable de fournir des idées, & des expressions toutes singulieres, étant encore échauffée par de puissans objets, & par l'interêt le plus sensible, & le plus actif, atteigne quelque-fois certaines véritez que le hazard semble lui présenter plutôt que la réflexion.

Ainsi Mahomed, le plus grand, & le plus beau parleur de son siècle, frappé d'un entousiasme de Religion, a crû découvrir dans l'avenir un événement qui n'a en lui même rien que de possible, puisque la fortune des armes est toujours journaliere. Il l'a ensuite annoncé avec une hardiesse qui a été produite par sa persuasion fanatique. Mais la marque certaine qu'il n'a pas compté lui même sur une telle Prophétie, c'est que, après son accomplissement, il ne paroît pas qu'il en aît fait aucun usage, & qu'il aît laissé à ses Successeurs le soin de la faire valoir. Au reste,

il ne faut pas oublier d'observer icy que cette Prophétie est la seule expresse, & formelle qui soit contenue dans l'Alcoran ; parceque, encore que l'on en attribue quantité d'autres à Mahomed, elles ne se trouvent rapportées que dans les Recueils de ses actions & de ses paroles, qui ont été composez après sa mort, & qui n'ont pas la même autorité, que le livre de ses révélations.



L A V I E

D E

M A H O M E D.

LIVRE TROISIE'ME;*Qui contient la V I E du faux Prophète depuis la premiere Egire jusqu'à sa mort.*

IL n'est pas nécessaire d'avertir le Lecteur que c'est icy que finit l'Ouvrage de M. le Comte de BOUTAINVILLIERS. On ne trouvera dans cette Continuation ni le même style, ni les réflexions singulieres des deux premiers Livres. Je me contenterai de rapporter, avec toute l'exactitude & toute la brièveté possibles, les differens événemens de cette Histoire, tels que je les ai trouvez dans *Abulfeda*, *Prideaux*, l'Abbé *Maracci*, *Herbelot*, & d'autres qui ont écrit quelque chose de cet Impos-

NOTRE

NOTRE Auteur a laissé Mahomed aux prises avec les Mecquois, qui choquez de la mission qu'il disoit avoir reçue de Dieu même, & de la doctrine qu'il enseignoit, avoient délibéré s'ils le puniroient capitalement, ou s'ils se contenteroient de le chasser de leur Ville. Le rusé Prophète trouva moyen de les appaiser pour cette fois, tant par les réponses téméraires & extravagantes qu'il donna aux trois questions qui lui avoient été proposées, que par l'intercession de son oncle *Abutaleb*. Mais quelque crédit que ce vénérable Magistrat eût à la Mecque, il ne put empêcher les *Koreïshites* de molester les disciples de son neveu, toutes-les-fois que l'occasion s'en présenta. * Ainsi exposez à tous momens aux insultes & aux railleries de leurs concitoyens, seize d'entr'eux, qui n'avoient pas famille, résolurent d'aller chercher dans un autre Païs la tranquillité qui leur étoit refusée dans leur propre Patrie. Mahomed, qui ne demandoit pas mieux que de se faire des créatures en differens endroits, & d'étendre sa Doctrine, n'eut pas de peine à leur accorder cette permission ; il l'accompagna aussi d'instructions nécessaires, & d'une lettre pour le Roi d'Ethiopie, chez qui ses disciples persécutez

* L'an 5. de
la Mission
du Prophète,
& la
45. de son
age.

tez devoient chercher un azile. Ce Prince étoit Chrétien, & soit par un motif de charité, soit par déference aux recommandations du Prophète, il reçut si bien ces fugitifs, que la nouvelle en étant venue à la Mecque, plusieurs de leurs freres prirent le même chemin ; tellement qu'il se trouva dans la suite un assez bon nombre de Musulmans dans ses Etats. C'est cette époque que les Mahométans célèbrent encore aujourd'hui sous le nom de premiere *Egire*.

MAIS les mêmes Mecquois, qui d'abord avoient voulu exiler ces premiers Profélytes de la Religion de Mahomed, ne les sçurent pas plutôt en Ethiopie qu'ils députerent deux de leurs Citoyens, *Abdollah*, & *Amru*, au Roi de ce Païs pour les reclamer. On voit dans le notes de M. *Ganier* sur * *Abulfeda* * *Ismael*
quelques particularitez de cette députa- *Abulfeda*
tion ; par exemple ; Que ces Envoyez, *de vitâ*
étant arrivez en Ethiopie, représente- *Mahome-*
rent au Roi que ceux qu'ils venoient *dis. p. 25.*
redemander étoient de pauvres visionai- & 26.
res, qui s'étoient laissez entêter de la
Doctrine d'un homme qui prenoit le
titre d'*Apôtre de Dieu* ; que si ce Prince
vouloit se convaincre lui-même de l'ex-
travagance de leurs sentiments, il n'avoit
qu'à les mander, & qu'il verroit, par
le

le refus qu'ils feroient de se prosterner devant lui, combien leur Doctrine étoit superstitieuse : Que les Musulmans refuserent en effet de se prosterner devant le Roi, lui disant, qu'ils ne suivoient plus cet usage depuis que Dieu leur avoit suscité un Prophète, duquel ils avoient appris la véritable maniere de saluer leurs superieurs : Que le Roi Africain convint que cette pratique étoit conforme à la Loi & à l'Evangile. Le même Auteur ajoute qu'après une grande dispute entre les Envoyez de la Mecque & les fugitifs, au sujet de quelque point de leur doctrine, Giafar, fils d'Abutaleb, avoit parlé au Roi de l'*Alcoran*, comme d'un livre semblable à celui d'*Isa* (c'est à dire Jesus) fils de Marie. Ce qui ayant excité la curiosité du Roi Ethiopien, il fit assembler son Clergé, & lui demanda si les Livres sacrés n'annonçoient point quelque Prophète postérieur à *Jesus Christ* ; Que les Evêques & les Prêtres répondirent que J. C. lui même en avoit annoncé un qui devoit venir après lui. Que les Mecquois, ne se rebutant pas encore, assurèrent le Roi que les Disciples de Mahomed tenoient de *Jesus* & de sa Mere des discours injurieux ; & que le Roi leur ayant demandé ce qu'ils en di-

disoient, les Muzulmans lui lurent, pour se justifier, le Chapitre xix. de l'Alcoran, dont le titre est *Marie*; Enfin que le Roi fut tellement touché de la beauté de leur doctrine, qu'après s'être attendri lui & son Clergé à la lecture de divers passages de l'Alcoran, il fit profession du Musulmanisme, & s'en déclara dans la suite le zélé défenseur.

Quoi qu'il en soit, les Envoyés de la Mecque revinrent chez eux sans avoir rien obtenu du Roi *Atzam*. Mais pour se venger des peines & des dépenses auxquelles ce voyage les avoit inutilement engagez, ils persuaderent aux Koreïshites de faire un Traité avec les autres Tribus des Arabes; par lequel elles s'obligeoient de ne contracter aucune alliance avec les descendants d'*Hashem* & d'*Abdolmotalleb*, & de n'avoir aucun commerce avec eux. Par ce décret, les parents de Mahomed, ceux même qui étoient encore opposez à ses sentimens, se virent obligez à sortir de la Mecque, & à se retirer dans une terre d'*Abutaleb*, peu éloignée de la ville. Ce fut dans cet exil que Mahomed, accompagné de quelques uns de ses disciples, passa les années 6. 7. 8. & 9. de sa Mission; & a peu près dans ce temps-là que 30. Musulmans, de ceux qui avoient passé en

en Ethiopie, reprirent le chemin de la Mecque, sur le faux bruit qui s'étoit répandu parmi eux que les Mecquois avoient embrassé le Musulmanisme. Mais s'en étant mieux informez, à mesure qu'ils approchoient de cette Ville, ils apprirent que non seulement ils étoient toujours attachez à l'ancien Culte, mais encore qu'ils avoient pros crit les principaux de la nouvelle Secte par un Traité solennel. Cette nouvelle obligea la plus part d'entr'eux à rebrousser chemin, & ceux qui furent assez hardis pour entrer dans la ville à s'y tenir bien cachez.

* *An X. de
la Mission
du Pro-
phète.*

L'ANNEE X. de la Mission du Prophète, les habitans de la Mecque, abrogerent le Traité qu'ils avoient fait 3. ans auparavant ; & voici, selon les Auteurs Musulmans, ce qui les y déterminna. Un jour Mahomed s'entretenant avec son oncle Abutaleb, lui dit entr'autres choses, que le Décret injurieux que les Koreïshites avoient fait contre la Tribu d'*Hasbem*, ne subsistoit plus, & que par une miraculeuse permission de Dieu, un petit ver l'avoit rongé, & n'y avoit précisément laissé que les endroits où le nom de Dieu étoit exprimé : Sur cela, *Abutaleb* fut trouver les Koreïshites, & leur représenta que si le Décret se trouvoit effectivement rongé, ils de-

devoient reconnoître la protection distinguée que Dieu accordoit à son neveu, & faire cesser les effets de leur haine contre lui. Les Mecquois furent effectivement à la *Kaaba*, où ce Traité étoit déposé, & ayant trouvé qu'il étoit effectivement tout rongé, après quelque délibération, ils l'annulerent.

CETTE même année, Mahomed fit deux pertes qui lui furent très sensibles: son oncle *Abutaleb* & *Chadije* sa femme. Le premier étoit âgé d'environ 83. ans quand il mourut. Pendant sa maladie, Mahomed ne cessa de l'exhorter à réciter la profession de foy qui distingue encore aujourd'hui ses Sectateurs; *Il n'y a point de Dieu que DIEU, & MAHOMED est l'Envoyé de DIEU.* Le vieillard mourant s'excusoit de prononcer ces paroles, de peur, disoit-il, que les Koreïshites n'attribuassent son changement à la crainte de la mort. Mais quelques moments avant qu'il expirât, il passa sur cette considération, & un de ceux qui étoient présens assûra le Prophète qu'il avoit entendu son oncle articuler les mêmes paroles qu'il lui avoit ordonné de réciter. Cette conversion, toute incertaine qu'elle parût, remplit l'ame de Mahomed de consolation, & de reconnaissance envers Dieu, qui avoit bien vou-

voulu éclairer le meilleur & le plus puissant ami de son Prophète. *Chadije*, cette généreuse femme, qui avoit jetté les premiers fondements de la fortune de Mahomed, en lui faisant part de ses grands biens, suivit de près *Abutaleb* : & Mahomed donna à cette épouse chérie tout le regret dont un cœur tendre & reconnoissant peut être capable.

CEPENDANT Abusophian, le plus grand ennemi du Prophète, se trouva revêtu de la principale autorité dans la ville de la Mecque par la mort d'*Abutaleb* ; circonstance peu favorable aux projets de Mahomed, & qui anima tellement contre lui les *Koreïshites*, (qui jusques-là avoient été retenus par le grand crédit d'*Abutaleb*,) qu'ils commencèrent dès lors à s'opposer vigoureusement aux progrès considérables que le Musulmanisme avoit déjà faits à la Mecque & aux environs. Ils y réussirent même si bien que plusieurs des Disciples du Prophète, voyant qu'il n'y avoit rien à gagner avec lui, & qu'au contraire il y avoit tout à craindre, l'abandonnerent lui & sa nouvelle Religion.

MAHOMED n'étoit pas homme à se rebuter, & les difficultez qu'il rencontroit ne servoient qu'à animer son courage, & à le rendre plus attentif. Voyant
ant

ant donc que les Mecquois étoient si fort prévenus contre sa doctrine, il jugea devoir céder au tems, & attendre des circonstances plus favorables pour les amener à ses sentiments. Il sortit donc de la Mecque, & s'en vint à *Taïf*, ville de l'*Hégiaz*, à 60. milles de là. Il s'étoit flaté d'y faire des Profélytes, & de trouver chez ses habitans quelque protection contre les persécutions des Mecquois. Dans cette vûe il leur annonça sa Doctrine, dans plusieurs discours publics, lesquels bien-loin de faire quelque impression sur ses auditeurs, attirerent au Prophète des railleries & des insultes, qui l'obligèrent enfin à sortir de cette ville peu docile. De *Taïf* Mahomed revint à la Mecque. Il ne perdit jamais de vûe la conversion de cette ville, si importante à la réussite de ses desseins. Rien n'étoit capable d'arrêter son zèle à cet égard ; Il ne cessoit d'exhorter ses concitoyens à abandonner leur Culte idolatre, & à embrasser sa Religion ; dont les dogmes principaux établissoient l'unité d'un Dieu, & la vérité de sa Mission.

Les prédications de ce Docteur n'é- *An. XI. de*
toient pas toujours infructueuses ; une *la Mission*
entr'autres, fit entrer dans son parti six *du Pro-*
habitans de la ville d'*Yatreb*, qui fut *phète.*

A a

dépuis

depuis nommée Médine. Ces nouveaux croyans étoient de la Tribu des *Chazrégites* dont la ville, habitée par des Juifs, des Chrétiens, & des Arabes éprouvoit les effets de la division que des Peuples d'origine & de Religion différentes excitent ordinairement dans un Etat. Mahomed étoit trop habile pour ne pas profiter de cette mesintelligence. Il s'étudia d'abord à gagner l'affection de ces nouveaux Profélytes, & il ne lui fut pas difficile, avec ses manieres insinuanes, d'attacher à ses interets des gens qu'il avoit déjà sçu persuader. Il y réussit si bien, que ces *Yatrébites*, étant de retour chez eux, dirent mille biens de la personne de Mahomed & de sa doctrine, desorte que quand il y vint lui même il en trouva un grand nombre disposé à l'écouter favorablement. On les appella depuis *Ansariens*, c'est à dire *Auxiliaires*; parce qu'en effet ils furent d'un grand secours à Mahomed, & le reçurent ensuite dans leur Ville, dès qu'il ne se trouva plus en sûreté ailleurs. M. Gagnier remarque, qu'ils étoient Idolâtres quand ils embrassèrent le Mahométisme, & non pas Chrétiens comme M. Prideaux l'a crû.

Les progrès du Musulmanisme étoient jusques alors fort médiocres ; mais
ils

ils auroient été confiderables fi le P. Prophète eût pû fatisfaire le Peuple fur l'article des miracles, qu'on ne ceffoit de lui demander pour preuve de fa Miffion. Il avoit beau alleguer fes entretiens familiers avec l'Ange Gabriel, ou dire que l'Alcoran, étant un livre au deffus de ce que les plus habiles d'entre les hommes, & les Anges mêmes étoient capables de compofer, il s'en fuivoit qu'il ne pouvoit lui être parvenu que par une révélation immédiate du Créateur : Les Mecquois en revenoient toujours aux Miracles, & en exigeoient de publics & de réels.

Enfin, on dit que pressé de tous côtés, & ne fachant plus que répondre ; il imagina un prétendu voyage de la Mecque à Jérusalem, & de cette ville au Ciel, où il auroit reçu de la bouche de Dieu même la Loi qu'il vouloit établir dans le monde. Mais il y a bien peu d'apparence que Mahomed, tout Impofteur qu'il aît été, fe foit avisé d'inventer une fable fi groffiere ; qui contient des absurditez & des contradictions palpables, d'autant plus qu'on ne trouve dans l'Alcoran aucune des circonftances dont fes Interpretes accompagnent ce voyage. Le chapitre, intitulé le *Voyage nocturne*,

*An. XII.
de la Miffion du
Prophète,*

commence à la vérité par ces mots ;
Au nom de Dieu clément & miséricordieux ;
loué soit celui qui a fait aller de nuit son
Prophète du Temple de la Mecque à Jérusalem. Le reste ne contient que des dogmes sur l'unité de l'Etre suprême, des moralitez, des dénonciations de Jugemens de Dieu contre les méchants, des reproches à ceux de la Mecque qui lui demandoient des miracles, & choses semblables. Mais comme la tradition est respectée chez les Musulmans, ce qu'on rapporte de ce prétendu voyage a trouvé créance parmi le Peuple, & est regardé encore aujourd'hui comme le meilleur titre que Mahomed aît eû pour fonder la Religion qu'il a établie.

C E P E N D A N T la plupart des Docteurs Musulmans n'ont point fait difficulté d'avancer qu'il falloit entendre cette histoire dans un sens mystique, & tout au plus comme une vision dont Dieu auroit honoré le Prophète. Des Auteurs prétendent que dès que Mahomed fut revenu de ce voyage, il le raconta publiquement, avec toutes ses circonstances, à tous ceux qui voulurent l'écouter, & que ce récit extravagant le décrédita si fort à la Mecque, que plus de 1000. personnes se détachèrent

rent de son parti. Ils ajoutent que ce fut *Abubeker*, qui arriva à propos pour arrêter cette revolte, & animer par son exemple ces Disciples chancelants à recevoir une vérité qui donnoit tant de mérite à leur foi.

SUPPOSE' que cela soit, Mahomed trouva en partie de quoi se consoler de cette désertion dans la dignité de Chef qui lui fut solennellement conférée par douze Ansariens. Ils lui jurèrent, en conséquence, foi & obéissance comme à l'Apotre de Dieu, & s'obligerent à prendre les armes pour soutenir ses interêts toutes les fois qu'il le trouveroit à propos. Il les obligea aussi à prêter serment pour leurs femmes, & à s'engager *qu'elles n'associeroient rien à Dieu, qu'elles ne déroberoient point, qu'elles ne commettroient point de fornication, & qu'elles ne tueroient point leurs enfans.* Après cette formalité, le Prophète leur donna un de ses disciples, *Mosaab* fils d'*Omar*, pour les instruire dans le Musulmanisme. Celui cy étant arrivé à Médine, fut d'abord suspect au Prince du Païs, & regardé comme un espion ; mais s'étant justifié de cette accusation, & lui ayant lû quelques versets de l'Alcoran il en fit un illustre Profélyte, dont l'exemple entraîna un

grand nombre d'habitans dans le parti de Mahomed.

An. XIII. Jusqu'alors Mahomed s'étoit contenté de prêcher une Doctrine, bonne ou mauvaise, qui n'influoit pas directement sur le gouvernement de l'Etat : mais dans la 13. année de sa mission, il changea de langage : & l'on vit ce Prophète, qui d'abord se disoit n'être envoyé du Ciel que pour ramener les hommes au culte du vrai Dieu, & qui déclaroit n'avoir rien à opposer aux persécutions de ses ennemis qu'une grande patience : on vit, dis-je, ce Prophète prendre des mesures pour faire la guerre à sa Patrie ; & supposer des ordres positifs de la part de Dieu, d'exterminer tous ceux qui ne croiroient point en lui, ou qui ne se soumettroient pas à son obéissance. Il voulut alors s'assurer de nouveau de la fidélité de ses disciples : & dans ce même temps, plusieurs Ansariens étant venus à la Mecque accompagner leur Missionnaire *Mosaab*, il exigea d'eux un nouveau serment, par lequel ils s'engagerent à le défendre avec le même zèle qu'ils défendroient leurs femmes & leurs enfans. Mahomed leur promit, de son côté, de ne les abandonner jamais : & qu'au cas qu'ils vinssent à perdre la vie pour l'a-

MAHOMED. 359

l'amour de lui, ils auroient le Paradis en recompense de leur valeur & de leur foi. C'est à cette circonstance qu'il faut rapporter la composition des Chap. 9. 47. & 66. de l'Alcoran, où le Prophète introduit Dieu, qui lui ordonne de faire main basse sur tous les Incrédules, & qui s'engage à récompenser magnifiquement ceux qui lui seroient fidèles, & qui combattroient pour la bonne cause.

APRÈS la démarche que Mahomed venoit de faire avec les Ansariens, laquelle supposoit un dessein formé de prendre les armes, il ne paroît pas qu'il fût fort en sûreté à la Mecque. Aussi forma-t-il dès lors le dessein d'en sortir : à quoi il fut encore déterminé par les sollicitations de ses amis, & sur tout par celle de son Oncle *Al-Abbas*. Cet *Al-Abbas*, qui avoit déjà plusieurs fois tâché de persuader à son neveu de se retirer, mais inutilement, fut trouver les Ansariens dont nous venons de parler, & leur représenta, que s'ils avoient une amitié sincère pour leur nouveau Docteur, ils devoient pourvoir à sa sûreté, l'emmener avec eux, & lui donner retraite dans leur ville. Ceux cy se trouvant fort honorez de la résidence de cet homme extraordinaire dans leur Ville, l'inviterent d'y venir ;

& à cette occasion renouvelèrent encore le serment dont nous avons déjà parlé. Mais avant de quitter la Mecque, Mahomed affecta d'imiter ce qu'avoit fait le Messie dans la vocation des Apôtres, & choisit d'entre les Ansariens douze personnes, qu'il revêtit de l'autorité nécessaire pour gouverner & instruire ses sectateurs, & ceux qui le deviendroient. Après cette cérémonie, il leur ordonna de partir avec tous ses Disciples pour la Ville d'Yatreb. Pour lui, il demeura encore quelque temps à la Mecque avec *Abubeker* & *Ali*, & n'en partit qu'après que Dieu lui eût permis, par une révélation expresse, de sortir de cette ville.

*An. 1. de
l'Egire.*

MAIS les Koréïshites, qui ne vouloient pas que Mahomed leur échapât, résolurent de prendre un homme de chaque Tribu, & de le tuer ; de manière qu'un chacun d'eux lui donnât un coup, afin, disoient-ils, que son sang fût également sur toutes les Tribus, & qu'on ne pût s'en venger qu'en entreprenant des les attaquer toutes. Cette résolution ayant été rapportée au Prophète, il ordonna à *Ali* de se mettre dans son lit, de se couvrir de sa robe verte pour qu'on le prît pour lui ; & fit dire à la porte qu'il étoit malade, & qu'il re-
po-

posoit. Cet artifice réussit, & Mahomed se retira dans le temps que ses ennemis attendoient son lever pour s'en défaire. Ils donnerent d'autant mieux dans le piège, qu'ayant regardé par les fentes de la porte, & vû sa robe, ils se persuaderent que c'étoit lui même. Puis s'étant présenté devant ceux qui en vouloient à sa vie, il prit une poignée de poussiere en sa main, & l'ayant jettée en l'air, il les aveugla, de maniere qu'ils ne l'apperçurent point. Ali se leva dès qu'il crut le Prophète en sûreté, & les Koréishites ayant reconnu la bévüë qu'ils avoient faite, le laisserent aller sans lui faire aucun mal. *Abubeker* pria Mahomed de lui permettre de l'accompagner ; & ils partirent tous deux sous la conduite d'un Arabe idolatre, qui les conduisit à la Montagne de *Tbur*, où ils demeurèrent cachez l'espace de 3. jours. Ali eut ordre de rester quelques jours à la Mecque pour rendre les dépôts qui avoient été confiez à Mahomed.

A peine le Prophète put il échaper aux recherches des Mecquois. Ils firent courir après lui, & un d'entr'eux ayant atteint les fugitifs, *Abubeker* se crut perdu : mais Mahomed, sans se déconcerter, appella celui qui les poursuivoit, par son nom, & incontinent sonche.

cheval s'abatit. Ce Koréïshite, effrayé de cet accident, eut recours aux prières du Prophète, qui ordonna au cheval de se relever. Mais il se ne vit pas plutôt hors de danger qu'il recommença à poursuivre Mahomed, qui fit encore abatre son cheval, & ensuite le releva comme la première fois. Enfin, voyant qu'il se fatiguoit inutilement, il rebroussa chemin, & engagea ceux qui étoient venus avec lui de s'en retourner à la Mecque. C'est de cette fuite de Mahomed que commence l'*Egire*, qui est l'Epoque des Mahométans. Elle fut * établie par Omar III. à cause d'une dispute survenue entre deux personnes, à l'occasion d'un billet, de l'échéance duquel les parties ne pouvoient convenir.

MAHOMED, arrivé à Médine, coucha pour la première fois avec *Aïfcha*, qu'il avoit déjà fiancée trois ans auparavant, mais qu'il n'avoit pas encore touchée à cause de sa grande jeunesse. Il se fit ensuite bâtir une maison, pour jouir de toute la liberté qui lui étoit nécessaire pour penser tranquillement à

* Voyez la vie de Mahomed par Prideaux pag. 77. & 78.

l'exécution de ses vastes projets. Il fit aussi élever une Mosquée près de Médine ; la première où le Culte Musulman aît été célébré ; & pour mieux unir son parti, il établit une fraternité entre ses Disciples, par laquelle chacun d'eux devoit se choisir un ami, & l'appeller son frere.

MAMOMED se trouvant un peu plus en repos à Medine qu'il ne l'avoit été à la Mecque, commença à établir quelques cérémonies dans sa Religion. C'étoit un usage chez tous les peuples de l'Orient de se tourner, dans leurs prieres, vers un certain point des Cieux. Ainsi les Juifs se tournoient vers Jérusalem, les Arabes vers le Temple de la Mecque, les Sabiens vers l'étoile du Nord. Le P. Prophète se tournoit au commencement de sa Mission, du côté de Jerusalem quand il prioit. Mais il changea cette pratique, tant pour s'accommoder à l'idée de vénération que les Arabes ont toujours eüe pour le Temple de la Mecque, que pour s'éloigner entièrement des cérémonies des Juifs, en ordonnant à ses sectateurs de tourner leurs faces vers la *Kaaba*, comme vers un lieu distingué entre tous les autres par la présence du TOUT-PUISSANT. Cette même année il insti-

An. 2. de l'Egire.

institua le jeune du *Ramadhan*, en imitation du grand jeune de *l'expiation* établi chez les Juifs ; & la maniere d'appeler les fidèles à la priere, du haut d'une tour de la Mosquée, par ces mots, qui lui furent envoyez du Ciel. *Dieu est Grand, Dieu est Grand ; il n'y a point de Dieu que Dieu, il n'y a point de Dieu que Dieu ; Mahomed est l'Apôtre de Dieu.*

PENDANT que le faux Prophète sembloit n'avoir d'autres vûes que l'instruction des Peuples & leur bonheur éternel, il rouloit dans son esprit les vastes desseins que son ambition avoit formez. Et pour les mettre en exécution, il crut qu'il étoit temps de substituer la force & la violence aux raisonnements & aux discours. C'est-pourquoi il ordonna à ses Disciples de se préparer à faire la guerre, & à passer au fil de l'épée tous ceux qui ne voudroient pas embrasser sa doctrine, à moins qu'ils ne voulussent se soumettre à payer un tribut annuel pour racheter leurs vies. Bien loin qu'un ordre si barbare rencontrât quelque opposition de la part des Arabes, dès que Mahomed leur eût fait entrevoir le grand butin qui les attendoit, ce fut à qui d'entr'eux iroit le premier & le plus sou-

souvent à cette espèce de guerre, qu'ils firent depuis sous ses ordres tout le reste de sa vie. Leur première capture fut une caravane qui appartenoit à des Marchands de la Mecque, dont neuf Ansariens se rendirent maîtres. Cette première prise fut emmenée à Medine avec deux prisonniers.

Ic y commencent les guerres de Mahomed, tantôt avec les Koréïshites, tantôt contre les Tribus des Juifs, dispersées dans l'Arabie ; dont la plupart sont très peu considérables, & semblent plutôt des courses de voleurs que des expéditions militaires, conduites avec art, & fondées sur la justice. La première de ces guerres est nommée *Bedr*, d'un puits qui se trouvoit dans le lieu où le combat fut livré. Le Prophète, ayant été averti qu'*Abusophian* revenoit de Syrie avec une caravane & 30 hommes, embusca de ses Troupes pour les attaquer. Mais le Koréïshite, en ayant eû vent, manda à ceux de sa Tribu le danger où il se trouvoit ; & ceux cy firent marcher en toute diligence 900. hommes d'infanterie, & 100. de cavalerie à son secours. Les forces de Mahomed étoient bien inférieures, puis que les ayant ramassées, il ne se trouva que 113. combattans pour aller à
la

la rencontre des Idolâtres. Mais cette disproportion ne fit qu'animer son courage. Il se mit en marche avec cette poignée de monde, plein de confiance dans la bravoure de ses soldats ; & ceux cy le suivirent, remplis du préjugé, que la toute puissance de Dieu suppléeroit par des armées invisibles à la foiblesse de celle de son Prophète. Ainsi il n'est pas étonnant qu'avec de telles idées, les Troupes de Mahomed aient remporté cette victoire ; qui, quoique peu considérable en apparence, fut, pour ainsi dire, le fondement de toutes les autres ; à cause de la terreur qu'elle jeta parmi les Koréïshites, & de l'intrépidité qu'elle inspira aux soldats de Mahomed, qui crurent n'avoir plus rien à craindre puisque Dieu se déclaroit si visiblement leur défenseur.

MAIS quoique Mahomed affectât de n'attendre la victoire que du Ciel, il ne négligeoit pas les règles que la prudence & l'art militaire sçavent mettre en pratique. Dèsqu'il apprit l'approche d'*Abusophian*, il fut se saisir d'un lieu, auprès duquel il y avoit de l'eau, & y ayant fait dresser sa tente, il y attendit l'ennemi à pié ferme. Les deux Armées étant en présence, 3. Koréïshites sortirent de leur camp, & défièrent un
pareil

pareil nombre de Musulmans à un combat particulier. Mahomed en nomma trois des siens, dont l'adresse & la valeur lui étoient parfaitement connûes, qui tuerent les trois Idolatres. Après ce combat particulier, les deux Armées s'attaquerent vigoureusement. La victoire penchoit d'abord du côté d'*Abusophian*, mais elle se déclara à la fin en faveur de Mahomed. Il étoit resté dans sa tente à prier pour le succès de cette journée, qui devoit en quelque maniere décider de son fort, & de l'établissement de sa Religion. Mais dès qu'il vit plier ses gens, il courut à eux, se mit à leur tête, jetta du sable aux yeux de ses ennemis, & d'un air de confiance prononça ces paroles, *que leurs visages soient troublez & confondus* ; & les ayant vivement chargez, il les mit en fuite. Il n'y eut pourtant que 70. hommes de tuez, & autant de prisonniers du côté d'*Abusophian*, & 14 des gens du Prophète. Mais dans ce petit nombre de Koréïshites, il se trouva 24. Chefs des Mecquois, tous gens distinguez par leur naissance & par leur courage ; la plupart même parents du Prophète, ou de *Chadije* sa femme.

LA nouvelle de cette défaite consterna les habitans de la Mecque, qui
s'é-

s'étoient flatez de finir tout d'un coup avec Mahomed. Abulahab, si grand ennemi du Prophète, qu'il y a dans l'Alcoran un chapitre plein de malédictions contre lui, en mourut de chagrin. L'Histoire rapporte que Mahomed trouva parmi les prisonniers un nommé *Al-Nadbr*, qui s'étoit moqué de lui & de sa doctrine quelques années auparavant, & par un ressentiment peu digne d'une grande ame, il fit couper la tête à cet homme; dont tout le crime consistoit à avoir dit, que l'Alcoran étoit plein de contes de vieilles. Okba fils d'Abumoa eut le même sort.

MAIS quand on vint à partager le butin, il y eut à ce sujet de grandes disputes dans l'Armée du Prophète. Comme elle étoit composée de Mecquois, qui avoient suivi Mahomed, & d'Habitans de Médine, surnommez *Ansariens*, les uns en vouloient avoir une part plus considérable que les autres; & pour les appaiser, il falut toute l'autorité de leur Chef, & une *Surate* qui lui fut dépêchée exprès, par laquelle Dieu ordonnoit à Mahomed de prendre la cinquième partie du butin, & de partager le reste également à ses soldats.

APRES avoir ainsi rétabli la bonne intelligence dans son camp, il fit marcher

cher ses troupes contre quelques Juifs de la Tribu de *Kainokan* qui, à ce que prétendoit Mahomed, avoient violé un traité qu'il leur avoit accordé quelque temps auparavant. Le Prophète les tint assiégés dans leurs forts pendant 15. jours, & les pressa si vivement qu'ils se rendirent à discrétion : leurs biens furent confisqués au profit des vainqueurs, & ils auroient payé de leurs têtes l'infidélité dont on les accusoit, si un prisonnier Idolatre n'avoit obtenu du Prophète, à force d'importunités, qu'on leur laissât la vie.

ABUSOPHIAN, résolu de se vanger de l'affaire de *Bedr*, se mit en campagne avec 200. chevaux ; mais il ne trouva pas à propos d'attendre Mahomed, qui s'étoit déjà mis en marche pour le combattre.

LA 3. année de l'Egire il y eut d'abord An 3. de l'Egire. deux expéditions, l'une contre les *Solaimites*, & les *Gastanites*, & l'autre contre les Persans. Les premiers prirent la fuite dès qu'ils furent que Mahomed venoit les attaquer ; & les autres furent défaits & mis en déroute ; après un combat fort opiniâtre. Mahomed avoit un fille nommée Fatime, de la conception miraculeuse de laquelle les Musulmans font plusieurs contes, & que l'Abbé *Maracci*

racci voudroit bien faire passer pour autant d'articles de leur foi. Elle épousa dans ce temps là *Ali*, un des chefs de la petite armée des Musulmans, & l'ami fidèle de leur Prophète.

C'EST dans cette année qu'arriva la fameuse bataille d'*Ohud*. Les Koréishites avoient assemblé une armée de 3000. hommes de pié, (dont 700 étoient armez de cuirasses,) & de 200 chevaux. *Abusophian* en fut nommé le Chef, & pour animer ses soldats, il avoit amené avec lui sa mere & plusieurs autres femmes, qui portoient des tambours à la maniere des Arabes. Elles accompagnoient de leurs voix le son de cet instrument militaire, en mémoire de ceux qui avoient été tuez à la bataille de *Bedr*. Le Prophète hésita long-temps s'il feroit tête à cette Armée, nombreuse au prix de la sienne, ou s'il se tiendrait renfermé dans Médine. Il prit le premier parti, & s'avança avec 900. hommes de pié à un lieu situé entre la Mecque & la Montagne d'*Ohud*. Là il posta son monde le plus avantageusement qu'il put, & après avoir pris 50 Archers pour le soutenir, il donna bataille. *Hamza* Oncle du Prophète, y signala son courage, tua celui qui portoit l'étendart des Idolâtres, & fut lui même tué par un Esclave.

A byf-

Abissin en dépouillant celui qu'il venoit de vaincre.

CEPENDANT les Archers, trop avides du pillage, ne garderent pas leurs postes: & en l'abandonnant, donnerent lieu à celui qui commandoit l'aile droite des Idolâtres de fondre sur les Musulmans avec sa cavalerie. Au milieu de la confusion & du desordre, le bruit se répandit que le Prophète avoit été tué; nouvelle qui déconcerta tellement ses soldats, qu'ils donnerent jour à l'ennemi de tous côtés. Mahomed lui même fut blessé de deux coups de pierre, dont l'un lui cassa quelques dents de devant, & l'autre lui fit une égratignure au visage. On comptoit dans l'armée Musulmane 70. h. de tuez, & 20. dans celle d'*Abusophian*. Ainsi tout l'avantage étoit du côté de ce dernier, qui auroit pu (ce semble) mieux profiter du desordre de l'armée de son ennemi, & de la supériorité de ses forces; au lieu que malgré cet avantage, il fit demander une trêve à Mahomed pour toute l'année suivante.

LE premier soin du Chef des Musulmans, après la retraite de l'ennemi, fut de faire chercher les corps de ceux qui avoient été tuez. Il affecta à cette occasion une tendresse & une piété plus

dignes d'un pere, que d'un Général. Il voulut se transporter lui même auprès de chacun de ces cadavres, & y reciter différentes prières pour le repos de leurs ames. Mais il fut indigné de la maniere barbare avec laquelle la mere d'*Abusophian*, & quelques autres femmes avoient mutilé ces pauvres corps morts, & sur-tout celui de son oncle *Hamza*; & il ne s'en consola qu'après une révélation qui l'assûroit de tirer une pareille vengeance de 30. Koreïshites.

LA perte de la Bataille d'Ohud donna lieu à plusieurs murmures: On demandoit à Mahomed comment il pouvoit se faire que Dieu eût permis que les défenseurs de la vérité & de son Culte eussent été sacrifiés à leurs ennemis. D'autres regrétoient leurs parents & leurs amis, & témoignoient du repentir de s'être engagez trop légèrement dans le parti du Prophète. Mahomed eût bientôt trouvé de quoi répondre aux uns & aux autres. Il dit aux premiers qu'il falloit attribuer cette disgrâce aux péchez de quelques-uns de ceux qui le suivoient; que Dieu séparoit ainsi les bons d'avec les méchans, afin qu'on pût discerner les véritables Fidèles. Et pour arrêter les plaintes des autres

autres, il leur débita la Doctrine du *Destin*; par laquelle il leur représentoit que leurs amis seroient également morts quand ils ne se seroient pas trouvez à la bataille, puisque leurs jours, comme ceux de tous les hommes, étoient si bien comptés, qu'il n'y avoit aucune précaution à prendre pour les allonger. C'est à la croyance de cette doctrine, & à l'assurance de devenir des Martyrs, qu'on peut attribuer l'intrépidité avec laquelle les Musulmans affrontent encore aujourd'hui les plus grands dangers; & c'est cette même persuasion qui procura depuis à Mahomed & à ses Successeurs de si rapides conquêtes. Il ne se passa rien de considerable le reste de cette 3^e. année de l'Egire. On rapporte seulement que les Habitans des villes d'*Edblo* & d'*Alcare* feignirent de vouloir se faire instruire dans le Musulmanisme; qu'ils envoyèrent des Députés pour demander au Prophète quelqu'un de ses Disciples pour cet effet, & que Mahomed leur en ayant accordé 6. ces perfides en égorgèrent une partie, & furent vendre l'autre à la Mecque.

Au commencement de la 4. année *An. 4. de l'Egire.* de l'Egire, Mahomed perdit encore 70. Ansariens, qu'il envoyoit, quoique malgré lui, au Prince de *Naged* pour l'in-

viter lui & ses sujets à embrasser le Musulmanisme. Ce Prince, bien loin d'en accepter la proposition, fit ôter la vie à celui qui en étoit le porteur, marcha ensuite lui même contre ses compagnons, & les passa tous au fil de l'épée, excepté *Caab*, qui après avoir passé pour mort, en vint porter la nouvelle à Médine.

MAHOMED trouva mieux son compte avec les Juifs de *Nadbir* ; car après les avoir assiégés dans leurs Forts pendant quelques jours, il les obligea de capituler, & de se retirer ; sans leur permettre d'emporter de leurs effets qu'autant qu'ils en pourroient charger sur un chameau. Le reste du butin lui fut assigné en vertu d'une *Surate*, qui lui fut envoyée tout exprès du Ciel. Les Historiens rapportent la prohibition de l'usage du Vin, & celle des jeux de hazard à cette même année ; mais ils ne conviennent pas à qu'elle occasion : les uns l'attribuant à une violente dispute que son excez alluma parmi les soldats de Mahomed, & les autres aux réflexions qu'il fit sur les terribles effets de cette boisson, lors qu'ayant passé le jour précédent dans une maison où tout étoit en joye, il y trouva le lendemain une grande consternation, causée par une

une batterie qui y étoit survenue. Mais il n'est pas besoin de recourir à l'un ou à l'autre de ces faits pour trouver la raison de cette défense. Le faux Prophète connoissoit assez combien les Arabes sont naturellement débauchez à cet égard, & n'ignoroit pas les suites funestes du vin, sur tout dans les Pais chauds, & dans une Armée qui est toujours en mouvement.

LA défaite des 73. Ansariens dans la Province de Naged étoit trop récente pour que Mahomed l'eût si tôt oubliée. Résolu de s'en bien venger il se mit en campagne. Mais il ne trouva qu'une troupe de Gaftanites qui se mirent à fuir dès qu'ils sçurent qu'il approchoit. Un d'entr'eux cependant fut assez hardi pour se glisser dans le camp de Mahomed, & sous prétexte de curiosité, pria le Prophète de lui faire voir son sabre. Mahomed n'en fit aucune difficulté; & le Gaftanite l'ayant entre ses mains le dégaina dans le dessein de le tuer, mais une main invisible terrassa ce téméraire Idolatre, & sauva la vie au Prophète. Sur la fin de l'année, Mahomed fut attendre *Abusophian* au même endroit où il avoit remporté la victoire de *Bedr*, mais il s'en retourna bien tôt après à Medine, ayant appris que son

ennemi avoit repris le chemin de la Mecque, après s'être avancé jusqu'à un lieu nommé *Ashaol Tariz*.

An. 5. de
l'Egire.

C'ETOIT fans doute pour y préparer la nombreuse Armée avec laquelle il marcha l'année suivante contre les Musulmans. Elle étoit composée de plusieurs Tribus de Juifs, de Kénanites, de Gaftanites & de Koraites, qui tous ensemble faisoient un corps de plus de 10000. h. Une Armée si considérable jetta la terreur chez les Musulmans, & le Prophète lui même en parut tellement allarmé, qu'il jugea à propos de se retrancher. Ce fut un Persan, nommé *Salman*, qui le premier établit cet usage chez les Arabes. La construction du fossé donna, selon *Abulfeda*, lieu à quatre grands miracles. Par le premier, le Prophète amollit, avec un peu d'eau, une grosse pierre d'une dureté extraordinaire, qui empêchoit les pionniers de continuer leur ouvrage. Par le second, il rassasia avec quelques dattes sèches, qu'une jeune fille venoit de cueillir, tous les travailleurs. Par le troisième les mêmes travailleurs furent rassasiez d'un peu de pain d'orge, & d'une brebis très maigre qu'un particulier avoit préparé pour Mahomed. Le quatrième lui annonça la conquête de l'Yemen,

men, de la Syrie, de l'Asie orientale & de l'Afrique ; & ce fut par trois éclairs, qui partirent d'un marteau avec lequel il fraploit la terre.

MAIS pour revenir à l'expédition d'Abusophian, qui fut depuis nommée *la guerre du fossé* ; les Idolâtres tinrent Mahomed & ses gens assiégés pendant vingt jours ; qui se passerent en escarmouches réciproques, & si légères que les Musulmans ne perdirent pendant tout ce temps-là que six hommes. *Amru*, qui a passé pour le meilleur homme de cheval de son temps, voulut donner un spectacle aux deux armées, & des marques de son adresse & de son courage. Il courut à toute bride sur le bord du retranchement des Musulmans, & invita le plus brave d'entr'eux à un combat singulier. Ali, quoique son neveu, accepta le défi. Avant de combattre ils jurèrent qu'ils n'auroient aucun égard à la parenté, & qu'ils ne s'épargneroient point. En effet, ils combattirent si vigoureusement que la poussière qui les couvroit, les déroboit à la vue des deux armées. A la fin, le présomptueux Idolâtre succomba à la dextérité & à la force du Musulman, & le gendre du Prophète remporta toute la gloire du combat.

LA mort d'*Amru* fut l'avant-coureur de la déroute entière de l'armée d'*Abusophian*; victoire d'autant plus remarquable, selon les Musulmans, que ce fut Dieu lui-même, qui pour épargner le sang des fidèles soldats de Mahomed, la leur procura par un vent impétueux, qui renversa les tentes & les ouvrages des Koreïshites, & les obligea eux & leurs Alliez à se retirer confusément, chacun dans leur País. Mahomed donna toute la gloire de cette victoire à Dieu, à qui il fait dire ces paroles dans un passage de l'Alcoran. *O vous qui avez cru, souvenez vous de la grace que Dieu vous fit, lorsque des Légions étant venues pour vous combattre, j'ai fait lever contr'elles un grand vent, & j'ai armé des Legions d'AnGES, lesquelles vous ne voyiez pas.* Mais le rusé Prophète n'y perdoit rien, puis qu'en attribuant à l'Être suprême les avantages qu'il remportoit sur ses ennemis, il confirmoit ses soldats dans la persuasion, que Dieu feroit en leur faveur les plus grands miracles pour leur procurer la victoire, toutes-les-fois qu'ils se présenteroient devant l'Ennemi. Mr. *Prideaux* attribue le mauvais succès d'*Abusophian* aux pratiques secrètes de Mahomed, par lesquelles, selon cet Historien, il corrom-

pit

pit les principaux des Koreïshites, qui dans le temps qu'*Ali* & *Amru* combattoient, profiterent de l'attention des 2. Armées à ce spectacle, pour passer dans le camp de Mahomed. Mais *Abulfeda* se contente de dire que la division se mit dans l'armée d'*Abusophian*, sans parler de ces Transfuges.

Si le Chef des Koréïshites ne sçut pas profiter de l'avantage que lui donnoit la superiorité de son armée ; Mahomed au contraire poussa vigoureusement sa pointe après cette déroute. Il supposa d'abord, à son ordinaire, un ordre positif du Ciel d'aller attaquer la Tribu des Coraïtes. Il prit ensuite avec son gendre les mesures convenables pour les réduire, & après avoir animé ses soldats contre ces Idolâtres, il vint les attaquer dans leurs forts, les y tint assiegez pendant 25. jours, & les pressa si vivement qu'ils furent obligez de se rendre à la discrétion du vainqueur. Ces malheureux, au nombre de 700. esperoient que le Prophète se laisseroit fléchir en leur faveur, & que se contentant de prendre leurs biens, il les relacherait comme il avoit fait ceux de la Tribu de *Kainokan*. Mais ils se tromperent. Car Mahomed, affectant de ne vouloir point décider du traitement qu'on

qu'on devoit leur faire, en chargea *Saad*, un de ses Commandans, qu'il sçavoit animé contr'eux, à cause d'une blessure qu'il avoit reçue de l'un d'eux à la guerre du *Fosse*, dont il mourut dès qu'il eût assouvi sa vengeance. *Saad* ordonna, selon l'autorité qu'il avoit reçue du Prophète, que les hommes de cette Tribu fussent tous décollés, les femmes & leurs enfans menez en servitude, & leurs biens distribuez à l'armée. Mahomed approuva ce jugement barbare, & supposa même que Dieu l'avoit inspiré au cruel *Saad*. Parmi les esclaves, il se trouva une fille d'une grande beauté, nommée *Richana*, que Mahomed mit au nombre de ses concubines, & qui par déference pour ce maître amoureux, embrassa bientôt après le Musulmanisme.

An. 6. de
l'Egire.

IL ne se passa rien de fort considérable dans la 6^e. année de l'Egire. Le Prophète marcha contre les Tribus de *Labian*, & de *Mostalek*. Les premiers gagnèrent les montagnes, & ceux cy furent battus. Mahomed trouva encore, parmi ces derniers, de quoi ragouter sa passion amoureuse, en la personne de *Giowaira*, fille d'un des principaux des *Mostalékites*, laquelle il épousa, & pour l'amour d'elle rela-
cha

cha 100. Peres de famille de ses parents, qui avoient été pris dans le combat.

EN revenant de cette expédition, *Aischa*, la plus jeune de ses femmes, fut soupçonnée de galanterie avec un jeune homme, nommé *Saffuan* qui la suivoit par-tout. Cet attentat parut si criminel aux amis du Prophète, qu'ils lui conseillèrent de répudier cette impudique. Mais après avoir meurement réfléchi, son amour pour cette femme, quoique galante, l'emporta sur toute autre considération ; & pour fermer la bouche à ses accusateurs, il supposa une révélation du Ciel, par laquelle *Aischa* étoit pleinement justifiée, & son honneur entierement rétabli. Il fit ensuite infliger une peine de 80. coups de fouet à chacun de ceux qui lui avoient donné ce conseil, excepté à *Abdalla*, à qui son grand crédit dans l'armée épargna la honte de ce châtement.

COMME les gens de Mahomed ne trouvoient pas toujours de l'eau pour satisfaire à l'obligation de se laver & de se purifier, le Prophète leur permit d'user de sable, ou d'une sorte de poussière à son défaut ; & il institua cette Loi à peu près dans le temps dont nous parlons.

Tou-

TOUTES les entreprises du Prophète étoient suivies du plus heureux succès : dès qu'il se présentoit devant ses ennemis, il les battoit, ou les mettoit en fuite. Ainsi profitant de son bonheur, & de la confiance que les Troupes avoient en lui, il marcha avec 1400. hommes vers la ville de la Mecque. Arrivé à une journée de cette ville, il y trouva quelques Députés des Koreïshites, qui lui signifient que les Mecquois étoient résolus de ne point lui en permettre l'entrée. *Arwa* étoit chargé de cette commission, & *Othman* reçut ordre du Prophète d'aller de sa part trouver *Abusophian*, & de lui représenter qu'il avoit entrepris ce voyage uniquement pour faire ses dévotions à la *Kaaba*, & y offrir des sacrifices. *Abusophian* ne se laissa pas éblouir par ce spécieux prétexte, & bien loin de rendre au Prophète une réponse favorable, il fit mettre aux fers le Député Musulman. Mahomed attendoit impatiemment le retour d'*Othman* ; & comme on n'en entendoit point parler, il crut que les Koreïshites l'avoient mis à mort. Dans ce soupçon, il jura de ne point partir de devant la Place qu'il ne se fût vengé de cette perfidie ; & pour le faire avec plus de succès

succès & de gloire, il prit dès-lors la souveraine autorité, & se fit prêter serment en cette qualité par tous ceux de son armée.

Quoi que Mahomed n'eût qu'une poignée de monde avec lui, les Koreïshites le redoutoient. Ils résolurent donc de lui proposer un trêve, & chargèrent *Sobail* fils d'*Amru* de cette négociation. Les propositions furent bien reçues du Prophète, & on convint de part & d'autre, après quelque altercation sur la forme du Traité; Qu'il y auroit une trêve de dix ans; Que s'il se trouvoit quelqu'un parmi les Koréïshites qui voulût se joindre à Mahomed, il pourroit le faire alors en toute sûreté; Que pareillement ceux de l'armée de Mahomed qui voudroient se retirer à la Mecque, parmi les Koreïshites, pourroient le faire librement; mais que si dans la suite quelque habitant de la Mecque venoit à passer dans l'armée de Mahomed, celui-cy seroit obligé de le rendre: Enfin, que Mahomed & les siens pourroient aller & venir dans la ville, pourvu qu'ils y vinssent sans armes, & qu'ils n'y restassent que trois jours chaque fois. Il n'y eut que les soldats de Mahomed, qui ne parurent pas contents de cette trêve. Ils s'étoient flatz de trouver dans le pillage

de la Mecque de quoi satisfaire leur avidité ; & se voyant frustrer d'une si belle espérance, ils ne purent s'empêcher d'en témoigner leur regret.

MAIS ils trouverent, bientôt après, de quoi se dédomager dans l'expédition que leur infatigable Chef leur préparoit contre les Juifs de *Chaïbar*. Il ne fut pas plutôt arrivé à Médine qu'il en repartit pour aller assiéger leur ville, dont il se rendit maître, aussi bien que de tous les Forts de sa dépendance. *Abubeker*, honoré de l'étendart du Prophète, combattit vaillamment pour emporter un de ses forts, mais sans succès. Omar n'y réussit pas mieux. Cet honneur étoit réservé au gendre du Prophète, quoi qu'il fût alors fort incommodé de la vûe. Mahomed lui rendit l'usage de ses yeux, lui confia son étendart, & lui ordonna d'attaquer cette Forteresse. Mais avant de l'emporter, il soutint un combat singulier avec le Juif *Marbab*, duquel il fendit la tête d'un coup de sabre : *Ali* se rendit ensuite maître de *Chaïbar* & de ses forts après un siège de dix jours. On rapporte à cette occasion, qu'*Ali*, comme un autre *Samson*, arracha de ses mains une des portes de la ville, si pesante pourtant que 8. hommes pouvoient à peine la lever

ver de terre, & qu'il la manioit, avec la même facilité qu'il eût fait un bouclier ordinaire, pour couvrir le Prophète des flèches dont les assiégez l'accabloient. Quoi qu'il en soit, on trouva dans ces Places toute sorte de provisions propres à rafraichir les gens du Prophète, qui avoient souffert considerablement à ce siège, & Mahomed, en son particulier, y acquit une nouvelle femme en la personne de *Safia*, fiancée pour lors à un Prince de ce Canton, mais qui ne balança pas à rompre ses engagements avec ce dernier pour s'attacher au nouveau Conquerant de l'Arabie.

FADAC, autre ville appartenant aux Juifs, eut le même sort que *Chaibar*. *Wadilkora* fut encore assiégée & prise par les Musulmans, & ses habitans, aussi bien que ceux des autres villes dont nous venons de parler, eurent la permission d'y rester tranquillement ; comme ils firent jusqu'au Califat d'Omar, qui les en chassa.

APRES cette expédition, Mahomed reprit le chemin de Médine, où il trouva ceux de ses Disciples qui, au commencement de sa Mission s'étoient réfugiés en Ethiopie, avec leur Chef *Giasar*. Il eut une joye extrême de les revoir, & en reconnoissance du zèle qu'ils a-

voient témoigné pour ses interets, il les mit en part du butin qu'il venoit de faire à Chaïbar. *Al Nagiafb*, Roy d'Ethiopie, qui les avoit reçus dans ses Etats, entretenoit avec le Prophète une amitié si intime, que ce Prince ne crut point déroger à sa dignité en épousant pour Mahomed une fille d'*Abusophian*, veuve d'*Abdolla*, qui s'étoit retiré avec elle dans ses Etats, & qui y mourut Chrétien. Mahomed avoit sans doute ménagé cette alliance pour se rendre favorable le Chef des Koréïshites, dans le dessein qu'il avoit de se rendre maître de la Mecque : esperant que ce Prince respecteroit en la personne d'un gendre le plus redoutable de ses ennemis.

CE fut dans cette même année qu'une Juive nommée *Zainab*, voulant comme elle le dit depuis, éprouver si Mahomed avoit véritablement le don de pénétrer dans l'avenir, empoisonna une épaule de mouton destinée au souper du Prophète. Mais cette épaule ne manqua pas de l'avertir du poison qu'on y avoit mis ; quoi qu'après coup, puisqu'il en avoit déjà mis un morceau dans la bouche, qu'il reprit d'abord à la vérité, mais dont le venin s'étoit si bien insinué dans le sang qu'il fut toujours languissant depuis ce temps là.

MA-

MAHOMED ayant, comme nous avons vu, étendu ses conquêtes, & amené les Habitans de plusieurs Cantons de l'Arabie à sa Doctrine, envoya de Ambassadeurs à tous les Princes ses voisins pour les inviter à embrasser le Musulmanisme. *Cofrou*, Roi de Perse, fut le premier qui reçut cette invitation; mais bien loin d'y répondre favorablement, ce Prince hautain déchira la lettre, indigné de ce qu'un de ses esclaves osoit lui écrire, & s'attira la malédiction du Prophète, qui ne répondit autre chose à ce mépris, sinon que Dieu déchireroit le Royaume du Persan comme celui-cy avoit déchiré sa lettre. Le second fut l'Empereur *Héraclius*, qui reçut la lettre de Mahomed avec respect, & renvoya *Dobia*, qui la lui avoit apportée, avec des présens. Le troisième fut le Prince des Coptes, *Al-Mokawkas*, qui gouvernoit l'Egypte sous *Héraclius*, & qui se fit ensuite Musulman sous le Calife *Omar*. Ce Prince reçut l'Envoyé de Mahomed avec distinction; & connoissant le foible de son Maître pour le Sexe, il lui remit une jeune fille de grande beauté, nommée *Marie*, qui devint quelque temps après mere d'*Ibrahim*. Il y joignit d'autres présens de bijoux, & de quelques animaux de monture, mais qui firent moins de plai-

sir à Mahomed que la belle *Copte*, qu'il préfera depuis à toutes ses autres femmes. Le quatrième fut le Roy d'Abissinie qui avoit déjà embrassé le Mahométisme comme on l'a dit cy dessus. Le cinquième fut *Al-Haret* Prince Gassanite, qui règnoit sur une partie de l'Arabie, & qui répondit qu'il iroit rendre visite au Prophète, apparemment avec une armée, puis que Mahomed s'en facha. Le sixième fut *Howada* Roy de l'Yemen. Ce Prince s'étoit fait Mahométan: mais il refusa d'abord de se rendre auprès du Prophète, qui l'en prioit par sa lettre. Il s'y rendit néanmoins depuis, & fit profession du Musulmanisme. Puis étant retourné dans ses Etats, il abandonna cette Religion, & osa reprocher à Mahomed qu'il s'étoit associé dans l'emploi Prophétique un menteur, nommé *Mozailma*. Le septième fut *Mondar*, qui étoit Roi d'*Alhabrain* sur le Golfe Persique. Il embrassa le Mahométisme, & remporta ensuite une grande victoire sur les Persans; & tous les Arabes de ses terres reçurent la Religion de leur Prince.

PENDANT que la Trêve duroit avec les Koreïshites, Mahomed voulut aller faire ses dévotions à la *Kaaba*. Comme il étoit fort las, il n'en fit le
tour

tour que quatre fois, à petits pas; mais étant ensuite allé aux deux collines, *Safa & Merva*, il courut entre ces deux hauteurs. Il épousa dans ce voyage *Maïmuna* fille d'*All-Hareth*, & voulut que son Oncle *All-Abbas* fit la cérémonie du mariage, qu'il revêtit pour cela d'une dignité que personne n'avoit possédée avant lui.

L'ANNEE 8. de l'Egire, Mahomed An. VIII.
de l'Egire. envoya contre les sujets d'Heraclius qui habitoient une ville de la Syrie nommée *Muta*, (où un de ses députés avoit été tué par un Arabe de ce Canton,) un corps de 3000 hommes, auxquels il nomma trois Généraux, sçavoir *Zaid*, *Giafar*, & *Abdolla*; afin que si le premier étoit tué le second prît sa place, & si celui cy l'étoit encore, le troisième lui succédât. Les Romains avoient une armée de près de 100000. hommes, s'il en faut croire les Auteurs Arabes, à opposer à celle des Musulmans; & malgré cette supériorité ils perdirent la bataille, après un combat fort opiniâtre. Ce fut *Chaleb*, fils d'*All-walid*, qui eut toute la gloire de cette action. Les trois Généraux que Mahomed avoit nommez y ayant été tuez, celui cy fut élu en leur place, par un consentement unanime de toute l'armée, & montra

par son habileté & son courage qu'il étoit véritablement digne d'un tel choix. Il revint à Médine avec ses Troupes victorieuses, & après avoir attendri Mahomed par la relation qu'il lui fit de la mort de ses trois Généraux, il en reçut le surnom d'*Epée de Dieu*, qu'il a toujours conservé depuis.

IL n'y avoit pas encore deux ans que la Trêve avoit été faite, lors qu'elle fut violée par les Koréishites, qui attaquèrent une Tribu de *Cozaïtes* alliée du Prophète. *Abusophian*, pour prévenir les suites de cette querelle particulière, alla lui même à Medine, dans l'esperance d'appaiser son gendre, & de trouver dans la personne de sa fille une intercession efficace auprès de lui. Mais après avoir inutilement pressé Mahomed de lui rendre une réponse favorable sur l'acomodement proposé, il s'en retourna à la Mecque, aussi mécontent de Mahomed, qu'indigné contre sa fille, qui à peine avoit daigné lui parler, & qui avoit osé lui reprocher *qu'il étoit Idolatre, & que son mari étoit l'Apotre de Dieu*. Le Prophète ne laissa pas échaper cette occasion, & la saisit comme un prétexte spécieux pour se rendre maître d'une ville, qui, selon lui, ne respectoit aucun Traité. Il fit donc travailler aux prépa-

préparatifs de cette importante expédition, & si secrètement, qu'il arriva pour ainsi dire aux portes de la Mecque avant qu'on eût eû avis de son départ de Médine. Il ne tint pourtant pas à *Hateb*, un des Chefs de son Armée, que les Mecquois ne fussent avertis à temps de ce qui se tramoit contr'eux, Touché des violences que cette ville, qui lui avoit donné le jour, alloit souffrir de la part d'un Général irrité, & d'un Soldat avide, & fatigué d'une longue guerre, mais sur-tout du sort de ses petits enfans, qui s'y trouvoient, il donna avis aux Koréïshites du dessein de Mahomed. Et pour que sa lettre leur parvint plus sûrement, il en chargea *Sara*, sa servante, qui se mit aussi tôt en chemin. Mais Mahomed, averti de cette manœuvre par une révélation, dépêcha dans le moment *Ali* & *Zobeir*, qui arrêterent cette fille, intercepterent la lettre, & la porterent au Prophète. Il fit ensuite venir *Hateb* devant lui, & lui demanda pourquoi il s'étoit rendu coupable d'une telle trahison. *Hateb* se justifia le mieux qu'il put, & obtint du Prophète le pardon de sa faute, malgré les sollicitations d'*Omar*, qui vouloit qu'on l'en punît capitalement.

LES préparatifs de cette expédition étant achevez, Mahomed partit de Médine, & prit le chemin de la Mecque à la tête d'un Corps de 10000. hommes. Arrivé à une journée de la ville, il fit camper son armée, donna la garde du Camp à Omar, & ordonna qu'on tint allumez, pendant toute la nuit, 10000. feux, & qu'on disposât les gardes de telle maniere, que personne ne pût porter à la Place la nouvelle de sa proximité. All-Abbas, oncle du Prophète, étoit resté à la Mecque, quoi qu'attaché à la Doctrine de son neveu. Ce fut lui qui persuada à *Abusophian* d'aller trouver le Prophète, de lui rendre hommage comme à son légitime souverain, & d'embrasser sa Religion. *Abusophian* suivit ce conseil, & se mit en chemin avec *All-Abbas*, pour venir se présenter devant Mahomed. Dès qu'Omar vit cet ancien ennemi du Prophète, il courut à Mahomed pour lui demander la permission de le tuer. Mais elle lui fut refusée, & Mahomed assura le Chef des Koreïshites qu'il ne lui feroit fait aucune insulte dans son Camp. Cette première entrevüe fut suivie d'une seconde, dans laquelle Mahomed acheva de persuader *Abusophian* d'embrasser le Musulmanisme. Mahomed donna ensuite
ses

ses ordres à chacun de ses Lieutenants pour investir la place. Quelques Historiens rapportent qu'elle ne se rendit qu'après une vigoureuse résistance, qui fut accompagnée d'un grand carnage de part & d'autre. D'autres prétendent quelle ne fit pas seulement mine de vouloir se défendre, & que les Musulmans s'en feroient rendus maîtres sans coup ferir, si Chaleb ne se fût engagé avec une Troupe de Koréïshites, qui vouloient l'empêcher d'avancer dans la plaine.

M A H O M E D, maître de cette importante place, songea d'abord à abolir entièrement le Culte des Idoles, qui y étoit pratiqué. Il renversa pour cet effet tous les simulacres qui jusqu'alors avoient été les objets de la vénération des Arabes. Il sanctifia ensuite par son exemple la visitation du Temple, & celle de la *Kaaba*, en faisant le tour de ces lieux, réputés saints, par sept fois.

LE Prophète, s'étant ainsi acquité de ces fonctions religieuses, ordonna qu'on fît mourir quelques personnes qui avoient témoigné le plus d'emportement contre lui. Ils étoient au nombre de dix, six hommes & quatre femmes : mais la plupart racheterent leurs vies en embrassant le Musulmanisme.

APRÈS

APRES que Mahomed eût mis ordre à tout dans la ville de la Mecque, il envoya *Chaleb* fils d'*Alwalid* avec des Troupes pour inviter les Habitans des Cantons voisins à se soumettre à son Empire & à sa Religion. Mais il lui défendit d'employer d'autres voyes que celles de la douceur & de la persuasion. Cependant Chaleb, au lieu de s'en tenir à ce qui lui étoit ordonné, faisoit cette occasion pour venger la mort d'un de ses oncles, qui avoit été tué par quelqu'un de la Tribu, vers laquelle il étoit envoyé, & passa au fil de l'épée une troupe de ces malheureux *Giadimites*, quoiqu'ils fussent venus à sa rencontre, & qu'il leur eût promis, non seulement la vie, mais la possession tranquille de leurs biens, pourvu qu'ils embrassassent le Musulmanisme. Le Monarque de l'Arabie crut devoir à ses nouveaux sujets un exemple de moderation & de justice. Il desaprouva hautement le procédé de son officier, & prit Dieu à témoin de son innocence à cet égard. Il voulut de plus reparer en quelque maniere le mal qui avoit été fait, & envoya pour cet effet Ali son gendre à cette Tribu, avec ordre de payer aux parents le prix du sang qui avoit été répandu, & de

de leur faire restituer toutes les dépouilles de ces malheureuses victimes.

CETTE même année, la huitième de l'Egire, plusieurs Tribus réunirent leurs forces sous un Chef nommé *Malec*, pour arrêter les conquêtes de Mahomed, & se soustraire à sa domination. Le Prophète sortit de la Mecque avec 12000. hommes pour les combattre. Les deux armées s'étant rencontrées dans la vallée d'*Honaina*, entre la Mecque & Taïf, Mahomed crut marcher à une victoire certaine, d'autant plus que la sienne étoit de beaucoup supérieure à celle de ses ennemis; outre qu'avec des Troupes bien aguerries, & animées par la proximité de la Capitale du nouvel Empire qu'elles venoient de conquérir, il sembloit qu'il n'avoit qu'à se présenter pour les mettre en fuite. Mais il eut la mortification de voir ses troupes en déroute dès le premier choc; & tellement débandées qu'il sembloit que rien ne pût les arrêter dans leur fuite. Il mit en usage toute son habileté pour les rallier; & en étant venu à bout, il donna sur l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il les mit en fuite à son tour.

MAHOMED vint ensuite assiéger Taïf. Il battit cette place pendant 20. jours sans pouvoir s'en rendre maître,

tre, & après en avoir levé le siege, il se retira à une ville voisine où il avoit laissé le butin qu'il avoit fait quelque tems auparavant, dans la bataille d'Honnaina, sur les Tribus que commandoit *Malec*. Ces mêmes Tribus envoyèrent des Ambassadeurs à Mahomed pour le prier de leur rendre leurs femmes & leurs enfans, avec tout ce qui leur avoit été pris. Il leur donna le choix, offrant de leur rendre, ou leurs femmes & leurs enfans, ou leurs troupeaux & leurs biens ; & ayant choisi le premier, leurs biens furent partagez aux gens de Mahomed. Mais leur Général *Malec*, qui perdoit plus qu'aucun à un tel accommodement, passa dans le parti de Mahomed, embrassa sa Religion, & obtint la restitution de tout ce qu'on lui avoit pris.

Le partage du butin dont nous venons de parler causa encore de grandes disputes dans l'armée des Musulmans. Les *Ansariens*. qui jusqu'alors avoient été, sinon privilégiés sur les *Mogheriens*, au moins traités également, furent exclus de celui-ci, & les principaux des Mecquois en profiterent : ce qui donna occasion aux plaintes d'un nommé *Dhull Chowaisara* ; & à une prédiction de Mahomed, par laquelle il annonça, que

que de la race de cet Ansarien fortiroient les différentes sectes qui divisent encore aujourd'hui sa Religion.

APRES cette expédition, Mahomed revint à la Mecque, en visita le Temple, & ayant établi Otab, fils d'Ofaïd, pour Gouverneur de cette ville, & Maad fils de Giabal pour instruire le Peuple, il reprit le chemin de Médine. Dans cette année Mahomed eut un fils de l'Egyptienne que le Roi des Coptes lui avoit envoyée, qui fut nommé Ibrahim.

L'ANNEE IX. de l'Egire est célèbre par les différentes Ambassades que les Princes de l'Arabie envoyèrent à Mahomed, tant pour le féliciter de ses conquêtes que pour se reconnoître ses Tributaires. Ils virent bien qu'ils n'étoient pas en état de résister à un ennemi si puissant; ainsi ils aimerent mieux se soumettre de bonne grace, que de s'exposer à une guerre dont l'issue ne pouvoit manquer de leur être funeste.

An. IX.
de l'Egire.

AYANT ainsi subjugué presque toute l'Arabie, Mahomed déclara le dessein qu'il avoit formé de conduire ses Troupes victorieuses contre les Romains; ne trouvant pas à propos de cacher à ses soldats, comme il faisoit ordinairement, les fatigues, & les dangers auxquels

quels il prévoïoit que cette expédition devoit les exposer: c'est pourquoi ils ne l'entreprirent qu'à regret, tant à cause de l'éloignement du País où il faloit se transporter, qu'à cause des forces des ennemis qu'ils avoient à combattre. Mais si les foldats de Mahomed montrerent quelque répugnance à l'expédition de Syrie, les Chefs de son armée, au contraire, lui témoignèrent leur zèle & leur empressement, en contribuant, chacun selon son pouvoir, à tout ce qui étoit nécessaire pour en faire la conquête. Il se mit ensuite en campagne, dans les plus fortes chaleurs de l'été, avec un Corps de 20000. hommes d'infanterie, & de 10000. de cavalerie. Après plusieurs jours de marche, il arriva devant la ville de *Tabuc*, appartenant à l'Empereur Grec; dont il se rendit maitre, & où il reçut les députations de plusieurs Princes Chrétiens, qui s'obligerent de lui payer un tribut annuel pourvû qu'il les laisât paisibles possesseurs de leurs Etats; après quoi il reprit le chemin de Médine.

IL y trouva des Envoyés de la Ville de *Taif*, qui offroient de se soumettre à son Empire, & d'embrasser sa Religion, pourvû qu'il voulût leur permettre de continuer à rendre un Culte religieux à leur Idole favorite. Le Prophète
n'en

n'en voulut rien faire, & exigea d'eux une soumission pure & simple à sa Doctrine. Il ne voulut pas non plus les dispenser des prières ordonnées par sa Loi, lesquelles leur paroissoient en trop grand nombre, & répondit à la proposition qui lui en fut faite, *qu'il n'y avoit rien de bon dans une Religion qui ne prescrivoit pas la priere.* Sur la fin de cette année 9^e de l'Egire, Mahomed envoya *Abubeker & Ali* à la Mecque, pour y faire un pèlerinage solennel, & y régler les cérémonies qui devoient se pratiquer dans la suite en telles occasions.

LE Pouvoir de l'Imposteur s'étant si considérablement augmenté, la terreur de ses armes effraya tellement ceux d'entre les Arabes qui n'en avoient pas encore ressenti la force victorieuse, qu'ils vinrent tous se soumettre à ce nouveau Conquérant. Et comme son Empire & sa Religion alloient toujours de pair, l'un & l'autre acheverent de s'établir cette année-cy dans toutes les Provinces de l'Arabie, auxquelles il envoya bientôt après de ses Lieutenants pour y abolir l'ancien Culte, & les gouverner en son nom.

APRES avoir pris les mesures convenables pour se maintenir dans ses Conquêtes, Mahomed vint à la Mecque, pour

*An. X. de
l'Egire.*

pour faire ses dévotions, & le pèlerinage que lui-même avoit institué. Il entra dans cette ville le 10. jour du mois *Dulhaga*, qui est celui auquel on célèbre cette solennité. Il ajouta quelques cérémonies à celles qu'il avoit d'abord établies, adressa plusieurs exhortations aux Peuples, qui étoient accourus de toutes parts dans cette ville pour y voir leur nouveau Maître; & s'en retourna ensuite à Medine. Ce voyage de Mahomed à la Mecque est nommé par ses sectateurs le *Pèlerinage d'Adieu*, parce qu'en effet ce fut le dernier qu'il y fit.

QUOIQUE Mahomed fût parvenu à ce degré éminent de gloire & de grandeur, il se trouva d'autres Impos-
teurs qui voulurent l'imiter, dans l'espérance que prenant comme lui la qualité de Prophète, ils pourroient avec le temps acquérir celle de Roi. *Mosailma*, *Aswood*, *Taliba*, & d'autres jouèrent le même rôle, mais ils ne jouèrent pas du même bonheur que celui qu'ils s'étoient proposé pour modèle: car ils furent tous vaincus, & obligés de se soumettre à Mahomed, ou à ses Califes.

An. XI. de
l'Egire.

LE Prophète s'étoit toujours ressenti du morceau empoisonné que lui avoit préparé la Juive de Chaïbar; ses douleurs

leurs redoublerent, & furent accompagnées d'un grand mal de tête & d'une grosse fièvre, qui à la fin le fit tomber en délire. Pendant les premiers jours de sa maladie, Mahomed ne discontinua point de se rendre à la Mosquée aux heures de la priere; & comme il se sentoît près de sa fin, il voulut dans un discours public donner des preuves de sa justice & de son humilité. *Hommes Arabes*, dit-il alors, *si j'ai fait donner le fouët à quelqu'un, voici mon dos que je présente pour en recevoir autant. Si j'ai blessé la réputation de quelqu'un, je consens qu'il traite la mienne de la même manière. Si j'ai reçu de l'argent de quelqu'un injustement, voilà ma bourse, qu'il prenne ce qui lui appartient. Que personne ne croie que pour cela il s'attirera ma haine; certes ce n'est pas ma coutume, ni mon naturel d'en user ainsi.* Après ce discours, Mahomed descendit de la Tribune pour faire la priere du midi. L'ayant finie, & fait une mention particuliere de ceux qui avoient été tuez à la bataille d'Ohud, comme il alloit remonter dans la Tribune pour continuer son discours, il fut interrompu par un particulier qui répétoit trois drachmes qu'il disoit lui être dûes. Mahomed les lui rendit sur le champ, ajoutant *qu'il étoit*

étoit beaucoup plus aisé de souffrir le deshonneur de ce monde que celui de l'autre.

MAHOMED sentant son mal empirer, voulut donner ses ordres, avant mourir, à ses fidèles Ansariens. Il fit venir les principaux d'entr'eux devant lui, & leur recommanda ces deux choses. 1^o. de ne souffrir aucun Idolatre dans la presqu'Isle de l'Arabie : 2^o. d'accorder à ceux qui embrasseroient sa Religion les mêmes privilèges, dont ils jouissoient eux mêmes. Etant tombé bien tôt après en délire, il demanda une plume & de l'encre pour écrire un Livre, dont la lecture devoit préserver ses Disciples de jamais tomber dans l'erreur. Mais Omar ne voulut pas qu'on lui en apportât, disant *que l'Alcoran suffisoit, & que le Prophète étoit si malade qu'il ne sçavoit ce qu'il disoit.*

ENFIN Mahomed mourut après 14. ou 15. jours de maladie, entre la 63. & la 64. année de sa vie, un samedi, second jour de la semaine chez les Musulmans, dans le mois *Rabié* premier. *Ali & All-Abbas* laverent son corps, le revêtirent de trois habits, & l'enterrent deux jours après, à Médine, dans la chambre de sa femme *Aïsha*, où il avoit voulu mourir.

SA mort remplit la plupart de ses Sectateurs de consternation & de crainte. Ils ne vouloient pas croire qu'il fût mort, ni permettre qu'on l'enterrât. *Omar*, qui étoit de cet avis, s'emporta même jusques là, qu'il tira son sabre, & jura qu'il ôteroit la vie au premier qui oseroit dire que Mahomed étoit mort. Mais *Abubeker* ne voulut pas laisser plus longtemps *Omar* & la populace dans l'erreur. Il sortit du lieu où étoit le corps de Mahomed, & s'adressant à eux ; *Adorez-vous Mahomed*, leur dit-il, *ou le Dieu de Mahomed ? Si vous adorez le Dieu de Mahomed, il est immortel & vivra éternellement ; mais pour Mahomed, je vous assure qu'il est mort.* Il leur prouva ensuite par divers passages de l'Alcoran que Mahomed devoit mourir aussi-bien que les autres hommes. Cette dispute finie, il en survint une autre, sur le lieu où on enterrerait le Prophète. Les Moghériens vouloient que son corps fût transporté à la Mecque, les Ansariens qu'il restât à Médine, & d'autres qu'on fût l'enterrer à Jérusalem, la ville des Prophètes. Mais *Abubeker* assura qu'il avoit souvent oui dire à Mahomed qu'il falloit enterrer les Prophètes au même lieu qu'ils mouroient. Ce sentiment prévalut,

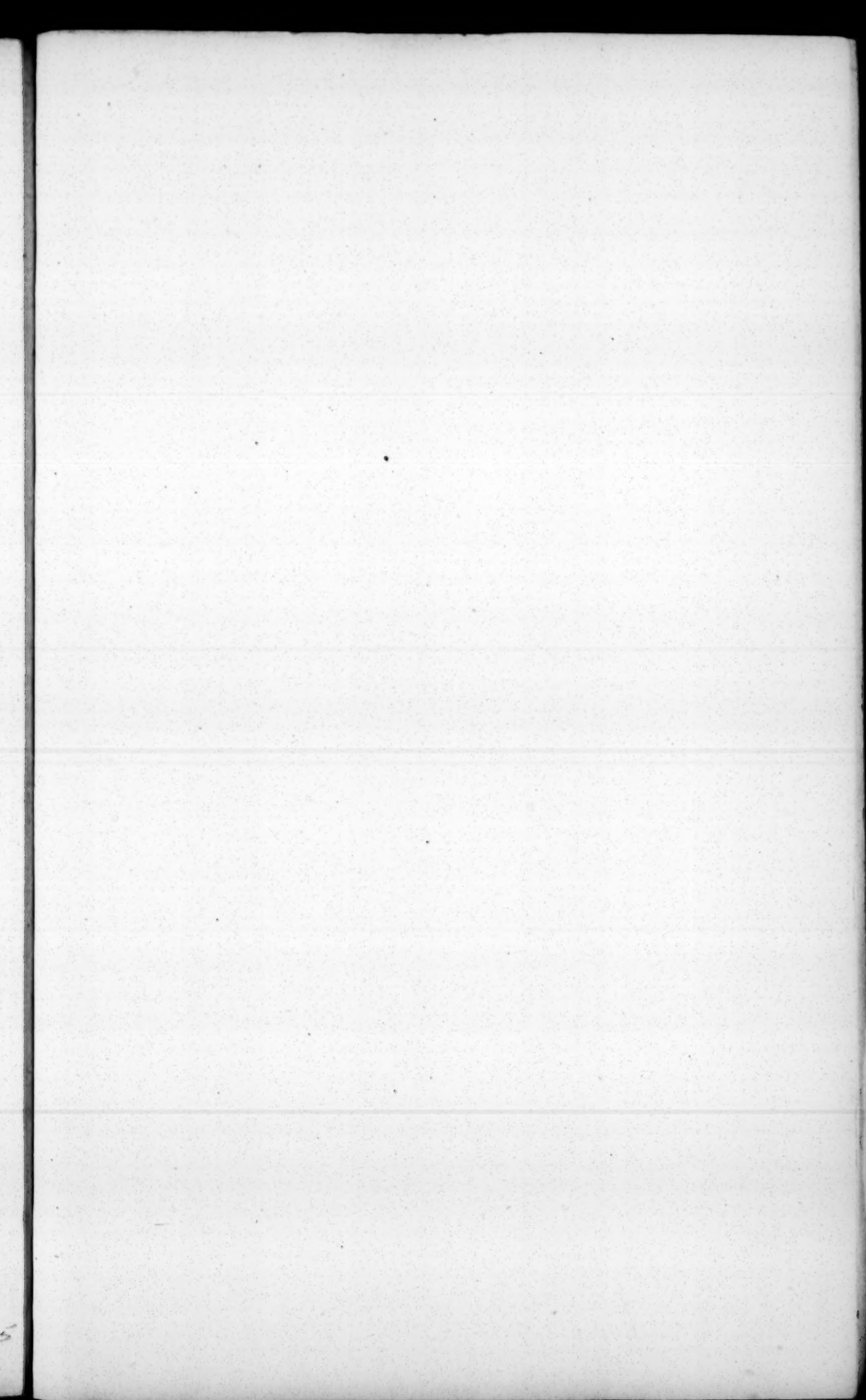
&

& Mahomed fut enterré à Médine, comme nous l'avons déjà dit.

Ainsi finit la vie de ce célèbre Im-
posteur, qui de simple marchand de
caravane devint le Monarque de l'Ara-
bie; & fonda un Empire, lequel, après
s'être élevé, dans l'espace d'environ 80.
ans, à un degré éminent de gloire &
de grandeur, fut à la vérité dé-
truit, mais dont les débris
ont formé trois puissantes
Monarchies qui sub-
sistent encore
aujourd'hui.

F I N.





& Mahomed fut enterré à Médine, comme nous l'avons déjà dit.

Ainsi finit la vie de ce célèbre Im-
posteur, qui de simple marchand de
caravane devint le Monarque de l'Ara-
bie; & fonda un Empire, lequel, après
s'être élevé, dans l'espace d'environ 80.
ans, à un degré éminent de gloire &
de grandeur, fut à la vérité dé-
truit, mais dont les débris
ont formé trois puissantes
Monarchies qui sub-
sistent encore
aujourd'hui.

F I N.



